1,50 EURO. PREMIÈRE ÉDITION N°9533 JEUDI 5 JANVIER 2012 WWW.LIBERATION.FR

Un faux «sale mec» et l'UMP perd son sang-froid

GROS MOTS Prenant prétexte d'un article du *Parisien* selon lequel François Hollande aurait prononcé les mots «sale mec» associés à Nicolas Sarkozy, le parti du Président s'est déchaîné hier contre le candidat socialiste. Ce qui n'était qu'une parodie «off» devant des journalistes a donné à l'UMP l'opportunité inespérée de faire la démonstration de sa puissance de feu. Ne laisser passer aucune occasion de «taper Hollande», telle est la doctrine des stratèges de l'Elysée. Nadine Morano et Jean-François Copé ne se sont pas fait prier.

PAGES 10-11

TVA sociale, quitte ou double à l'Elysée

En promettant, avant mai, une loi sur le financement de la protection sociale par la TVA, le chef de l'Etat cherche à installer jusqu'au bout une image de réformateur.

PAGES 16-17

Les Beach Boys, quinquas génies

Le groupe californien fête son demi-siècle d'existence avec un nouvel album, une anthologie remasterisée et une tournée de 50 dates.

PAGES 24-25

Libération

PATRICK MESSINA/CONTOUR BY GETTY IMAGES

Dix ans après sa mort paraît «Sur l'Etat», un cours inédit du sociologue Pierre Bourdieu, désormais mondialement célébré. PAGES 2-4

Bourdieu, cours toujours

ET AUSSI : L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE DANS NOTRE CAHIER *Livres*

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Allemagne **2,20 €**, Andorre **1,50 €**, Autriche **2,80 €**, Belgique **1,60 €**, Canada **4,50 $**, Danemark **26 Kr**, DOM **2,30 €**, Espagne **2,20 €**, Etats-Unis **5 $**, Finlande **2,60 €**, Grande-Bretagne **1,70 £**, Grèce **2,60 €**, Irlande **2,35 €**, Israël **19 ILS**, Italie **2,20 €**, Luxembourg **1,60 €**, Maroc **16 Dh**, Norvège **26 Kr**, Pays-Bas **2,20 €**, Portugal (cont.) **2,30 €**, Slovénie **2,60 €**, Suède **23 Kr**, Suisse **3 FS**, TOM **410 CFP**, Tunisie **2,20 DT**, Zone CFA **1 900 CFA**.

Dix ans après sa mort, la pensée du sociologue de la domination, parfois masquée par son engagement, resurgit. En témoigne la publication d'un livre événement: son cours «sur l'Etat» au Collège de France.

Bourdieu, la chair de sa chaire

Au Collège de France en février 2001. PHOTOS SELDERS . SIPA

Par **SYLVAIN BOURMEAU**

«*Monsieur le professeur !*» La voix de l'appariteur résonnait fort dans le grand amphithéâtre de la rue Marcellin Berthelot, Paris Ve. Pierre Bourdieu y faisait alors une entrée embarrassée mais toujours vive, quelques dossiers ou volumes sous le bras, laissant son *hexis* corporelle caricaturalement trahir une trajectoire sociale plutôt vertigineuse. Lui, le fils de paysan béarnais devenu facteur, lui, l'ancien rugbyman qui rêvait d'être chef d'orchestre, laissait sans crainte parler son *habitus* et semblait partager avec son auditoire ce léger sentiment d'hébétude qui lui faisait chaque fois se demander par quel espèce de miracle républicain il pouvait bien se retrouver là, en chaire: professeur au Collège de France. Déplaçant la sempiternelle carafe d'eau, et scrutant quelques secondes le public en plissant des yeux, comme s'il s'agissait déjà de l'étudier, il entrait d'emblée dans le vif du sujet. Ou plutôt de son objet.

CASSANT. En ce mois de janvier 1990, c'était l'Etat, rien que ça. D'où les mises en garde, les avertissements, les réserves, les «entre guillemets» souvent signalés du bout des doigts des deux mains. Critique, la sociologie de Pierre Bourdieu est d'abord critique. Attention aux prénotions prévient de suite Bourdieu: face à l'Etat, le plus grand risque consisterait à lui appliquer une pensée d'Etat, et du même coup s'interdire de comprendre. S'il se risque vite à une définition, elle ne saurait être que provisoire. De travail.

Car c'est bien de travail qu'il s'agit, et c'est d'abord un sociologue au travail que donne à voir la première publication, au Seuil, de ses cours au Collège de France. *Sur l'Etat* n'est pas un livre comme les autres. Loin d'être le résultat d'une recherche, il est lui-même la recherche, ou plutôt la trace écrite de l'enregistrement d'une recherche conduite en direct et en public. D'où cette étrange impression en parcourant ces pages d'entendre sa voix, de retrouver avec bonheur et émotion son style oral, légèrement différent de celui tout en circonvolutions dynamiques de ses livres *écrits*. En cours, il était plus humain, à l'écoute – même quand c'est lui qui parlait. Plus cassant aussi, se permettant, en incises affûtées, des attaques en vol piqué sur des collègues ou concurrents triés sur le volet (Habermas en prend pour son grade dès le premier cours de cette année 1990).

«ROSEBUD». L'Etat pour Bourdieu se définit donc – provisoirement – par «*la possession du monopole de la violence physique et symbolique légitime*». Il ajoute un mot, crucial, à la définition classique de Max Weber: «*symbolique*». Un mot qu'on pourrait presque considérer comme le «rosebud» d'une œuvre sociologique qu'on peut tout entière lire comme une économie symbolique. L'Etat ne se résume pas au strict régalien, aux ors de la République et à ses canons. L'Etat c'est autant Superphénix que les maisons Phénix nous explique au fond Pierre Bourdieu en s'appuyant sur l'une des recherches empiriques qu'il mène à l'époque sur le marché des maisons individuelles. L'Etat est toujours, et peut-être surtout où l'on ne l'attend pas. Au cœur des marchés par exemple. Là où, de plus en plus, il sait aussi briller par son absence.

L'ESSENTIEL

LE CONTEXTE

Dix ans après la mort de Pierre Bourdieu, paraît un ensemble de ses cours du Collège de France consacrés à l'Etat.

L'ENJEU

Alors qu'il est considéré à l'étranger comme un penseur désormais classique, il apparaît encore en France surtout comme l'intellectuel engagé qu'il fut à la fin de sa vie.

REPÈRES

PIERRE BOURDIEU
SUR L'ETAT
Cours au Collège de France 1989-1992

Seuil, Raisons d'agir, 672 pages, 30 €. Aujourd'hui en librairies.

DU BÉARN AU COLLÈGE DE FRANCE

1930 Naissance à Denguin (Pyrénées-Atlantiques). **1948** Khâgne à Louis-le-Grand puis entrée à l'ENS (Ulm). **1954** Agrégation de philosophie et inscription en thèse avec Georges Canguilhem. Il ne soutiendra jamais. **1956** Service militaire en Algérie. **1960** Assistant de Raymond Aron à la Sorbonne. **1964** Création de sa collection «Le Sens Commun» aux éditions de Minuit. **1975** Création de la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*. **1981** Election au Collège de France, titulaire de la chaire de sociologie. **1995** Engagement fort dans le mouvement social de novembre-décembre. **2002** Décès à Paris.

Débat sur le mouvement social avec les cheminots de la gare de Lyon, à Paris, en décembre 1995, durant les grandes grèves. PHOTO JEAN-FRANÇOIS CAMPOS . VU

Craig Calhoun, professeur de sciences sociales à New York, spécialiste du sociologue :

«Il est devenu un classique, ce qui le chagrinerait beaucoup»

INTERVIEW

Professeur à New York University, Craig Calhoun est l'un des grands noms de la sociologie mondiale. Président depuis 1999 de l'équivalent américain du CNRS pour les sciences sociales, il s'apprête à diriger en septembre la London School of Economics.

Dix ans après sa mort, quelle place occupe Pierre Bourdieu dans les sciences sociales mondiales ?

Il demeure l'un des chercheurs en sciences sociales les plus influents au monde. Son influence s'est même étendue à la littérature, à la philosophie, à l'histoire et à d'autres domaines. Il fait désormais partie d'un panthéon théorique qui comprend Lévi-Strauss, Sartre et Merleau-Ponty ainsi que des figures de sa propre génération comme Foucault et Habermas. Ce qui veut dire qu'il est déjà devenu un «classique» – ce qui le chagrinerait sans doute beaucoup. Il aurait peur de faire partie des autorités, de ces maîtres que les élèves doivent bêtement célébrer, il préférerait rester une sorte d'enfant terrible. Si Bourdieu est aussi précieux, c'est qu'il traverse de très nombreux clivages qui opposent les chercheurs entre eux. C'est particulièrement vrai lorsqu'il invite à transcender des dualités comme subjectif et objectif, ou action et structure. Ou qu'il réunit l'intéressé et l'apparemment désintéressé, le socioculturel et l'économique, et donc l'empirique et le théorique. Il s'adresse ainsi directement aux jeunes chercheurs qui souhaitent oublier les guerres académiques des générations précédentes et davantage s'attacher à lutter intellectuellement contre les inégalités qui traversent le monde aujourd'hui

DR

En France, l'image publique de Bourdieu demeure marquée par ses engagements des dernières années, et parfois déconnectée de son œuvre…

Bourdieu fut un intellectuel engagé tout au long de sa carrière, mais de façon nettement plus visible après le mouvement social de 1995. Il n'était pas l'un de ces diplômés des grandes écoles qui courent les médias pour y délivrer leurs opinions politiques. Il avait, lui, produit de véritables recherches et ses engagements s'appuyaient sur ce travail. Après ses premiers travaux sur ●●●

ÉDITORIAL
Par **SYLVAIN BOURMEAU ET NICOLAS DEMORAND**

Capital

En mai 1968, alors que les étudiants faisaient la révolution et que la France était en grève, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron et Jean-Claude Chamboredon corrigeaient minutieusement les épreuves du *Métier de sociologue* dans les cafés du Quartier Latin. Cette image contraste avec celle du dernier Bourdieu, surgie avec les mouvements sociaux de novembre et décembre 1995, lors desquels il apporta son soutien aux cheminots grévistes à la gare de Lyon. D'une crise l'autre, seize ans plus tard, dix ans après la mort de Bourdieu, cette harangue prononcée au mégaphone, comme en écho à Jean-Paul Sartre perché sur un bidon de Billancourt, n'a pas pris une ride. Et la puissance des outils que des militants de tous horizons trouvèrent chez le sociologue explique sans doute qu'en France, le dernier Bourdieu ait quasiment effacé le premier. Il reste chez nous comme un «intellectuel engagé», loué ou profondément haï, alors qu'il fut d'abord et avant tout un militant de la science. Un sociologue ayant (ré)inventé cette discipline. Un chercheur capital dont les travaux sont cités et discutés dans le monde entier, avec une intensité dont le grand public ne prend toujours pas la mesure en France, alors même que son œuvre scientifique y est aussi désormais considérée comme classique. La parution aujourd'hui de *Sur l'Etat*, des cours inédits du Collège de France, offre une nouvelle occasion de le lire, et même de l'entendre de nouveau tant ils sont habités par un chercheur et un pédagogue hors pair. Une belle leçon de science en action.

2e

C'est le classement de Pierre Bourdieu dans le palmarès ISI Web of Science de Thomson Reuters qui recense le nombre de citations d'auteurs dans les publications académiques. Avec 2465 citations, il arrive juste derrière Michel Foucault (2521) et devant son ami Jacques Derrida (1874).

SES PRINCIPAUX OUVRAGES

Les Héritiers. Les étudiants et la culture avec Jean-Claude Passeron, Minuit, 1964; **Esquisse d'une théorie de la pratique**, Droz, 1972; **La Distinction. Critique sociale du jugement** Minuit, 1979; **Le Sens pratique** Minuit, 1980; **Les Règles de l'art** Seuil, 1992; **La Misère du monde** Seuil, 1993; **Méditations pascaliennes** Seuil, 1997; **Esquisse pour une auto-analyse** Seuil, Raisons d'agir, 2004.

Le 16 janvier un débat autour de Bourdieu se tiendra à la Maison des Métallos (Paris XIe), et le **23 janvier** aura lieu une Journée internationale d'étude autour de *Sur l'Etat* à la Maison des sciences de l'homme (VIe).

●●● le Béarn et sur l'Algérie, il a développé une sociologie critique des Trente Glorieuses, multipliant les travaux et les objets, de la photographie aux musées en passant par l'école et l'université, et soulignant à chaque fois la reproduction des hiérarchies et des statuts sociaux en dépit de l'expansion des marchés et des institutions publiques comme de l'accroissement de la participation à la culture nationale des élites. Il a exploré la manière dont, souvent en faisant de nécessité vertu, les gens intériorisent la domination, la renforçant et l'opacifiant dans le même temps. Durant de longues années, il s'est attaché à produire des analyses sociologiques de ces souffrances. Il est intervenu ponctuellement dans les débats publics, et a même à l'occasion travaillé à la demande du gouvernement socialiste en vue d'améliorer la politique publique scolaire. Mais, même lorsqu'il est devenu célèbre, il s'est refusé à devenir un nouveau Sartre, un intellectuel prêt à donner son opinion sur tout et n'importe quoi.

Son mode d'intervention était plus proche de celui de Michel Foucault ?

Oui, en «intellectuel spécifique» comme disait Foucault affinant une distinction proposée par Gramsci, c'est-à-dire en apportant aux luttes sociales le fruit de son travail scientifique. Ce qui a changé à partir de 1995, c'est qu'il a passé davantage de temps à diffuser les sciences sociales et ses propres recherches, plutôt qu'à entreprendre de nouveaux travaux. Il s'est mis à manifester et à pétitionner, ce qu'il avait jusque-là peu fait. Mais il pensait que les questions politiques en jeu étaient précisément celles sur lesquelles il disposait de connaissances scientifiques, sur lesquelles il avait produit des recherches. Et à mesure que ces protestations sociales se réduiront à quelques paragraphes ou notes de bas de pages dans les livres d'histoire, l'œuvre scientifique de Bourdieu demeurera, elle, influente – auprès de ceux qui veulent comprendre le monde social comme de ceux qui entendent s'appuyer sur ces connaissances pour mener des luttes futures.

Pierre Bourdieu, en juin 1988. PHOTO MARTINE FRANCK. MAGNUM

Aujourd'hui paraît son cours sur l'Etat, dans quelle mesure était-il un sociologue de la politique ?

L'Etat traverse l'ensemble de la sociologie de Bourdieu, même si cela n'apparaît pas toujours de manière aussi explicite que dans ses cours sur l'Etat. Lorsque Bourdieu situe des champs sociaux en relation au champ du pouvoir c'est d'abord au rôle de l'Etat qu'il pense. La production de la société comme un ensemble de champs institutionnalisés témoigne du développement de l'Etat. Et puis Bourdieu s'est particulièrement attaché à l'étude d'institutions d'Etat : de l'école aux grandes écoles en passant par l'université.

A l'échelle mondiale, les trois penseurs les plus cités sont trois auteurs français de la même génération : Foucault, Bourdieu et Derrida. Comment l'expliquer ?

Le fait que Bourdieu, Foucault et Derrida soient aussi connus et influents renvoie à la grande capacité du très centralisé champ intellectuel français à sélectionner les talents et à conférer des statuts (ce qui signifie aussi être capable d'exclure). Cela renvoie aussi à la puissance de l'Ecole normale supérieure et d'autres institutions d'enseignement, à celle des professeurs qu'ils ont pu y rencontrer. Cela renvoie à une demande sociale de grands intellectuels susceptibles de transcender les frontières professionnelles et disciplinaires, et à la capacité du système français d'enseignement de les produire, à la différence du monde anglo-saxon plus orienté vers la recherche disciplinaire. Et paradoxalement la gloire de ces trois Français très cités dépend très largement de leur appropriation par les chercheurs en langue anglaise et plus globalement de la mondialisation intellectuelle. Cela renvoie aussi à des facteurs générationnels : tous trois appartiennent à la génération de la reconstruction intellectuelle d'après la Seconde Guerre mondiale, ils sont arrivés à l'âge adulte à un moment critique et privilégié du boom d'après-guerre et ont bénéficié d'un nouveau public avide après 68 de perspectives critiques.

A la fin de sa vie, Bourdieu était devenu un défenseur inquiet de l'autonomie de la science. Comment aurait-il réagi aux effets d'Internet, à la montée en puissance des amateurs notamment ?

Bourdieu serait encore plus inquiet de la perte d'autonomie relative du travail scientifique. Il verrait une université en crise, et pas seulement du fait des coupes budgétaires mais aussi en raison du remplacement du jugement intellectuel par les critères du marché. Je pense qu'il serait ambivalent à propos d'Internet. D'un côté, il y verrait un moyen de diffuser et de multiplier les coproductions intellectuelles, de réaliser au fond le rêve qu'il avait tenté avec son journal international en plusieurs langues, *Liber*. Il y verrait peut-être aussi un mode d'expression possible pour la misère du monde, comme il avait tenté avec des collègues de le susciter. Mais il ne serait pas pour autant aveugle aux autres usages d'un medium qui peut se révéler au service du capitalisme mondialisé comme des projets sécuritaires des Etats.

Vous twittez beaucoup, pensez-vous que Bourdieu en aurait fait autant ?

Franchement je doute que Pierre aurait rejoint très vite Twitter. Il aimait les phrases plutôt longues. Mais j'aime cette idée de lui proposant des micro-analyses en 140 signes ou moins. «L'économisme est une forme d'ethnocentrisme» ferait un bon tweet.

Recueilli par **SYLVAIN BOURMEAU**

Toute la pensée du sociologue déjoue les cadres à travers lesquels chacun perçoit le monde social et culturel.

Dévoiler l'imperceptible violence

De l'œuvre de Pierre Bourdieu, la philosophe Christiane Chauviré disait déjà en 1995 (*Critique*, n° 579-580) qu'elle était un *«paradigme qui forme et informe depuis un bon tiers de siècle la pensée du social»* et que, comme tout modèle *«profondément assimilé par l'époque»*, elle risquait de devenir *«invisible à force d'omniprésence»*. Il est vrai qu'il y a peu de champs du social – de l'école à l'administration, du sport au journalisme, de l'art à l'Etat – qui n'aient été ensemencés par le travail de Bourdieu, et que les récoltes, par les chercheurs d'aujourd'hui, partout dans le monde, sont encore en cours.

Aussi est-il malaisé de réduire sa sociologie, exposée dans plusieurs centaines de publications, à quelques idées ou principes directeurs. Pourtant Bourdieu ne s'est jamais départi de son projet initial, qui l'a porté à situer la sociologie au centre des sciences sociales et à en faire la science de l'économie générale des pratiques : *«Je peux dire que toute ma réflexion est partie de là : comment des conduites peuvent-elles être réglées sans être le produit de l'obéissance à des règles ?»* Tâche infinie, que Bourdieu va méthodiquement remplir, en cherchant à expliciter de livre en livre cette sorte d'accord inconscient que les agents sociaux attribuent au monde dans lequel ils ont été produits, et, d'une certaine façon seulement, produisent.

«Habitus». Il l'a fait, d'abord, en éliminant les réponses fausses, incomplètes ou illusoires apportées avant lui. Il ne congédie pas pour autant héritage marxiste ou structuralisme, dans la mesure où il estime que les notions de structure ou d'idéologie, élaborées de Marx à Gramsci, sont souvent utiles pour comprendre comment des pratiques humaines peuvent être surdéterminées ou induites. Mais il ne retient aucun excès, ni le «sujectivisme» (dont il trouve chez Sartre l'expression la plus typique), ni l'«objectivisme», ni une anthropologie dans laquelle l'individu seul donnerait sens et finalité au social, ni une physique des faits sociaux où l'individu ne serait plus qu'un épiphénomène façonné tout entier par les structures sociopolitiques et les superstructures culturelles. Entre ces dernières, «objectives», et les structures mentales des agents sociaux, il y a interactions, passages, inductions réciproques. C'est ce «nœud» que va tenter de défaire Bourdieu. Il ne va pas le faire en se bornant à un domaine particulier, par exemple celui de la domination, de la force qui fait ployer les individus sous forme de violence ou de misères subies. Il se lancera, conscient de l'ampleur de l'entreprise, dans l'analyse systématique des modes à travers lesquelles se constituent les institutions sociales, les représentations «obligées» de la réalité, les formations idéologiques, les structures temporelles, les catégories de la perception artistique, les critères du goût et les styles de vie, les discours, les formes de langage, le champ littéraire, le champ journalistique, les hiérarchies sportives, sexuelles ou scolaires, les «positions» de la philosophie, de l'économie, de la science, de la sociologie elle-même – bref tout ce qui offre une «précondition» à l'action sociale, tout ce qui, par une imperceptible violence symbolique, impose les cadres mentaux à travers lesquels le sujet perçoit le monde social et culturel (mais à la notion de sujet, il préférait celle d'*habitus* : *«Tout ce dépôt d'acquis, d'apprentissages, de manières de penser, d'automatismes de pensée socialement constitués, très profondément ancrés dans notre corps, dans notre cerveau…»*)

> **«Je peux dire que toute ma réflexion est partie de là : comment des conduites peuvent-elles être réglées sans être le produit de l'obéissance à des règles ?»**
> **Pierre Bourdieu**

«Savoir et faire savoir». On n'a pas toujours apprécié que Bourdieu tente de *«savoir et faire savoir ce que l'univers du savoir ne veut pas savoir, notamment sur lui-même»*, et, au lieu d'observer ce qu'il donnait à voir, on a soupçonné prétention et autoritarisme chez celui qui faisait voir. *«Un peu comme si on tenait le photographe de guerre pour responsable des horreurs de la guerre…»*, ironisait-il en retour (in *Lire les sciences sociales*, de Gérard Mauger et Louis Pinto, Belin).

Pierre Bourdieu, a écrit Robert Castel, sociologue politiquement et humainement proche, *"est quelqu'un qui a compris la dureté du monde social et qui a essayé de la penser sans concessions, dans toutes ses implications. Il s'est interrogé sur ce que l'on pouvait faire lorsqu'on savait que le monde social, c'est essentiellement la contrainte sociale, mais qu'on ne se résigne pas à célébrer cet ordre du monde"*.

ROBERT MAGGIORI

Le crime qui a changé l'Angleterre

Deux des auteurs de l'assassinat raciste de Stephen Lawrence en 1993 ont pris perpétuité.

Par **SONIA DELESALLE-STOLPER**
Correspondante à Londres

Stephen Lawrence a été poignardé à un arrêt de bus. La culpabilité de ses agresseurs a été établie grâce à des recherches ADN. PHOTO REUTERS

RÉCIT

«*Il n'y a strictement rien à célébrer*» : le verdict de Doreen Lawrence hier a été sans appel. Pourtant, justice venait d'être rendue à son fils, Stephen, tué il y a dix-huit ans de deux coups de couteau. Parce qu'il était noir. Il aura fallu autant de temps que la courte existence de Stephen pour que deux de ses meurtriers, Gary Dobson et David Norris, soient condamnés à la prison à vie assortie de quatorze et quinze ans de sûreté.

Ce procès marque l'épilogue d'un chapitre fondamental dans la société britannique : celui de la prise de conscience d'un racisme institutionnel, profondément ancré dans toutes les couches de la société. Dix-huit années de campagne acharnée de ses parents, Doreen et Neville, trois procès, une enquête publique révélant l'incompétence et surtout le racisme endémique de la police, un changement dans la loi et les progrès de la science médico-légale auront été nécessaires pour condamner deux des meurtriers de Stephen Lawrence. Trois ou quatre complices courent toujours.

VOYOUS BLANCS. Jusqu'au 22 avril 1993, la famille Lawrence n'a rien de particulier. Originaires de Jamaïque, Doreen et Neville travaillent dur, élèvent leurs trois enfants, deux garçons et une fille, du mieux possible. L'aîné, Stephen, 18 ans, réussit bien à l'école, rêve de devenir architecte. Ce soir-là, avec son meilleur ami, il attend le bus, dans ce quartier du sud-est de Londres. Un groupe de voyous blancs passe, abreuve les deux adolescents d'insultes racistes, s'approche. Stephen s'écroule, mortellement touché de deux coups de couteaux. Tué pour aucune autre raison que la couleur de sa peau. En moins de deux jours, 26 témoignages nommant 5 suspects, des petites frappes racistes bien connues du quartier, sont transmis à la police. Celle-ci ne fait rien. Ou si peu. Elle place sous surveillance les suspects, mais ne bouge pas lorsque l'un d'entre eux sort d'une maison avec des vêtements dissimulés sous un sac-poubelle. Les premières arrestations n'ont lieu que deux semaines plus tard. Les preuves ont eu le temps de disparaître ou d'être nettoyées.

> **«La police est aujourd'hui beaucoup plus diversifiée, et elle célèbre cette diversité.»**
> **Cressida Dick** commissaire à Scotland Yard

Devant l'apparente inertie de la police, les parents de Stephen se démènent. En mai 1993, Nelson Mandela, en visite à Londres, apparaît à la télévision aux côtés des Lawrence et assène que «*la vie des Noirs au Royaume-Uni ressemble à celle sous le régime de l'apartheid*» en Afrique du Sud. L'opinion publique est secouée, mais pourtant, un premier procès échoue lamentablement, faute de preuves directes. En février 1997, le tabloïd conservateur *Daily Mail* n'hésite pas à publier en une les photos et les noms des 5 suspects sous le titre en gras : «*Meurtriers*». Mais la justice n'agit toujours pas.

La prise de conscience dépasse les frontières politiques. A peine arrivé au pouvoir en mai 1997, le gouvernement travailliste de Tony Blair annonce l'ouverture d'une enquête publique, dirigée par lord McPherson. Les conclusions du rapport en janvier 1999 sont accablantes. L'enquête met à jour «*un large éventail d'incompétence professionnelle, de manque de leadership mais surtout de racisme institutionnel au sein de la Metropolitan police*», le très respecté Scotland Yard. La police est même soupçonnée de connivence avec Clifford Norris, le père de l'un des condamnés, criminel notoire, chef de gang.

Le choc est terrible, la société britannique, drapée dans sa conviction d'être l'une des plus tolérantes et libres du monde, se retrouve face à un miroir qui lui renvoie l'image d'un pays où le racisme est ordinaire, «ensemencé dans la société». «*Les gens ont oublié ce que c'était de vivre au Royaume-Uni en 1993*», lorsqu'on était noir, rappelle Imran Khan, qui représentait la famille Lawrence à l'enquête publique. Lord McPherson propose 70 réformes visant à lutter contre ce racisme endémique au sein de la police mais également dans d'autres institutions. «*Ce crime nous a tous changés*, reconnaît la commissaire Cressida Dick, l'une des têtes dirigeantes de Scotland Yard. *La culture interne a changé. La Metropolitan police est aujourd'hui beaucoup plus diversifiée, et elle célèbre cette diversité.*»

TÂCHE DE SANG. A sept reprises, l'enquête est reprise à zéro. Même la loi est modifiée. En 2005, il devient possible de juger quelqu'un pour le même crime une deuxième fois, si de nouveaux éléments apparaissent. Entre-temps, la médecine scientifique médico-légale a également progressé de manière spectaculaire. Et, en 2008, une percée permet à la police de tenter de se racheter. Une tâche de sang microscopique est découverte sur le blouson de l'un des accusés. Les analyses ADN sont formelles, le sang appartient à Stephen Lawrence. Un nouveau procès peut avoir lieu, conclu hier avec les premières condamnations pour ce meurtre. Si des progrès incontestables ont été accomplis, le racisme n'a bien entendu pas totalement disparu de la société britannique. Les Lawrence ont préféré enterrer Stephen Lawrence en Jamaïque, plutôt que dans le pays où il était né. A Londres, a raconté Doreen, la plaque commémorative de Stephen est «*régulièrement dégradée et souillée*».

REPÈRES

Mercredi 22 avril 1993, Stephen Lawrence est victime d'une agression à caractère raciste. Cinq suspects sont arrêtés puis relâchés, faute de preuve. L'enquête, rouverte en 2007, met en évidence des éléments accablants jusque-là ignorés par la police.

> **«Comment pourrais-je me réjouir de ce jour, qui aurait dû survenir il y a dix-huit ans, si la police n'avait pas échoué ?»**
> **La mère de la victime**

LA VICTIME

Stephen Lawrence est mort à l'âge de 18 ans à Plumstead, un quartier du sud de Londres. Il était scolarisé à Blackheath Bluecoat Church of England School, où il étudiait la technologie et le design.

> **«Les gens ont oublié ce que c'était que de vivre en Grande-Bretagne en 1993.»**
> **Imran Khan** avocat de la famille Lawrence, interrogé au sujet du racisme dans le pays

«L'électorat républicain est de plus en plus conservateur»

L'éditorialiste E.J. Dionne décrypte le début de la campagne présidentielle américaine alors que l'opposition se cherche un leader.

Recueilli par **FABRICE ROUSSELOT**
Correspondant à New York

Professeur de sciences politiques à l'université de Georgetown, E.J. Dionne est aussi éditorialiste au *Washington Post*. Il est l'un des commentateurs les plus affûtés de la politique américaine et analyse les enjeux de l'élection présidentielle.

Dans tous les sondages, les Américains disent ne plus croire en leurs politiciens et en la politique. Pourquoi ce climat ?

Premièrement, l'économie est mauvaise en Amérique depuis plus de trois ans, et cela a évidemment une répercussion sur les hommes politiques. Par ailleurs, le pays connaît l'une de ses crises existentielles et se demande s'il traverse une phase de déclin. Cela arrive périodiquement, comme à la fin des années 70 quand on se demandait si le Japon n'allait pas nous dominer. Enfin, à Washington, nous sommes confrontés à une radicalisation du Parti républicain et à une poussée du conservatisme qui rend quasiment impossible tout compromis au niveau du Congrès. Le système américain établi par la Constitution a besoin d'un certain consensus politique pour fonctionner efficacement. Or, ce consensus est attaqué par la droite des républicains. Les Tea Parties sont le symptôme de cette poussée contre le rôle de l'Etat, avec une tendance conservatrice bien plus prononcée. Cela se traduit par une difficulté à gouverner et par une frustration de l'opinion. Nous sommes dans un pays où, lors des élections de mi-mandat en 2010, une candidate comme Christine O'Donnell, dont la déclaration la plus intéressante était *«je ne suis pas une sorcière»*, a pu remporter les primaires républicaines pour un siège au Sénat…

INTERVIEW

Pourquoi est-ce si difficile pour Mitt Romney de s'imposer comme le favori dans la course républicaine ?

Une nouvelle fois, je pense que cela montre combien l'électorat républicain est de plus en plus conservateur. Dans des circonstances normales, Romney apparaîtrait comme un solide candidat républicain. Mais le problème est aussi que personne n'a su émerger comme une alternative sérieuse à Romney *[lire page ci-contre]*. A un moment, on a pu penser que Rick Perry, le gouverneur du Texas, serait un choix potentiel. Il a le soutien du sud du pays, ce qui est toujours important pour les républicains, et il pouvait mettre en valeur ses résultats comme gouverneur. Mais il s'est avéré un mauvais débatteur et un mauvais candidat. Personne ne pouvait imaginer qu'Herman Cain serait président, même chose pour Michele Bachmann. Il y a évidemment Newt Gingrich, qui est certainement fascinant, mais qui n'a pas le soutien de l'establishment républicain. Reste Rick Santorum, l'ancien sénateur de Pennsylvanie, qui est suffisamment conservateur et a une certaine expérience. Si Romney décroche l'investiture républicaine, c'est aussi parce qu'il aura bénéficié d'une opposition très faible.

Un militant républicain scrute les résultats du caucus de l'Iowa, dans la nuit de mardi à mercredi à Kansas City, dans le Missouri. PHOTO CHIP SOMODEVILLA. GETTY. AFP

DR

Le bilan de Barack Obama pour ce premier mandat est loin d'être catastrophique. Pourtant, il reste impopulaire dans les sondages… Pourquoi ?

En fait, Barack Obama n'est pas si impopulaire. Quand on considère que le taux de chômage est à 8,6% et que le Président récolte près de 50% d'opinions favorables dans certaines enquêtes, ce n'est pas si mal. Surtout, il faut essayer de regarder ce qui s'est passé l'année dernière. 2011 a commencé par le triomphe des Tea Parties et la prise du Congrès par les républicains. Puis, en septembre, on a vu la poussée d'Occupy Wall Street. Et, quoi qu'il arrive à ce mouvement à long terme, il a complètement changé la nature du discours politique. Tout le monde désormais parle des inégalités en Amérique. On est donc passé des Tea Parties à Occupy Wall Street, des conversations sur le déficit budgétaire aux conversations sur les 99% face aux 1% des plus riches. Et on a également observé une transformation de Barack Obama. Son moment le plus faible a été les discussions sur le plafond de la dette, où il était pétrifié face aux républicains. Mais, plus tard, il est devenu plus agressif, pour finalement imposer plusieurs accords en décembre. Barack Obama a fini l'année 2011 bien plus fort qu'il ne l'avait commencée. L'un de ses problèmes reste toutefois les attentes énormes qu'il a générées en 2008. Sa campagne ressemblait presque à une croisade religieuse, et il était vu comme une espèce de croisement entre Jésus et Moïse. Aujourd'hui, il doit faire campagne comme un politicien qui a plutôt réussi. C'est quand même plus facile…

L'élection se jouera-t-elle uniquement sur l'état de l'économie, comme souvent dans les scrutins présidentiels américains ?

D'une certaine manière, on pourrait dire que la chancelière allemande, Angela Merkel, et, à un moindre degré, Nicolas Sarkozy, sont plus importants pour la réélection de Barack Obama que Mitt Romney. Ce qui va se passer en Europe est déterminant pour les Etats-Unis. L'économie américaine commence à se redresser mais la crise européenne a eu des effets négatifs. Il est capital pour Barack Obama que l'Europe ne se trouve pas de nouveau face à une crise majeure. Mais l'autre élément important est de savoir qui va dominer le débat public cette année. D'un côté, les républicains vont tenter de poursuivre leur effort pour réduire le poids du gouvernement et, de l'autre, Barack Obama va essayer de reprendre la main en orientant son discours sur la réduction des inégalités afin de parvenir à une société plus juste pour les classes moyennes. C'est la bataille fondamentale des mois à venir.

REPÈRES

SIX MOIS DE PRIMAIRES

Les primaires républicaines continuent le 10 janvier dans le New Hampshire et durent jusqu'à juin. Elles désignent les délégués à la convention qui investira le candidat. La plupart des primaires sont fermées, seuls les membres du parti votent. Au fil de la campagne, les candidats les moins populaires se retirent ou se rallient à un autre mieux placé.

8

voix seulement ont séparé Mitt Romney, vainqueur, de l'ultraconservateur Rick Santorum lors du caucus de l'Iowa. Ils ont chacun recueilli 24,5% des suffrages.

«Romney a dépensé de l'argent et du temps à courtiser les conservateurs, mais il y a comme un plafond de verre qu'il n'arrive pas à crever.»

Bob Oldendick de l'université de Caroline du Sud

Extrêmement serré, ce premier succès de l'ex-gouverneur du Massachusetts est capital dans la course à l'investiture républicaine.

Dans l'Iowa, une victoire à l'arraché pour Mitt Romney

Huit petites voix au bout de la nuit… C'est par l'écart le plus faible de l'histoire des primaires américaines que l'ancien gouverneur du Massachusetts Mitt Romney a remporté, dans la nuit de mardi à mercredi, le caucus républicain de l'Iowa, qui lançait officiellement la course à la présidentielle. Il aura fallu attendre 2h30 (heure locale) pour que Romney devance sur le fil l'ex-sénateur de Pennsylvanie, le très conservateur Rick Santorum, auteur d'une remontée spectaculaire dans les sondages ces derniers jours. Pour Romney, la victoire, même obtenue à l'arraché, est capitale. Il y a encore peu, personne ne semblait trop y croire, alors que le candidat n'avait guère fait campagne dans l'Iowa et semblait avoir du mal à oublier sa cinglante défaite d'il y a quatre ans face au pasteur baptiste Mike Huckabee, soutenu par la droite chrétienne.

Dynamique. Désormais, le camp de Romney espère qu'il va bénéficier d'une dynamique qui le mènera à l'investiture, alors que ce dernier, jugé trop modéré par une partie de la base républicaine, a du mal depuis des mois à endosser le costume de favori. L'ex-gouverneur avait déjà les yeux tournés vers le New Hampshire, qui accueillera mardi la prochaine primaire et où il domine les sondages (40% des intentions de vote, selon CNN). Hier, le sénateur de l'Arizona et candidat à la Maison Blanche en 2008, John McCain, a apporté son soutien à Romney, en estimant qu'il était le mieux placé pour battre Obama.

Depuis des mois, Romney, jugé trop modéré par une partie de la base, a du mal à endosser le costume de favori.

La bataille républicaine n'est toutefois pas encore terminée. Les résultats de l'Iowa, qui placent également l'élu libertarien du Texas, Ron Paul, en troisième position, traduisent combien le Parti républicain reste divisé et sous influence d'une droite de plus en plus présente *(lire ci-contre)*. Pour l'instant, Romney n'a toujours pas su rallier les plus conservateurs, ni même les militants des Tea Parties avec leur message antigouvernement. Interrogé hier quant à ce manque de soutien sur CNN, Romney s'est contenté de souligner *«qu'il avait la même analyse que les Tea Parties sur le fait de réduire considérablement la taille de l'Etat fédéral»*.

Trouble-fête. Dans les semaines à venir, la question est donc de savoir si Santorum, 53 ans, dispose des moyens nécessaires pour présenter une alternative conservatrice à Romney. Le scrutin du 21 janvier en Caroline du Sud, un Etat très traditionaliste, devrait être favorable à ce chantre des valeurs morales. D'autant qu'il devrait profiter de l'abandon de Michele Bachmann, l'élue du Minnesota, distancée dans l'Iowa. Mais Santorum doit impérativement récolter des fonds.

Le libertarien Ron Paul peut lui aussi continuer à jouer les trouble-fête. L'un des éléments clés sera la position de l'ex-speaker de la Chambre des représentants Newt Gingrich. Très remonté contre les groupes de pression proches de Romney, il a assuré que sa candidature était toujours *«vivante»*, tout en suggérant qu'il pourrait soutenir Santorum s'il venait à abandonner.

F. Ro. (à New York)

RD CONGO Le signal de RFI est toujours coupé, son traitement de la situation post-électorale ayant déplu au gouvernement congolais.

TURKMÉNISTAN Le président Berdymoukhamedov brigue un second mandat. Il est au pouvoir depuis 2007. L'élection débutera le 12 février.

Précision. Dans l'article dédié à la candidature de Youssou Ndour, il fallait lire Robert Bourgi, et non Albert.

EN HAUT DE LA PILE

Par **HÉLÈNE DESPIC-POPOVIC**

Sur la trace des Avars, au cœur d'un Caucase de guerres et de légendes

Leur terre est inhospitalière à l'image des pierres sombres qu'ils taillent pour construire leurs maisons au pied des montagnes pelées du nord-est du Caucase. Leur fierté et leur indépendance sont aussi légendaires que leur goût des fêtes et des chants. Pour ce voyage au pays d'une minorité perdue au fin fond de la Fédération russe, l'ethnologue Vladimir Bobrovnikov, qui écrit en français, nous mène sur la trace des Avars.

Ils forment la principale communauté du Daguestan, la «montagne des langues», où l'on compte encore une trentaine de parlers issus de trois groupes linguistiques (turc, indo-européen et caucasien du nord-est). Selon la légende, un cavalier chargé de distribuer leurs langues aux divers peuples aurait trébuché, laissant les précieux dialectes s'échapper de son sac sur les pentes de cette montagne. C'est ainsi que Bobrovnikov nous raconte les fables, les préjugés et la réalité d'un peuple à l'histoire tourmentée. Il rétablit la vérité sur des montagnards qui ne sont pas arriérés comme le croient souvent les gens des villes. Ils aiment de plus se moquer d'eux-mêmes. Comme dans cette blague : pourquoi les Avars portent-ils des chaussettes trouées ? Parce qu'ils les gardent lorsqu'ils se coupent les ongles.

Les Avars ont leurs héros. On apprend que le légendaire imam Chamil qui repoussa les conquérants russes au XIXe siècle avant de succomber sous les coups de butoir des armées du tsar était avar et non tchétchène comme on le croit depuis les guerres russo-tchétchènes de la fin du XXe siècle. On apprend aussi qu'Alexandre Dumas, le plus célèbre des voyageurs français dans le Caucase, a souvent enjolivé ses récits.

S'il est intéressant de savoir que les Avars ont longtemps été chrétiens avant de se convertir à l'islam, il ne fait pas trop bon leur dire. Car l'islam rigoureux est de retour. Surtout depuis que la Russie a lancé ses assauts pour contrôler la région. Ainsi l'Avar a troqué son sabre pour une kalachnikov ou une grenade. Et ne craint pas d'aller à Moscou faire sauter le métro, perpétuant le terrible cycle provocation-répression qui s'entretient dans tout le Caucase russe depuis plus de dix ans.

Voyage au pays des Avars, de Vladimir Bobrovnikov, Cartouche, 2011, 12 euros.

Mardi à Tripoli, après les combats entre ex-insurgés qui ont fait 4 morts. PHOTO M. TURKIA. AFP

Les ex-rebelles se déchirent à Tripoli

LIBYE Les combats entre milices anti-Kadhafi mettent en difficulté le gouvernement provisoire.

Propos alarmistes ou réelle inquiétude ? Moustafa Abdeljelil, président du Conseil national de transition (CNT) libyen, s'alarme désormais publiquement des affrontements récurrents entre les milices armées déployées à Tripoli. *«Nous nous trouvons confrontés aujourd'hui à deux choix. Soit nous répondons sans faiblesse à ces évènements qui entraînent les Libyens dans une confrontation militaire que nous ne pouvons accepter, soit c'est la sécession et la guerre civile»*, a-t-il déclaré mardi soir lors d'une réunion à Benghazi (est de la Libye).

Moustafa Abdeljelil réagissait aux derniers combats qui ont opposé, mardi à Tripoli, des ex-rebelles de la capitale à d'autres originaires de Misrata (est). Les affrontements, dont les causes restent floues, ont fait 4 morts et au moins 4 blessés. Il s'agit du plus grave incident depuis la mi-décembre, lorsque des soldats avaient tenté, sans succès, de déloger les révolutionnaires de Zintan (ouest) qui contrôlent l'aéroport international de Tripoli.

Plus de deux mois après la mort de Muammar al-Kadhafi, les autorités libyennes ne parviennent toujours pas à imposer leurs décisions aux katibas (brigades) rebelles. Celles de Zintan et Misrata ont refusé de quitter Tripoli le 20 décembre, comme le réclamait le conseil municipal de la capitale. Les thuwars (révolutionnaires) contrôlent toujours des bâtiments de l'ancienne administration et continuent de gérer leurs propres prisons. Ils procèdent également à des arrestations. Autant de prérogatives qui exaspèrent la population.

Sûrs de leur puissance et de leur légitimité acquise durant la révolution, les ex-rebelles ont également des exigences au niveau politique. S'estimant sous-représentés au CNT, ils en revendiquent désormais 40% des sièges (Libération *du 28 janvier)*.

Face à eux, le gouvernement provisoire libyen n'a que peu de marges de manœuvre. Une option suivie par le CNT est de proposer aux ex-rebelles des postes au sein de l'armée et de la police. Pour les convaincre, le gouvernement mise sur Youssef al-Mangouch, nommé hier chef d'état-major, un poste vacant depuis l'assassinat d'Abdelfattah Younès le 28 juillet. Ancien colonel de l'armée libyenne, Al-Mangouch avait rejoint la rébellion dans l'Est libyen avant d'être arrêté par les forces kadhafistes près de Brega. Il a été libéré fin août, lors de la prise de Tripoli. Un parcours qui, espère le CNT, le rendra légitime aux yeux des ex-rebelles.

LUC MATHIEU

«La chancelière fait entièrement confiance au Président pour répondre à toutes les questions qui restent en suspens.»

Georg Streiter, porte-parole adjoint du gouvernement allemand en réaction aux appels à la démission du chef de l'Etat Christian Wulff, éclaboussé par une affaire de prêt immobilier et de pressions sur la presse

L'HISTOIRE

UN CANICHE ABATTU DANS UN AÉROPORT CHINOIS

Depuis mardi, les internautes chinois manifestent leur colère à l'encontre des autorités de l'aéroport de Haikou, dans le sud du pays. Ge Ge, inoffensif caniche d'à peine plus de 2 kg, y a été abattu. Le quadrupède s'était échappé de sa cage et se dirigeait vers la piste d'atterrissage, menaçant la sécurité du site. C'est ce qu'affirment les responsables de l'aéroport, déclarant que la décision de tuer l'animal a été prise *«conformément à la loi»*. Scandalisés, les internautes dénoncent un acte *«gratuit et cruel»* et, relatant un incident similaire survenu à l'aéroport de Manchester au Royaume-Uni, le 17 décembre, ils déplorent que le sort de Ge Ge ait été différent. Le chien britannique, qui avait causé le retard d'une douzaine de vols, avait été rapidement rattrapé, sain et sauf, par les autorités. La compagnie Hainan Airlines s'est excusée auprès du propriétaire de Ge Ge, promettant qu'une enquête serait menée concernant les circonstances funestes de l'ouverture de la cage.

Le duel

LES MERCREDIS SUR FRANCE INFO

A 8H50 avec

Jean Leymarie

«Une TVA sociale permettrait de faciliter le Made in France en arrêtant de faire peser toutes les cotisations sur les salariés.»

FRANÇOIS D'ORCIVAL

«Nicolas Sarkozy se lance dans un pari hasardeux : il est très difficile d'en mesurer l'impact sur la croissance et la consommation.»

PAUL QUINIO

Laurent Wauquiez, ministre de l'Enseignement supérieur, hier place Beauvau, à Paris.

Etudiants étrangers, l'espoir douché

L'«instruction aux préfets» annoncée hier par le gouvernement libéralise peu la circulaire d'origine.

Par **MARION KREMP** et **ELSA SABADO**
Photo **LIONEL CHARRIER. MYOP**

RÉCIT

Le Collectif du 31 mai ne désarme pas. Lutter contre la circulaire sur les étudiants étrangers, promulguée par Claude Guéant en mai, sa raison d'être, est toujours de mise.
Hier, les ministres de l'Emploi, de l'Intérieur et de l'Enseignement supérieur présentaient un nouveau texte sur le sujet aux représentants des universités et des grandes écoles. Cette «instruction au préfet», qui sortira dans 48 heures, facilite la délivrance d'un titre de séjour aux étudiants hautement qualifiés, c'est-à-dire titulaires, a minima, d'un master 2.

ARBITRAIRE. Pourtant, il maintient le flou sur les critères sur lesquels ces titres sont délivrés. Le communiqué interministériel évoque des *«compétences spécifiques»*, mais l'imprécision laisse toute leur place à l'arbitraire des préfectures et des directions du travail, selon le Collectif du 31 mai.
Ce mouvement recense les étudiants étrangers qui se sont vu refuser des permis de travail et ont ainsi perdu leur embauche, promise ou acquise : 1000 cas sont pour l'instant enregistrés. Ils seraient potentiellement 26000 étrangers diplômés d'université et 8500 des grandes écoles. Zeinab, Marocaine de 24 ans, étudie en France depuis ses 17 ans. Elle a perdu son emploi *«d'une seconde à l'autre»*, après avoir reçu, le 12 décembre, le refus de son permis de travail. *«Je suis très déçue, et j'ai peur, je suis comme emprisonnée ici. Financièrement, c'est très juste.»* C'est en remplissant un questionnaire sur le site du Collectif du 31 mai qu'elle les a rejoints.
Premiers concernés, ils n'étaient pourtant pas conviés, hier, place Beauvau. Pour exprimer leur mécontentement, ils tenaient dans l'après-midi, près des Champs-Elysées, une conférence de presse orchestrée par Fatma Chouaïeb : *«Notre demande de retrait de la circulaire du 31 mai est restée lettre morte. Ce nouveau texte pose toujours la question des critères selon lesquels nos dossiers seront acceptés ou non. Et qu'en est-il des victimes de la circulaire ? Y aura-t-il une génération de diplômés sacrifiés ?»* a assené la dirigeante du collectif. Du côté de l'Unef, c'est le même constat : *«Ce nouveau texte revient à beaucoup de bruit pour des évolutions mineures.»* Au PS, le texte d'hier, *«c'est trop peu et trop tard*, estime Alain Claeys, responsable de l'enseignement supérieur dans l'équipe de campagne de François Hollande. *Trop peu parce que plus qu'un texte, cette circulaire est devenue pour des millions d'étudiants étrangers le symbole d'une France qui ne souhaite plus les attirer sur son sol»*.

FISSURE. Les représentants des établissements du supérieur semblent, eux, satisfaits : *«La circulaire du 31 mai était très fermée. Ce nouveau texte semble bien plus ouvert*, dit Pierre Tapie directeur de la Conférence des grandes écoles. *A la fin du texte, Claude Guéant demande aux préfets de réexaminer tous les cas de demande de changement de statut. C'est donc un texte fort et une chance pour la France.»* C'est la première fissure dans une coalition bigarrée qui avait emboîté le pas au collectif lors de sa création à l'automne 2011 : la Conférence des présidents d'université, la Conférence des grandes écoles, les syndicats étudiants, des organisations de défense des sans-papiers. *«Nos matières grises sont de toutes les couleurs»* : c'était le titre de la pétition signée, à l'époque, par 30000 personnes, des chefs d'entreprise, des universitaires et des intellectuels. Bertrand Monthubert, initiateur de cette mobilisation, s'inscrivait lui aussi, hier, en faux vis-à-vis des représentants du supérieur : *«Cette circulaire est le bras armé en matière de politique du chiffre de baisse de l'immigration légale. Elle encourage la mise en place d'une préférence nationale, dont la conséquence directe est la discrimination à l'embauche.»*
Le Collectif du 31 mai ne compte pas s'arrêter au compromis d'hier : il organise mardi une séance de parrainage des étudiants étrangers par des personnalités publiques. Il s'agit en effet de rappeler qu'ils subissent depuis quelques mois une accumulation de mesures de plus en plus dissuasives. Pour résider en France, ils doivent en effet, depuis le 6 septembre, justifier d'un revenu de 620 euros par mois, contre 460 euros précédemment. De plus, depuis le 1er janvier, une nouvelle taxe sur les titres de séjour est entrée en vigueur, allant de 280 à 385 euros, contre 55 à 70 euros auparavant.

REPÈRES

«Nous voulons que la France devienne un pays qui attire les meilleurs étudiants du monde entier.»
Nicolas Sarkozy en 2007

«J'ai demandé que l'on réduise le nombre de personnes admises au titre de l'immigration du travail.»
Claude Guéant le 7 avril 2010, dans le *Figaro magazine*

203017
immigrés légaux d'un pays tiers à l'UE ont été accueillis en France en 2010.
Le plus grand contingent est venu pour motif familial (84126 entrées), suivi des étudiants étrangers (65842).

«Sale mec» de Hollande : l'UMP

François Hollande en visite à l'entreprise Serma, près de Bordeaux, hier.

REPÈRES

«J'observe que beaucoup de gens qui travaillent avec [François Hollande] se laissent aller à des propos violents, mensongers, à des insultes.»

Claude Guéant le ministre de l'Intérieur, hier

Off

Ou «off the record», c'est une expression anglo-saxonne désignant des propos tenus lors d'une conversation avec des journalistes qui ne doivent pas être utilisés ou, en tout cas, pas attribués à celui qui les a prononcés.

L'exemple allemand
L'Allemagne a organisé un «système» de niveau de déclarations. Le «niveau 1» signifie que les propos sont officiels. Le «niveau 2» implique que l'on cite, par exemple le ministère, mais sans plus de précision. Enfin, le «niveau 3» est off. Un journaliste ayant violé la règle peut être privé de voyage avec le ministre pendant un certain temps.

SUR LIBÉ.FR

A voir, la carte interactive des déplacements de Nicolas Sarkozy et François Hollande. Hier, ce dernier se trouvait à Mérignac (Gironde).

A lire, le best-of des «off» cramés.

en fait un fromage

La majorité a multiplié les déclarations outrées, hier, après la saillie attribuée au socialiste contre Nicolas Sarkozy.

Par **ALAIN AUFFRAY**
Photo **SÉBASTIEN CALVET**

RÉCIT

L'UMP voulait commencer l'année en fanfare. C'est un feu d'artifice qu'elle a offert hier à son candidat, Nicolas Sarkozy. Toute la matinée, les canonniers de la droite, chauffés à blanc par Jean-François Copé, se sont déchaînés contre François Hollande, coupable de s'être laissé aller à traiter le chef de l'Etat de *«sale mec»*. C'est en tout cas ce qui était suggéré, au détour d'une phrase, dans un article du *Parisien*, relatant un déjeuner de presse du candidat du PS. Les participants à ce déjeuner «off» ont tous assuré que François Hollande avait prononcé ces mots sur le ton de la plaisanterie, en les mettant dans la bouche de Sarkozy. Une parodie, pas une insulte : sur ce point, les convives sont unanimes. Hollande s'est mis dans la peau d'un Sarkozy se présentant aux Français comme le capitaine courage qui ne craint pas l'impopularité : *«Je suis le président de l'échec, je suis un sale mec, mais dans cette période difficile, je suis le seul capable…»*

«FAUX PAS». Qu'importe. Ce *«sale mec»* donnait à l'UMP l'occasion inespérée de faire la démonstration de sa puissance de feu. Ne laisser passer aucune occasion de *«taper Hollande»*, telle est la doctrine des stratèges de l'Elysée. Dûment briefée en marge du Conseil des ministres, la ministre de l'Apprentissage, Nadine Morano, est sortie seule, sur le perron de l'Elysée. Bouillante de colère, elle a exigé *«des excuses publiques»* de François Hollande, dont les propos sont *«intolérables»* et *«inqualifiables»*. Prenant ses désirs pour la réalité, l'intrépide sarkozyste a suggéré que le socialiste aurait commis une erreur fatale, comparable à celle de son mentor Lionel Jospin en mars 2002, *«lorsqu'il s'était laissé aller sur Jacques Chirac, le qualifiant de vieux et d'usé»*. Les dirigeants de la majorité ont chacun leur tour spéculé sur une répétition du fameux *«faux pas»* qui aurait coûté sa défaite à Jospin.
Inaugurant le nouveau siège parisien de son parti, rue de Vaugirard, le chef de l'UMP, Jean-François Copé, avait la mine du républicain consterné par les *«insultes très choquantes»* adressées au chef de l'Etat. Face à Hollande, qui manie *«la rumeur et l'injure»*, il fait, lui, *«le pari du débat de fond»*. Pour ce faire, il souligne que la droite peut compter sur une *«nouvelle génération réactive»*. Allusion aux «snipers» que l'UMP envoie au front ces dernières semaines.
Reçus deux fois par mois à l'Elysée par Sarkozy, ces jeunes élus sont également associés aux réunions de la «cellule riposte» animée par Brice Hortefeux. A en juger par leur déchaînement, hier matin, il apparaît qu'ils ne s'embarrassent pas des subtilités de la riposte graduée. Sommés de montrer ce qu'ils ont dans le ventre, les «snipers» étaient hier dans une surenchère totalement assumée. *«Battez-vous, il y en aura parmi vous qui émergeront, nous a dit en substance Nicolas Sarkozy»*, confie l'un d'eux.

> **«Si François Hollande avait dit à Nicolas Sarkozy "casse-toi pauvre con", il aurait eu légitimement les raisons de s'en plaindre […] Mais François Hollande ne sera pas le président du "casse-toi pauvre con".»**
> **Bernard Cazeneuve** député maire PS de Cherbourg

Dans ce concours de Hollande-bashing, Valérie Rosso-Debord, députée de Meurthe-et-Moselle, a, comme souvent, dégainé la première : elle a convoqué *«la démocratie»* qui, écrit-elle dans un communiqué, *«ne s'accommode ni de l'injure ni du dénigrement»*. Elle a vu *«le vrai François Hollande»*, non pas un *«petit homme débonnaire»*, mais *«un homme qui insulte et méprise la fonction présidentielle»*. Pour le député Franck Riester, autre cogneur de la cellule riposte, Hollande aurait *«fait tomber la campagne présidentielle dans le caniveau»* parce qu'il ne sait plus quoi inventer pour détourner l'attention des Français de son incapacité à formuler des propositions. Sébastien Huyghe, député UMP du Nord, estime qu'il est établi que *«l'invective constitue désormais une véritable stratégie de campagne du candidat du Parti socialiste»*. *«Sale mec»*, avec ces deux mots vaguement rapportés par *le Parisien*, Hollande serait, selon le parlementaire, tombé *«au degré zéro de la politique»*. Le quatrième sniper de la droite, Bruno Beschizza, élu UMP d'Ile-de-France, dénonce des injures savamment orchestrées. Aucun doute, d'après lui, Hollande sera *«le candidat de la vulgarité»*.

«CULOT». En visite près de Bordeaux, le candidat du PS a dénoncé la «manipulation» de ses propos *(lire ci-contre)*. *«Les snipers de l'UMP surjouent les indignés»*, a constaté le sénateur-maire de Dijon, François Rebsamen, soulignant *«le culot»* de ceux qui *«exigent des excuses publiques» de celui qu'ils «insultent quotidiennement depuis plusieurs mois»*. Sur France Inter, le député Bernard Cazeneuve ne s'est pas privé de rappeler qu'en matière d'injure, Sarkozy a placé la barre très haut. *«Très honnêtement, si François Hollande avait dit à Nicolas Sarkozy "Casse-toi pauvre con", il aurait eu légitimement les raisons de s'en plaindre, parce que ce type de propos sont assez inconvenants et tout à fait incorrects et malséants. Mais ce n'est pas ce que François Hollande dit et François Hollande ne sera pas le président du "Casse-toi pauvre con"»*, a-t-il souligné.
L'entourage de Hollande constate que la majorité trahit *«une grande fébrilité»* et jure qu'il n'y a *«pas de cellules des basses œuvres ni de snipers»* au service du socialiste. Et de garantir qu'au PS, il *«n'y aura pas de "off", pas de "on", mais une campagne exigeante»*. Périlleuse promesse… ◆

En Gironde, le candidat du PS a dénoncé les manipulations et les polémiques lancées par l'UMP.

La colère froide du socialiste

«Si vous le voulez, je répondrai à une question» : il est 17 heures à Pessac, près de Bordeaux, et François Hollande ne se fait pas d'illusions. Sa conférence de presse dans les locaux de Serma, une entreprise spécialisée dans les technologies embarquées, ne portera ni sur sa politique industrielle ni sur l'innovation technologique.
A Paris, la mèche allumée par ses propos rapportés sur Nicolas Sarkozy a enflammé l'UMP *(lire ci-contre)*. Toute la journée, l'équipe de campagne du candidat socialiste à l'Elysée a temporisé pour que la riposte soit la plus solennelle possible : un pupitre blanc devant un fond bleu floqué du logo de campagne, et pas d'images attrapées au vol à la descente d'avion ou dans un couloir d'usine.
Hollande a un air courroucé qu'on lui connaît peu et se lance : *«Ça suffit. Je n'accepte pas les polémiques incessantes venant de l'UMP. Aujourd'hui, à partir d'une manipulation de mes propos, hier, à partir de déclarations que j'ai pu faire, avant-hier à partir de mes propositions.»* Et ne s'arrête plus : *«Ce que j'ai à dire de Nicolas Sarkozy, je le dis publiquement, directement, avec mes mots et sans intermédiaire, et je le dis devant les Français. Je ne suis jamais dans la grossièreté. Je laisse ça à d'autres.»* Avant de prévenir : *«Ce climat-là, cette ambiance-là, je ne souhaite pas qu'elle se poursuive. En tout cas, moi, je placerai le débat public au bon niveau.»*
«Annonce». Méthodiquement, Hollande mitraille le bilan de la droite – chômage et dette *«qui explosent»* – ou son projet de TVA sociale – *«qui n'améliore en rien la compétitivité, mais affaiblit la croissance et inflige encore une inégalité supplémentaire entre les Français»*. Fustige *«l'effet d'annonce»* sur le sauvetage de l'opérateur de ferries SeaFrance et justifie son absence, remarquée, à Amiens, hier, au procès du délégué syndical de Continental, Xavier Mathieu. Les autres candidats de gauche, Eva Joly, Jean-Luc Mélenchon, Nathalie Arthaud et Philippe Poutou, y étaient, eux. *«Je n'ai pas le don d'ubiquité mais j'ai le devoir de solidarité»*, explique Hollande.
«Médiocre». Aujourd'hui, en route pour la Normandie où il doit parler de formation professionnelle, il fera une halte à la raffinerie Petroplus, près de Rouen, menacée de fermeture. Pour Bruno Le Roux, crise économique et conflits sociaux à l'appui, preuve est faite que les socialistes n'ont pas besoin de s'en prendre à la personne du chef de l'Etat. *«Décrire la réalité du sarkozysme suffit amplement»*, estime le porte-parole, qui attaque le *«réflexe de meute»* de l'UMP. *«Tout ce qui rend la campagne médiocre profitera aux gens qui font profession d'antiparlementarisme»*, s'alarme Alain Vidalies, le «monsieur emploi» du candidat.
Pour les socialistes, la polémique *«sale mec»* est morte et enterrée mais *«heureusement que ça arrive tôt»* dans la campagne, glisse un de ses membres. Le précédent Jospin de 2002 est dans toutes les têtes, quand il avait jugé son adversaire, le président Chirac, *«usé, vieilli, fatigué»*. *«La différence majeure,* souligne Bernard Cazeneuve, *c'est que Jospin l'avait dit !»* Et à l'époque, poursuit le porte-parole, *«les Français ne pensaient pas comme lui, alors que là, ils le pensent peut-être…»*

Envoyée spéciale en Gironde
LAURE BRETTON

LES GENS

HERVÉ MORIN RÉUNIT SES FIDÈLES DANS SON ÉQUIPE DE CAMPAGNE

Hervé Morin, le président du Nouveau Centre et candidat à la présidentielle, a dévoilé hier son état-major de campagne, une équipe d'une quarantaine de personnes pour ce prétendant à l'Elysée, crédité de 0 à 1% d'intentions de votes dans les sondages. En clair, l'autre représentant du centre, avec François Bayrou, a réuni son dernier carré de fidèles, qui sont presque autant que ses électeurs putatifs. En décembre, une large partie des cadres du Nouveau Centre, au moins aussi nombreux que l'état-major de campagne du candidat, a adressé une lettre aux responsables départementaux du mouvement pour regretter *«une décision engageant l'ensemble du mouvement, avant même que nous ayons pu avoir un débat sur notre stratégie collective»*. Parmi les signataires de cette missive en forme de missile figuraient le maire d'Issy-les-Moulineaux, André Santini, ou le ministre de la Fonction publique, François Sauvadet. Hervé Morin a annoncé *«vouloir démultiplier sa parole»* pour tenter de décoller du 1% d'intentions de votes. PHOTO AFP

«Je lui ai dit [à Guéant] que ma candidature n'était pas un caprice ou un mouvement d'humeur, mais le fruit de la volonté des Boulonnais de choisir leur député.»

Thierry Solère le rival UMP de Claude Guéant aux législatives à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine)

L'HISTOIRE

LA GAUCHE AVEC UN EX-CONTINENTAL

Eva Joly (EE-LV), Jean-Luc Mélenchon (Front de gauche), Nathalie Arthaud (LO) et Philippe Poutou (NPA) ont défilé chacun de leur côté, hier entre la gare et le palais de justice d'Amiens, où le cortège s'est arrêté à la mi-journée en attendant le début du procès en appel de Xavier Mathieu, leader CGT de l'ex-usine Continental, à Clairoix (Oise). Une amende de 1000 à 1500 euros sera requise, plus tard dans l'après-midi, pour refus de prélèvement ADN. Côté socialiste, la sénatrice de l'Oise Laurence Rossignol était présente. Après sa condamnation à 4000 euros d'amende par la cour d'appel d'Amiens pour avoir participé au saccage de la sous-préfecture de Compiègne (Oise) en avril 2009, Xavier Mathieu avait refusé de se soumettre à un prélèvement d'empreinte génétique. Une peine d'un mois de prison avec sursis avait été requise contre lui début mai, mais il avait été relaxé. Le parquet de Compiègne avait interjeté appel.

DÉCORATION Jack Ralite, l'ancien ministre communiste dont le nom figurait sur la liste du nouvel an de l'Ordre national de la Légion d'honneur, a annoncé qu'il refusait cette distinction. *«Je n'ai pas refusé trois fois la Légion d'honneur sous la gauche pour l'accepter une fois sous la droite»*, a dit le sénateur de Seine-Saint-Denis, 83 ans.

LÉGISLATIVES Marie-Luce Penchard, ministre de l'Outre-mer, pourrait être candidate aux élections législatives en Guadeloupe dans la 4e circonscription, celle du député socialiste et président du conseil régional, Victorin Lurel. Elle pourrait avoir à affronter, outre M. Lurel, des adversaires de son propre camp.

RETOUR SUR LE PARACHUTAGE DE L'EX-MINISTRE SOCIALISTE EN PICARDIE

Le PCF ne veut pas de Lang dans l'Aisne

Si Jack Lang atterrit dans la 4e circonscription de l'Aisne en juin pour les législatives, le Front de gauche l'attend de pied ferme. Hier, reprenant l'information révélée mercredi par *Libération*, le numéro 1 du Parti communiste, Pierre Laurent, a accusé Lang, *«l'ancien émissaire spécial de Nicolas Sarkozy»*, d'avoir *«pour seule ambition que d'aller tailler des croupières au Front de gauche et au Parti communiste»*. La raison du courroux de Pierre Laurent, contre *«celui-là même qui a refusé* [de se présenter devant] *les militants socialistes de sa circonscription d'origine»* ? Le sortant s'appelle Jacques Desallangre, membre du Parti de gauche de Jean-Luc Mélenchon, et la circonscription devait être récupérée par un communiste, Jean-Luc Lanouilh. *«Je souhaite que la direction du Parti socialiste démente au plus vite cette hypothèse qui n'est, je n'en doute pas, qu'un piètre rebondissement d'une recherche éperdue de réélection "assurée"»*, a réclamé Pierre Laurent. **L.A.**

Jean-Luc Mélenchon tente le doux pour le tout

PRÉSIDENTIELLE Le candidat du Front de gauche amorce un virage stratégique et modère son discours pour élargir sa base électorale.

Hier aux Lilas, lors de la présentation des vœux du candidat. PHOTO FRANÇOIS MORI. AP

Jean-Luc Mélenchon aimerait bien que 2012 ressemble à 2005. Plutôt qu'une élection majoritaire à deux tours, le candidat du Front de gauche ferait bien le vœu que la présidentielle se transforme en double référendum : *«pour ou contre l'austérité»* et *«pour ou contre le nouveau traité européen»*. Manière de se rappeler aux bons souvenirs de la victoire du non à la Constitution européenne pour lequel, encore au PS, Jean-Luc Mélenchon avait activement milité.

Hier, pour ses vœux, l'ex-socialiste s'est présenté à son siège de campagne baptisé «l'Usine», *«comme le porte-drapeau d'une équipe [...] héritier[e] d'une grande et belle bataille»* en 2005. *«Cette gauche-là ne vous a jamais ni menti ni trahi. Jamais, elle n'a abandonné les combats»*, a scandé le député européen devant une assemblée composée de militants, de dirigeants des partis du Front de gauche et de journalistes. Fustigeant Nicolas Sarkozy, *«responsable à lui tout seul de la moitié de la dette du pays»*, Mélenchon a *«formé le vœu»* qu'en 2012 *«le peuple français soit consulté»* sur le traité européen *«odieux»* qui *«sera présenté au mois de mars»*. L'Europe, pour faire décoller sa campagne.

Candidat depuis bientôt un an, Mélenchon s'est stabilisé en novembre dans les intentions de vote autour de 7%. Seules ses cotes de popularité en *«opinions positives»* progressent. Il compte sur ce mois de janvier pour enfin approcher les 10% et recoller à François Bayrou et Marine Le Pen.

L'équipe de Mélenchon veut en finir avec ce rôle du râleur qui l'a aidé à passer les portes des médias.

Pour cela, le député européen a ficelé son plan com. Un début de semaine avec des interviews à France Info, l'AFP et Radio Classique, histoire de monter en puissance jusqu'à son invitation, jeudi prochain, à l'émission politique de France 2, *Des paroles et des actes*. *«A la fin du mois, on devrait avoir réussi à toucher un électorat plus large*, explique son conseiller spécial, Eric Coquerel. Et en finir aussi avec ce rôle du râleur qui l'a aidé à passer les portes des médias.

Dans son équipe, on aimerait qu'il soit désormais identifié comme *«le candidat anti-austérité et le candidat qui redonne la parole au peuple»*. Et pour reprendre le titre de *«candidat des invisibles»* que la représentante du Front national lui a piqué dans un discours à Metz en décembre, Mélenchon ira dans cette même ville le 18 janvier. *«Pour faire plus de monde qu'elle et pour montrer que ceux qui sont aux côtés de la classe ouvrière, c'est nous»*, insiste Coquerel.

Usines. Comme avant les fêtes, le candidat du Front de gauche compte enchaîner les visites d'usines. Hier, après être allé soutenir l'ex-leader syndicaliste des Continental de Clairoix (Oise), Xavier Mathieu, en procès à Amiens, il est allé rencontrer les salariés du journal *Paru Vendu* en liquidation judiciaire. Aujourd'hui, il a prévu des visites d'entreprises en région parisienne. Demain, avant un meeting à Nantes samedi, il compte se rendre à Petit-Couronne (Seine-Maritime) sur le site en grève de Petroplus.

Enfin, pour affiner son virage de campagne, Mélenchon a décidé d'en terminer avec les attaques envers François Hollande. Aucune réponse publique à la lettre du candidat PS publiée mardi par *Libération* quand, sur son blog, il lui a collé en 2011 l'étiquette de *«premier bénéficiaire politique»* des *«trucages»* du *«ramassis de bourreurs d'urnes de congrès»* que sont les *«socialistes de l'Hérault, des Bouches-du-Rhône et du Pas-de-Calais»*. *«On a moins intérêt à artiller Hollande que de dire qu'être du côté du peuple est dans le code génétique de la gauche. Après, on laisse les gens cheminer»*, conseille un cadre PCF. Après avoir réclamé, sans succès, un débat face à Hollande, Mélenchon a changé de tactique pour *«secouer les socialistes»*. Fin janvier dira si la stratégie est meilleure.

LILIAN ALEMAGNA

Implants : questions sur un timing

Alertées en 2009, les autorités sanitaires ont décidé de retirer du marché les prothèses PIP en mars 2010. Une chronologie sur laquelle va se pencher ce soir le comité de suivi de l'affaire.

Par **ÉRIC FAVEREAU**

DÉCRYPTAGE

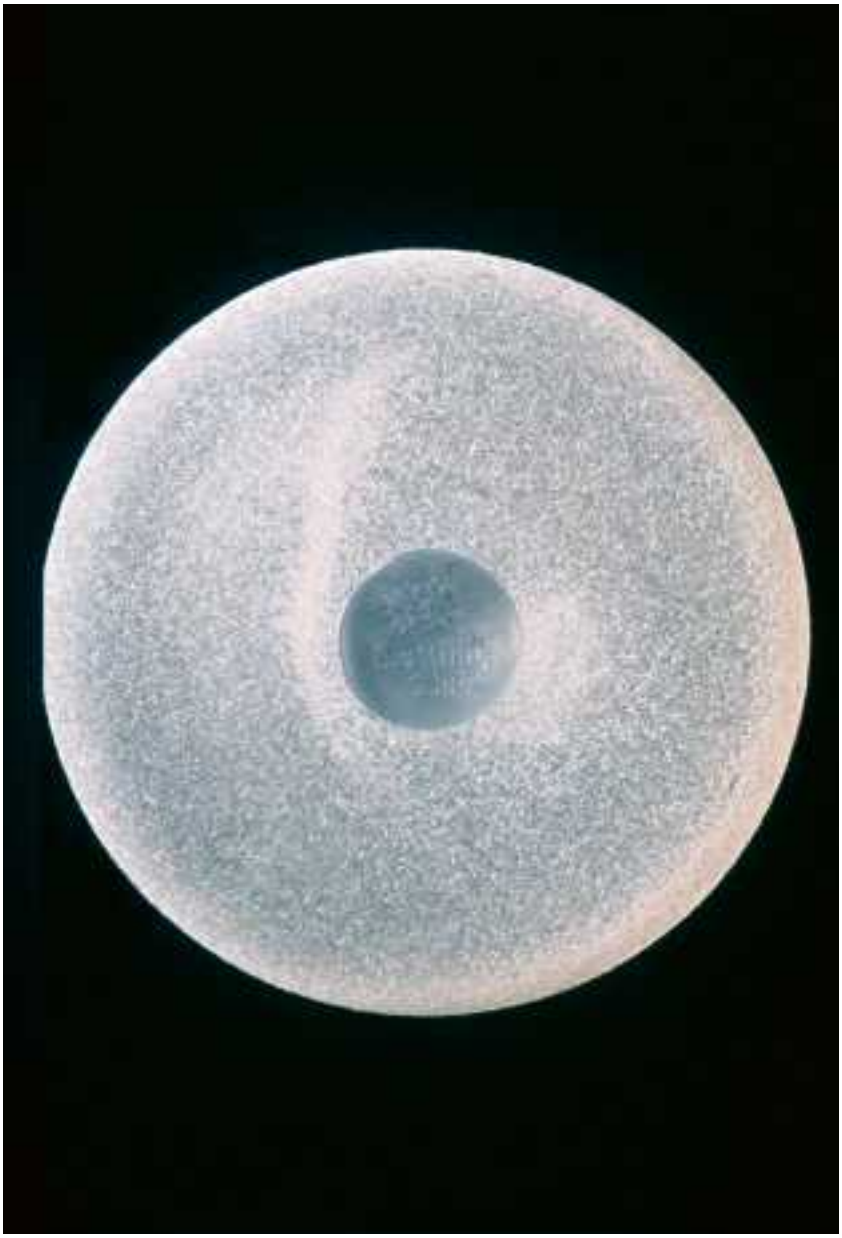
C'est ce soir – et pour la deuxième fois – que le comité de suivi, autour de l'affaire des prothèses mammaires défectueuses se réunit au ministère de la Santé. Une réunion encore décisive. Le mois dernier, il s'agissait de voir s'il fallait demander à toutes les femmes porteuses de ces prothèses non conformes (autour de 30 000) de se les faire «explanter» : la décision a été positive. Aujourd'hui, c'est toute l'affaire qui remonte. Le directeur de l'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé (Afssaps), Dominique Maraninchi, vient d'être chargé par le ministre de la Santé, Xavier Bertrand, d'étudier la chronologie du scandale. On parle de l'éventualité d'une mission parlementaire. Trois questions, en tout cas, se posent.

Y A-T-IL EU UN MANQUE DE RÉACTIVITÉ DES AUTORITÉS SANITAIRES ?

«Sur le déroulement de l'histoire, on commence à comprendre un peu ce qui s'est passé», nous a précisé hier Dominique Maraninchi. Jusqu'à présent, les autorités sanitaires avaient expliqué que des chirurgiens plasticiens avaient signalé un taux de rupture élevé de ces prothèses, et qu'aussitôt, c'est-à-dire en mars 2010, l'Afssaps avait envoyé ses enquêteurs. Quelques jours plus tard, la décision de retrait du marché était prise. De fait, il y a eu un peu de battement. C'est courant 2009 que l'Afssaps a été prévenue. *«Peut-être a-t-on tardé ?* s'interroge Dominique Maraninchi. *Mais ce qui m'intrigue, c'est pourquoi ce n'est qu'après le lancement de l'alerte que vont nous remonter les nombreux cas de rupture. Pourquoi pas avant ? Pourquoi les professionnels de santé, qui sont tenus de déclarer les événements indésirables, ne l'ont-ils pas fait plus tôt.»*

Par ailleurs, l'AFP a fait état, en début de semaine, de courriers internes à l'entreprise PIP, certains datant de 2005, c'est-à-dire cinq ans avant le début de l'affaire : il s'agit de lettres écrites par des vendeurs de PIP à leur direction, dans lesquelles ils s'inquiètent de la fabrication de ces prothèses. *«Aucun de ces courriers n'est remonté à l'Agence, en tout cas pas à ma connaissance»*, lâche le directeur de l'Afssaps.

Autre fait troublant : les autorités sanitaires américaines (FDA) ont fait état de *«graves violations»* dans le processus de fabrication de prothèses mammaires de la firme française PIP, et cela dès 2000. *«En tout cas*, note le Pr Maraninchi, *lorsque notre enquête a eu lieu, elle s'est révélée efficace. Elle a pu révéler des conditions de production déplorables, et cela depuis le début.»*



Le remboursement d'éventuelles prothèses de remplacement n'est pas assuré. PHOTO C. ALMODOVAR. FEDEPHOTO

QUI PAIERA LES EXPLANTATIONS ?

Volet épineux du dossier, l'explantation des prothèses PIP, avec leur éventuel remplacement chez les 30 000 femmes concernées en France. *«Je ne sais pas ce que l'on va décider ce soir»*, raconte le Dr Guimberteau, qui fait partie du comité de suivi. Qui va faire les nouvelles prothèses, et qui va payer ? *«Le ministre a dit que les centres de chirurgie esthétique – dont les actes ne sont pas remboursés par la Sécu – ne pourront pas procéder aux explantations remboursées. Cette décision se discute, car ce sont ces centres-là qui ont posé plus d'un tiers des prothèses PIP.» «De plus, l'explantation n'est pas un acte banal et anodin»*, rappelle le Pr Maurice Mimoun, chef de service à l'hôpital Saint-Louis, à Paris. Le gouvernement reste toujours sur la ligne que si l'explantation est bel et bien remboursée par la Sécu, la nouvelle prothèse ne sera pas prise en charge par l'assurance maladie dans le cas de la chirurgie esthétique.

En tout cas, malgré la médiatisation de l'affaire, les professionnels n'enregistrent pas de chute de leur activité : *«Dans mon service, où nous faisons de la chirurgie réparatrice, nous n'avons aucune baisse»*, détaille le Dr Jean-Claude Guimberteau, président de la Société française de chirurgie plastique reconstructrice et esthétique. *«Cela ne veut pas dire que l'on ne nous pose pas plus de questions*, poursuit le professeur Mimoun, *mais je ne crois pas qu'il y aura moins d'actes à faire. Les demandes de pose de prothèses mammaires ne sont pas le fait de coups de tête.»*

QUELLES LEÇONS À TIRER ?

Pour le directeur de l'Afssaps, il faut *«peut-être aller, pour ce type de produits, vers une véritable certification, voire vers un processus d'autorisation, comme pour les médicaments». «L'affaire des prothèses montre que l'on ne pourra plus se satisfaire d'un simple agrément»*, avance Dominique Maraninchi. L'entreprise PIP est allée voir un organisme certificateur allemand, TÜV Rheinland, une démarche tout à fait légale. TÜV a alors effectué un simple contrôle de conformité, sur la base de déclarations de PIP.

REPÈRES

Les autorités françaises ont décidé, le 23 décembre, de recommander aux porteuses de se faire retirer leurs prothèses PIP à titre préventif, après que huit cas de cancers ont été signalés. Elles invoquent des *«risques bien établis»* de *«ruptures»* et de *«réactions inflammatoires»*.

30 000

C'est le nombre de femmes en France qui se sont fait implanter des prothèses mammaires Poly Implant Prothèse (PIP). Près de 500 000 femmes en porteraient dans le monde.

LE COMITÉ DE SUIVI

Il comprend, sous la présidence du directeur général de la santé, les associations de victimes, des chirurgiens et des représentants des agences sanitaires.

CARNET

DÉCÈS

Mme Pfeiffer, sa mère,
Florence et Manuel, ses
enfants et leurs compagnons
Frédérique, sa sœur, ainsi que
tous les proches,
ont la douleur de faire part du
décès de

Mme Élisabeth ALLES

La cérémonie aura lieu
le Samedi 7 Janvier à 10h,
au crématorium
du Père-Lachaise.
71, rue des Rondeaux
75020 PARIS
M° Gambetta

•

Josette PECQUENARD
décédée dans sa cinquante
huitième année,
le jeudi 29 décembre 2011

Josette
nous a quitté pour rejoindre
ses parents aimés au cimetière
de Melun Nord.
Ceux qui l'ont aimé en
amour, en amitié, savent ce
que l'on lui doit, son souci
de l'autre, son sens de l'aide et
de l'écoute, son engagement
pour ceux
qui sont différents.
Tes pas nous ont guidés.
Nous continuerons à
marcher avec toi.
Ta famille, Tes amis.

Libération Le Carnet

Réservations et insertions la veille de 9h à 11h
pour une parution le lendemain

Tarifs 2011 : 16 € TTC la ligne
Forfait 10 lignes :
150 € TTC pour une parution
(15 € TTC la ligne supplémentaire)
Abonnés et associations : -10%

Tél. 01 40 10 52 45
Fax. 01 40 10 52 35

Vous pouvez nous faire parvenir vos textes par e.mail : carnet-libe@amaurymedias.fr

La reproduction
de nos petites annonces
est interdite

Le Carnet
Christiane Nouygues
01 40 10 52 45

carnet-libe@amaurymedias.fr

Les avertisseurs de radars sont désormais interdits. PHOTO JEAN-MICHEL SICOT

Répression routière : le gouvernement déroule

ACCIDENTS Du portable à la conduite sur la bande d'arrêt d'urgence, de nouvelles sanctions entrent en vigueur.

Les accros du portable au volant, qui ont la détestable habitude d'ignorer les passages piétons et de nous rouler sur les pieds, ont du souci à se faire. Désormais, téléphoner avec son appareil en main en conduisant devient une contravention de quatrième classe, punie de 135 euros d'amende et du retrait de trois points du permis de conduire – contre 35 euros et deux points auparavant.

Smartphone. Les récalcitrants pourront toujours se consoler en utilisant le kit mains libres qui reste autorisé, mais ils devront composer avec d'autres réjouissances contenues dans le décret qui entre en vigueur aujourd'hui. Ainsi, si vous avez l'habitude de regarder *les Feux de l'amour* en direct du périphérique, il vous en coûtera le prix de plusieurs dizaines de DVD. Un conducteur ayant dans son champ de vision un écran autre que le GPS – une télévision allumée, une console de jeux vidéo ou un smartphone utilisé pour lire une vidéo – écopera d'une amende de 1 500 euros – contre 135 euros précédemment – et d'un retrait de trois points sur son permis au lieu de deux. L'appareil pourra être saisi, voire définitivement confisqué, après condamnation du contrevenant.

Vous avez également du souci à vous faire si vous avez pris l'habitude de slalomer entre les contrôles de vitesse grâce à une de ces petites machines qui vous avertit de la présence d'un radar avec une voix de speakerine lobotomisée. La détention, le transport et l'usage des avertisseurs de radars sont interdits. En cas de non-respect, il en coûtera 1 500 euros, le retrait de six points de permis et la saisie de l'appareil. Cependant, grâce à des mises à jour de leurs logiciels, ils pourront devenir des «assistants d'aide à la conduite» signalant les zones dangereuses, où sont susceptibles de se trouver des radars fixes mais pas forcément. Le ministère de l'Intérieur fournira, courant janvier, une carte de ces zones dangereuses aux fabricants.

> **«On va avoir une opposition farouche des [gens] qui [...] ne comprennent plus le lien entre le tout répressif et l'objectif de sauver 1 000 vies.»**
> **Laurent Hecquet** de 40 millions d'automobilistes

Autre sanction alourdie, l'amende réprimant la circulation sur la bande d'arrêt d'urgence passe de 35 à 135 euros, et une sanction identique est instituée pour les cas de franchissement de cette ligne. Les sociétés d'autoroute ne cessent de rappeler la vulnérabilité de leurs équipes en ces lieux et les accidents graves dont ils sont victimes. Enfin, le décret vise également les automobilistes qui voudraient tricher avec un éthylotest antidémarrage. Tout conducteur d'un véhicule obligatoirement équipé d'un tel système (condamnés de la route, chauffeurs d'autocars récents...) doit l'utiliser préalablement au démarrage du véhicule. Les petits malins qui seraient tentés de neutraliser cet éthylotest ou de faire démarrer leur voiture par un tiers seront punis d'une amende de 135 euros. La complicité est punie de la même contravention.

«Vecteurs». Plusieurs associations d'automobilistes ont dénoncé, hier, ce décret. *«Si on continue comme ça, on va avoir une opposition farouche des Français qui, dans leur grande majorité, ne comprennent plus le lien entre le tout répressif, dont on nous rabat les oreilles aujourd'hui, et l'objectif de sauver 1 000 vies, que nous partageons»*, a affirmé Laurent Hecquet, délégué général de 40 millions d'automobilistes. Selon le bilan provisoire annoncé hier par le délégué interministériel à la Sécurité routière, 3 970 personnes ont perdu la vie en 2011 sur les routes françaises, contre 3 992 en 2010.

JACKY DURAND

L'HISTOIRE

LE JUGE, L'HORLOGE ET CARLOS

Dans un moment d'égarement et d'ennui, un magistrat assesseur qui jugeait Carlos à Paris a barboté une pendule ancienne dans le bureau du président des assises. Le préposé du palais qui remonte les horloges ayant sonné l'alerte, la disparition de cet objet du Mobilier national a suscité l'émoi de la cour. Le voleur en son sein a fait mine de retrouver la pendule dans un sac, salle des pas-perdus. Mais les caméras de surveillance l'ont confondu. Prenant l'affaire *«très au sérieux»*, Isabelle Coutant-Peyre, avocate de Carlos, demande dans une lettre au président Degrandi de la cour d'appel de lui proposer des *«solutions»* pour *«résoudre la nullité d'ordre public qui affecte le verdict prononcé»*, puisqu'un *«tel comportement est incompatible avec le droit de juger»*. **P.T.**

110 124

C'est, selon l'Insee, le nombre d'habitants gagnés en dix ans par Paris, qui compte désormais 2,2 millions d'âmes. Cette tendance marque un tournant, puisque dans les années 20, la capitale française était très peuplée, frôlant les 3 millions d'habitants, avant de se stabiliser jusque dans les années 50 et de décliner à partir de 1954.

LES GENS

ANNE LAUVERGEON ENTENDUE APRÈS SA PLAINTE POUR ENQUÊTE ILLÉGALE

L'ex-patronne d'Areva (1) a été entendue, hier, par la brigade de répression de la délinquance sur la personne, suite à sa plainte pour intrusion dans sa vie privée. Anne Lauvergeon et son mari, Olivier Fric, consultant dans le secteur énergétique, pensent avoir été espionnés par des enquêteurs privés, en arrière-plan d'un rachat en 2007 par Areva d'une société d'extraction d'uranium en Namibie, UraMin. Selon les conclusions du rapport d'enquête visant le couple, révélées par *le Canard enchaîné*, *«les recherches préliminaires menées sur M. Fric n'ont pas permis»* de démontrer qu'il avait *«pu bénéficier de manière illégitime du rachat d'UraMin par Areva»*. Après la plainte du couple, le parquet de Paris avait ouvert le 21 décembre une enquête préliminaire pour «complicité et recel de violation de secret professionnel». PHOTO AFP

(1) Anne Lauvergeon est présidente du conseil de surveillance de «Libération».

JUSTICE L'ex-maire de Paris Jean Tiberi et son épouse, Xavière, seront jugés en appel du 12 au 21 novembre, a décidé hier la cour d'appel de Paris à l'occasion d'une audience de fixation. Ils avaient tous deux été condamnés en 2009 dans l'affaire des faux électeurs du Ve arrondissement.

JUSTICE André Ride, inspecteur général des services judiciaires et supposé proche du pouvoir, a été nommé, hier, procureur général près la cour d'appel de Bordeaux (Gironde). L'affaire Bettencourt est instruite dans cette juridiction.

FUSILLADE Un homme a été grièvement blessé par balles, hier, dans une pizzeria de Roubaix (Nord), au cours de ce qui pourrait être un règlement de comptes. Touché au niveau d'un fémur, il a été hospitalisé.

Grande colère à Petit-Couronne

Les salariés de la raffinerie Petroplus, menacée de fermeture, bloquent les stocks de produits finis.

Par **NATALIE CASTETZ**
Envoyée spéciale à Petit-Couronne (Seine-Maritime)

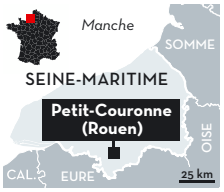
Les employés du site de Petit-Couronne, hier. Ils réclament une intervention du gouvernement pour préserver la raffinerie.
PHOTO BENOÎT DECOUT.REA

REPORTAGE

«*Qui est pour continuer le blocage de tous les produits finis ?*» Quelque 300 mains se lèvent. «*Qui est contre ?*» reprend au micro le délégué syndical CGT Jean-Luc Broutais. Silence. «*100% pour le blocage.*» Applaudissements. 13 h 40, hier, devant l'entrée du site de la société de raffinage et de distribution de produits pétroliers Petroplus, à Petit-Couronne (Seine-Maritime), hérissée de drapeaux aux couleurs des syndicats CGT et CFDT… les salariés ont voté : le blocage de la livraison des produits finis actuellement en stocks se poursuit, ainsi que l'arrêt progressif de toutes les unités de production d'essence, gazole, kérosène, huiles, bitume, gaz et fuel. «*Ce n'est pas juste l'avenir du site qui est en cause, mais l'avenir des huit raffineries françaises, nécessaires à l'industrie et à l'indépendance énergétique de notre pays*», martèle Yvon Scornet, porte-parole de l'intersyndicale CGT-CFDT-CGC de la raffinerie.

«INDE». Vendredi, le raffineur suisse annonçait l'arrêt complet de trois de ses cinq sites européens : Anvers en Belgique, Cressier en Suisse et, en France, Petit-Couronne, sur la zone portuaire de Rouen. En cause : le refus de ses banques de renouveler sa ligne de crédit (1 milliard de dollars, soit 773 millions d'euros), lui permettant de s'approvisionner en pétrole brut. A Petit-Couronne, le site étendu depuis 1925 sur 225 hectares en bordure de Seine, alimenté en pétrole brut par un oléoduc depuis le port du Havre, affiche une capacité de production d'environ 161 800 barils par jour. La raffinerie a été rachetée à Shell en 2008 par le groupe Petroplus. «*C'est vrai, nous perdons de l'argent depuis deux ans*, reconnaît ce délégué, *mais la baisse des marges est essentiellement due à la concurrence de produits importés de Chine ou d'Inde qui n'ont pas nos contraintes en termes de salaires, de sécurité et de normes environnementales. Nous demandons une politique d'égalité de traitement avec les produits raffinés en Europe et d'équilibrer nos chances.*» Didier Marie, président socialiste du département de Seine-Maritime, venu hier soutenir les salariés, dénonce «*la stratégie des grands pétroliers qui consiste à profiter du dumping social et environnemental pour investir dans les émergents et se désengager des pays européens*».

> **«La France a importé 27 millions de tonnes de produits [pétroliers] en 2011, soit trois fois la production de Petit-Couronne.»**
> **Yvon Scornet** de l'intersyndicale de la raffinerie

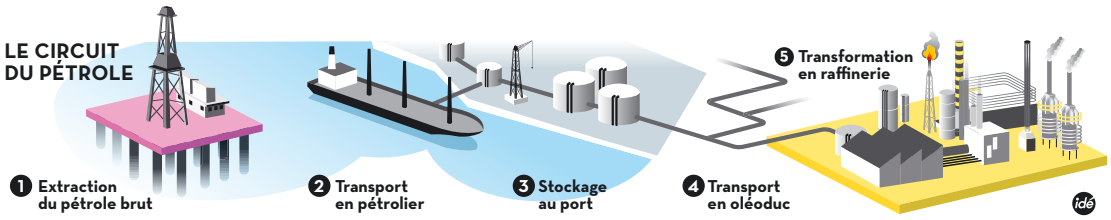


Pour Laurent Patinier, délégué central CFDT, la situation relève de la responsabilité de l'Etat : «*Nous avons travaillé en 2010 avec le gouvernement sur la nécessité de faire évoluer en France les activités de raffinage, mais rien n'est sorti de ces tables rondes, notamment la taxe d'importation sur les produits finis que nous avions demandée, alors qu'il s'agit aussi de l'avenir de la pétrochimie, la chimie, la plasturgie qui est ainsi menacé.*»

Les militants refusent aussi la thèse de la surcapacité de raffinage. «*La France a importé 27 millions de tonnes de produits en 2011, soit trois fois la production de Petit-Couronne*, insiste Yvon Scornet. *Il faut relancer le raffinage dans ce pays pour préserver son indépendance : demain la Libye, le Qatar et les autres nous imposeront leurs prix.*» Tous demandent l'intervention de l'Etat et attendent qu'il applique son droit de réquisition pour reprendre le site, cherche des repreneurs industriels et investisse pour recouvrer la compétitivité. «*On aurait des milliards pour les banques, […] pour la Grèce, et rien pour Petroplus ?*» interroge un représentant de la Fédération de l'industrie chimique, très applaudi. Le moyen de pression est donc le blocage des produits en stocks, «*notre trésor de guerre*» évalué à 250 millions d'euros par les syndicats. D'ici une semaine, toutes les unités de production seront à l'arrêt. Aujourd'hui, un comité d'entreprise extraordinaire abordera le chômage technique.

«EXIGER». Les élus socialistes du département et de la région attendent un rendez-vous entrele Premier ministre, François Fillon et l'intersyndicale : «*L'Etat doit faire pression sur les banques […], exiger un engagement à moyen terme du groupe Petroplus ou bien reprendre le site*», résume Didier Marie. Les candidats à la présidentielle Jean-Luc Mélenchon et Hervé Morin sont attendus sur le site demain. Le socialiste François Hollande est lui aussi attendu (lire page 10).
Au micro, hier, Yvon Scornet a menacé : «*On va emmerder le gouvernement, on va les mettre devant leurs responsabilités.*» Les militants promettent une initiative «*spectaculaire*» demain et, le 18 janvier, une grande journée d'action dans les agglomérations de Rouen, Dieppe et du Havre. Le jour où Nicolas Sarkozy doit précisément recevoir les syndicats pour le sommet sur l'emploi.

REPÈRES



TVA sociale : l'ultime charge de Sarkozy

Le chef de l'Etat est déterminé à taxer davantage la consommation pour financer la protection sociale. Une décision risquée.

Par **GRÉGOIRE BISEAU**

Nicolas Sarkozy est-il en train de jouer à quitte ou double avec son projet de TVA sociale ? *«En tout cas, on prend un risque»*, reconnaît volontiers un conseiller à l'Elysée. Pourquoi, alors, ne pas attendre d'en faire un élément de son futur programme de président sortant ? *«Ça fait des mois que l'on parle de cette réforme. Et si on avait attendu l'entrée en campagne, on nous aurait dit : "Mais pourquoi vous ne l'avez pas fait avant ?"»* Plus étrange encore, en claironnant qu'une loi sera votée avant la présidentielle, le gouvernement a pris le risque de braquer les organisations syndicales alors qu'un sommet social doit se tenir le 18 janvier. Pourquoi, en effet, organiser un tel sommet si tout est déjà ficelé ? Sentant le danger, François Baroin, le ministre de l'Economie, a hier matin amorcé un rétropédalage déclarant *«qu'aucun arbitrage n'[était] rendu»*. Et Valérie Pécresse, sa collègue du Budget, d'embrayer : *«Ce qui est arrêté, c'est le principe [...]. Il y aura une bonne part de TVA, après je ne sais pas encore exactement comment on financera la protection sociale.»*

La vraie inconnue est politique. Comment les Français vont-ils digérer cette mauvaise nouvelle pour leur porte-monnaie ?

BOUQUET. Tout cela est vrai. Beaucoup de questions sont encore sans réponse aujourd'hui, y compris pour Nicolas Sarkozy. Et surtout la principale : ce transfert de charges sociales sur la TVA concernera-t-il seulement les cotisations patronales, ou également celles payées par les salariés ? Dans le second cas, chacun verra son salaire net augmenter (un peu) sur sa fiche de paie. Certainement pas dans des proportions suffisantes pour compenser une perte de pouvoir d'achat liée à la hausse de la TVA, mais un petit coup de pouce qui n'est pas sans intérêt politique, à quatre mois du premier tour. *«Il y a plusieurs options sur la table, et notamment celle de préserver le pouvoir d'achat des plus démunis»*, confirme un ministre. L'autre question technique est de savoir si ce transfert se fera uniquement sur la TVA ou sur un bouquet de taxes (TVA, CSG, impôt sur les sociétés). Et dans quelles proportions.

TRINGLERIE. Mais la vraie inconnue est politique. Comment les Français vont-ils digérer cette mauvaise nouvelle pour leur porte-monnaie ? Selon un sondage CSA publié aujourd'hui dans *l'Humanité*, ils sont près des deux tiers à se dire opposés à la mesure. Hier matin, au Conseil des ministres, le chef de l'Etat a répété que *«les Français ne sont pas dans le temps de l'élection, mais dans l'inquiétude, dans la crise»*. Et donc attendent du gouvernement des réformes. Et tant pis si en matière de TVA sociale ils risquent de ne pas en mesurer les effets avant la présidentielle. C'est même une chance : cette tringlerie de financement de la protection sociale est, de l'avis des spécialistes, un immense chantier qui nécessitera des mois avant d'être opérationnel *(lire ci-contre)*. Au mieux, le gouvernement fera voter une loi avant fin mars, quitte à convier une séance extraordinaire du Parlement. L'important est ailleurs : installer le plus longtemps possible l'idée d'un Nicolas Sarkozy qui réforme. A l'Elysée, on est persuadé que *«ce Président qui gouverne jusqu'au bout est susceptible d'enclencher une dynamique électorale»*, selon un conseiller de Sarkozy. *«Tous les candidats parlent de vouloir produire en France, mais nous, on engage une réforme de fond sur la baisse du coût du travail. Et, dans un débat de second tour, ça peut faire la différence»*, veut croire un ministre. A voir.

Nicolas Sarkozy en visite à la Compagnie française du parquet, à Myennes (Nièvre), le 7 juin. PHOTO JEFF

REPÈRES

UN PRINCIPE DE VASES COMMUNICANTS

La TVA sociale consiste à faire évoluer le financement de la protection sociale, en remplaçant une partie des cotisations sociales payées par les employeurs (et éventuellement celles payées par les salariés) par une hausse de la TVA. Ce changement partiel de financement doit renforcer la compétitivité des entreprises en diminuant le coût du travail. Elle vise également à soutenir la production française à l'export, exonérée de TVA, alors que les produits importés seront plus taxés.

«La TVA dite sociale est une arnaque. Le chômage ne [dépend pas] du niveau des salaires ou du coût de la protection sociale.»

Bernard Thibault secrétaire général de la CGT, hier sur France 2

«Le financement de la Sécurité sociale ne peut plus reposer principalement sur le travail [...] délocalisable. Il faut alléger la pression sur le travail et faire contribuer les importations.»

Nicolas Sarkozy le 31 décembre

PACHOUD. AFP

Philippe Askenazy, professeur à l'Ecole d'économie de Paris, dénonce une proposition injuste :

«C'est une mesure avant tout politique, défendue par le patronat depuis trente ans»

Philippe Askenazy est directeur de recherche au CNRS et professeur à l'Ecole d'économie de Paris. Auteur des *Décennies aveugles* (Seuil, 2011), il considère que la TVA sociale est *«foncièrement inégalitaire et de surcroît inefficace»*.

Pourquoi s'agit-il d'une mauvaise mesure ?

Elle est d'abord très inégalitaire, puisqu'elle pèsera bien plus sur les plus modestes et les classes moyennes. Ce sont eux qui seront essentiellement touchés par cette hausse de la TVA, car la part du revenu consommé par les riches est moindre. Ce coût social élevé pourrait à la rigueur se justifier si cette mesure avait une réelle efficacité en termes d'emploi. Or, tout porte à croire que ce n'est pas le cas.

Selon vous, la TVA sociale ne crée pas d'emplois ?

Bien trop peu. Selon les différentes estimations, la TVA sociale ne créerait que quelques milliers d'emplois, peut-être 20 000 mais guère plus. Si l'on met en balance ces emplois créés face aux millions de foyers appauvris par la hausse de la TVA, on se rend compte que la TVA dite sociale ne peut se justifier au regard de l'efficience de la politique publique.

Pourquoi, dans ce cas, tenter de l'imposer au forceps à quelques mois de la présidentielle ?

C'est une mesure avant tout politique défendue par le patronat depuis presque trente ans, elle n'arrive pas par hasard. Elle fait partie d'une vaste offensive antiredistributive du système fiscal français. Elle est raccord, à ce titre, avec ce qui s'est fait l'an dernier avec l'allégement de l'ISF. Je suis plus surpris en revanche par le calendrier, quasiment impossible en termes de délais. Comment pourrait-on mettre en place une TVA sociale en quelques mois à peine, alors que des réformes préparées pendant bien plus longtemps, comme celle de la taxe professionnelle, se sont révélées au final mal ficelées ?

CONTRE

DR

Tous les secteurs ne seront pas touchés de la même manière…

Beaucoup d'activités ne sont pas soumises à TVA, c'est le cas de la plupart des autoentrepreneurs ou, surtout, des services financiers. Dans ce dernier cas, il est vrai que l'absence de TVA est compensée par une surtaxe sur les salaires qu'il faudrait donc revoir pour ne pas avantager le monde de la finance. Mais comment le faire et à un juste niveau dans temps si bref ?

Au final, cette hausse mal préparée de TVA risque surtout de creuser un peu plus le déficit et d'aggraver les finances de l'Etat.

Les exemples danois et allemand ne plaident-ils pas pour une TVA sociale synonyme de plus de compétitivité pour les entreprises ?

Ces comparaisons sont sorties de leur contexte. Dans le cas de l'Allemagne, la hausse de la TVA visait avant tout à renflouer les caisses de l'Etat. La modeste baisse des charges qui l'a accompagnée n'est pour rien dans la bonne santé actuelle de l'industrie allemande. Quant au Danemark, la baisse des charges des entreprises parallèlement à la hausse de trois points de TVA n'a été qu'un élément parmi d'autres du pacte social. Cette économie très ouverte et très compétitive se caractérise par un niveau élevé des rémunérations, sans commune mesure avec ce que l'on trouve chez nous : près de 90% des salariés y gagnent plus de 2000 euros par mois.

Peut-on attendre d'une TVA sociale un surcroît de compétitivité pour les entreprises françaises à l'export ?

Là encore, je crois que l'on se trompe de sujet. Si l'on prend les importations de produits en provenance de pays à bas coût de main-d'œuvre, il n'y a rien à attendre d'une variation de quelques points de TVA. Ca ne se verra pas plus qu'une variation de quelques centimes du cours de l'euro. Si l'on compare maintenant notre compétitivité avec notre principal partenaire allemand, qu'observe-t-on ? La production française, entend-on de l'autre côté du Rhin, a un bon rapport qualité-prix mais reste peu innovante. Notre problème est plus lié à une question d'offre, de compétitivité hors coût, de capacité de nos entreprises à se maintenir sur les marchés extérieurs. La TVA dite sociale ne peut modifier cette donne. Autrement dit, la TVA sociale ne changera rien à notre consommation de made in China et n'améliorera pas notre potentiel vis-à-vis de l'Allemagne. C'est un outil idéologique, qui nous condamne au surplace et surtout occulte les vraies questions posées à l'économie française.

Recueilli par **CHRISTOPHE ALIX**

Pour l'économiste Nicolas Bouzou, cette mesure ferait baisser le coût du travail en France :

«Si l'on baisse les charges sociales, on favorise l'emploi»

Nicolas Bouzou est économiste et directeur de l'institut Asterès fondé en 2006. Il est partisan de longue date d'une TVA sociale, rebaptisée *«TVA emploi»* et pour laquelle il y a *«urgence»*, dit-il.

Pourquoi soutenez-vous l'instauration d'une TVA sociale ?

Le taux de chômage dépend de beaucoup de variables : de la croissance, de la conjoncture internationale, du marché du travail, etc. Mais il dépend également du coût du travail, très élevé en France si on le compare avec les autres pays de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE). Un coût qui a bien plus à voir avec le niveau des cotisations sociales, très importantes, qu'avec le niveau des salaires. La raison ? Un système de financement de la protection sociale qui repose trop largement sur les cotisations sociales assises sur le salaire.

Que faut-il faire ?

Faire en sorte que la protection sociale soit financée par des impôts qui n'alourdissent pas le coût du travail. Toutes choses égales par ailleurs, si l'on baisse les charges sociales, on favorise l'emploi et inversement. C'est la même philosophie que celle qui a présidé à la création à la CSG qui a élargi aux revenus du capital le financement de la protection sociale.

POUR

DR

L'emploi peut-il en profiter rapidement ?

La TVA sociale a un coût politique qui doit être compensé par un gain économique. Mais cette TVA emploi, dont il ne faut pas attendre d'effet sur les délocalisations, n'est pas une solution miracle. Tout dépend de l'ampleur de la baisse des charges et de la formule retenue. La TVA n'est qu'un des impôts, dont la CSG, sur lequel on peut basculer une part du financement de la protection sociale.

A partir de quel montant de réduction de charges, la TVA sociale peut-elle avoir un impact significatif ?

Il faudrait transférer la totalité des cotisations familiales et une partie des cotisations retraite et santé de manière à ramener de 30% à 10% la part du brut dans les salaires.

Que répondez-vous à ceux qui taxent la mesure d'inégalitaire ?

Que c'est faux. Le taux de TVA réduit pour les produits de première nécessité ne sera pas concerné. Ensuite, la hausse des prix sera très modérée. En Allemagne, la hausse de TVA de 3 points n'a eu qu'un petit effet sur les prix, de l'ordre de 1 point. Enfin, ceux qui souffrent le plus aujourd'hui, ce sont ceux qui n'ont pas d'emploi et ce sont eux que la mesure est censée le plus aider. Il est normal de se préoccuper en premier lieu de l'emploi des plus fragiles, c'est la principale vertu de la TVA sociale.

Recueilli par **C.Al.**

50 milliards

C'est la baisse, en euros, des cotisations sociales que permettrait une hausse de la TVA à 24,6% (soit cinq points de plus), selon le sénateur centriste Jean Arthuis.

BERLIN MISE SUR LES 3 POINTS

Le 1er janvier 2007, le gouvernement d'Angela Merkel a fait passer la TVA de 16% à 19%. Une mesure motivée en premier lieu par la volonté de rétablir l'équilibre des finances publiques dans un contexte de baisse des recettes fiscales depuis 2000. Elle a également permis de réduire les cotisations sociales de l'équivalent de 1,2 point de TVA.

LE PRÉCURSEUR DANOIS

Entre 1987 et 1989, le Danemark a ramené le taux des cotisations sociales payées par les employeurs de 50% à 30%. Une mesure financée par une hausse de trois points du taux de la TVA, porté à 25%. Un élément parmi d'autres d'une politique destinée, à l'époque, à lutter contre la surchauffe de la consommation danoise.

Livres

LIBÉRATION **JEUDI** 5 JANVIER 2012

Enfants de la violence

Le romancier Alain Julien Rudefoucauld donne l'arme du langage aux six jeunes exclus du *Dernier Contingent*. Entretien. Pages **II et III**

L'ombre de «Cang»

Retour sur la figure incontestée du philosophe Georges Canguilhem, à l'occasion du début de la parution de ses *Œuvres complètes*. **Page VI**

La fièvre dans le sang

Américains envapés et Coréens hallucinés : la guerre par Mario Cuenca Sandoval dans *le Voleur de morphine*. «Comment ça s'écrit». **Page VIII**

A leurs amours

Anne Wiazemsky revit l'aube de son histoire avec Godard

L'amour mène à tout, c'est-à-dire au peu qu'on est, à condition de ne pas en sortir. *Une année studieuse* est l'histoire d'une jeune femme intelligente de 19 ans qui, en 1966, se libère dans et par l'amour. L'objet de cet amour, partagé, est un cinéaste vivace, sensible, possessif, imaginatif, fantaisiste, provocateur, parfois odieux, nommé Jean-Luc Godard. Il a 35 ans, son déséquilibre est à l'équilibre : aucun de ses défauts n'a encore amoindri aucune de ses qualités.

Tout commence par un film et comme dans un film : il vient de tourner *Masculin Féminin*, elle lui écrit qu'elle l'aime, il prend un avion et la rejoint dans le Sud. Aussitôt, il entre dans une librairie et lui offre *Nadja*, ça deviendra le nom de leur chienne. La vie est un écho surréaliste, la liberté agit, les livres sont des signes, il faut les lire pour les vivre, Godard 1966 c'est comme Eluard 1929 : *L'amour la poésie*. Mais dans l'époque, et par elle – dans l'audace de chaque geste et de chaque instant. Il cherche et sent et tourne, devenant ce que Truffaut appelle *«le cinéaste des étudiants»*. Les femmes qu'il aime sont jeunes, elles habitent les films qu'il imagine. Elles vont plus vite que la musique politique, institutionnelle, morale. Leurs silhouettes et leurs élans fixent l'air du temps.

Eventail. Celle qui va aimer et épouser Godard, qui raconte cette histoire, n'est pas n'importe qui non plus. C'est Anne Wiazemsky, petite-fille de François Mauriac. L'année précédente, elle a joué avec l'âne métaphysique d'*Au hasard Balthazar*. Elle a conté la rencontre et le tournage avec Bresson en 2007, dans *Jeune Fille*. Il y avait déjà la qualité d'*Une année studieuse* : non pas le souci d'une narration rétrospective, mais la volonté de restituer le regard de la jeune femme sur le monde qui, par le biais de quelques intermédiaires d'élite, s'ouvrit à elle comme un éventail. Elle ne se souvient pas de l'héroïne de Godard qu'elle fut ; elle le redevient, avec une bienveillance armée. Sans doute n'a-t-elle jamais cessé de l'être.

Cette fois, Anne passe un bel été avec une amie, puis son bac en catastrophe, puis commence à Nanterre des études de philosophie qui ne l'intéressent pas. Elle y rencontre un garçon volubile et dragueur, nommé Dany, puisque c'est ainsi qu'elle le découvre, sans savoir qu'on le connaîtra deux ans plus tard sous le nom de Cohn-Bendit. A un cocktail chez Gallimard, on lui présente le philosophe Francis Jeanson, le compagnon de Sartre et des *Temps modernes*. Il accepte de lui servir de répétiteur, on ne refuse rien à la petite-fille de Mauriac. Il devient son ami, puis celui de Godard. Merveilleux portrait d'un homme intelligent, chaleureux, dont la sympathie et la curiosité semblent toujours précéder et conclure l'inquiétude ou le jugement.

Anne Wiazemsky, elle, va bientôt tourner *la Chinoise*. La vie avec Godard est un poème annoncé par des poèmes, un film accompagné par des films. Un jour, il l'amène à l'aéroport d'Orly pour y accueillir à l'improviste Bertolucci. Il le lui décrit, elle doit l'identifier. Elle le reconnaît aussitôt : *«Bernardo était tel que Jean-Luc l'avait dépeint : juvénile, beau, charmant et charmeur.»* D'autres portraits enchantent cette belle année : Michel Cournot, François Truffaut, Jean-Pierre Léaud, Philippe Sollers, et bien sûr *«Bon Papa»*, François Mauriac. Le père de Wiazemsky étant mort, c'est lui le chef de famille. Il ne va s'opposer ni à l'amour, ni à la liberté de sa petite-fille. Sa générosité farceuse, aiguë, impatiente, est bien décrite.

SACHA

ANNE WIAZEMSKY
Une année studieuse
Gallimard, 262 pp., 18 €.

«Sainteté». Dans son *Bloc-notes*, il n'écrit qu'une fois le nom de Godard, le 21 avril 1966. C'est au moment de l'interdiction de *la Religieuse*, de Jacques Rivette. En quelques phrases, sans le dire, il parcourt et relaie l'expérience d'Anne Wiazemsky : *«Une pièce comme* les Paravents *de Jean Genet, un film comme* Masculin Féminin *de Godard (je ne les connais que par les comptes rendus des journaux), ou comme le prochain film de Bresson, manifestent le revers ténébreux d'une sainteté que vous avez reniée – et témoignent avec une évidence poignante pour cette vérité dont Rimbaud disait qu'elle nous entoure peut-être avec tous ses anges pleurant.»*

On comprend alors pourquoi il aime la jeune femme, la laisse vivre, reçoit Godard avec sympathie : d'où qu'ils viennent et quoiqu'ils pensent, tous ces gens sont du côté de la vraie vie.

Après le mariage, joyeux, solitaire, en Suisse, le livre s'achève par un coma sans cause, comme si tout ce qu'on venait de lire n'avait été qu'un rêve. Mais les rêves qu'on a vécus sont les seuls moments où l'on vit. Quatre ans plus tard, Anne Wiazemsky et Jean-Luc Godard se séparent. Dans sa biographie du cinéaste, Antoine de Baecque écrit qu'il *«n'a pas su garder la jeune femme, ni vraiment la filmer en lui proposant les rôles qu'elle va chercher ailleurs»*. Les histoires d'amour ne finissent pas mal, elles se contentent de finir quand tout ce qu'elles pouvaient prendre et donner l'a été. La plupart des gens oublient, malheureusement, cette leçon de cinéma.

PHILIPPE LANÇON

La chasse à l'enfant

Six exclus dans la bataille par le romancier Alain Julien Rudefoucauld

Ce sont des gosses, et ils se battent. Tout le livre se passe dans leur tête. Manon, Malid, Xavier, Sylvie, Thierry et Marco, on ne les connaît que par leurs prénoms et on ne les oubliera jamais, quatre mousquetaires et deux filles, dont un ange : six personnages qui vont se rejoindre comme des billes de mercure, six courants de conscience qui se relaient pour narrer la chasse à l'enfant. En douze semaines, *le Dernier Contingent* scande l'engrenage de la violence. L'auteur, Alain Julien Rudefoucauld *(lire page ci-contre)*, ferraille avec un panache sans pareil. Il procure à ses déshérités l'arme infaillible du langage.

Caste. Comment se retrouve-t-on dans les filets de la justice et des forces de l'ordre, dans les *«AEP»* (accueil éducatif pénal), ou sous l'égide de *«l'hares»* (haute autorité régionale de l'éducation et de la santé), acronymes inventés au plus près de la créativité bureaucratique ? Pas forcément en étant d'emblée un exclu. Le jeune Xavier, qui a 15 ans quand les autres en ont 17, et mal au ventre quand il ne faut pas, se fait prendre pour avoir volé des albums au festival de la bande dessinée d'Angoulême (le récit se passe en Charente et en Gironde, où vit l'auteur). Il a ses deux parents, des enseignants, mais ils l'ignorent ou le méprisent. Son vrai soutien dans l'existence est son grand-père. Dans *le Dernier Contingent*, à la génération d'après, il n'y a plus personne pour éduquer, consoler, raconter, nourrir. Les éducateurs forment une caste intermédiaire, dont les ressources semblent laisser le romancier dubitatif. Seul un officier de gendarmerie, *«le Major»*, se distingue par sa mansuétude.

Thierry est d'origine circassienne (il n'est pas turc, il y tient), lui aussi a un grand-père, ainsi qu'une petite sœur : deux êtres dont la disparition le jette dans le désastre. A ses côtés, l'ami Marco, plus de 2 mètres et une force titanesque, est un Obélix tragique, comparé un jour par un adulte à Lennie (personnage de *Des souris et des hommes*). Un rasta le traite de bouffon devant Thierry, qui pense : *«Il devrait pas. Ça va laver. Marco, il aime pas qu'on le traite de bouffon. J'ai même pas regardé qui c'est ce Lennie. Il est grand, il est fort, il m'a dit. Bon ben Marco aussi, il est grand et fort. De la place il en prend, c'est pas la méchanceté qui l'étouffe, mais faut pas le faire chier.»*

Les bagarres, les coups, les affrontements physiques et verbaux, les scènes de bravoure, les fugues sont décrits en direct ou en différé. En différé, c'est la manière dont les clochards du centre de transit où a échoué Malid portent secours à un des leurs, ravagé par une crise de coliques néphrétiques. En direct, c'est l'énergie décuplée de Sylvie qui assomme des violeurs dans une cave. *«Au-dehors, devant mes yeux,*

ALAIN JULIEN RUDEFOUCAULD
Le Dernier Contingent
Tristram, 502 pp., 24 €.

«Une violence continue, faite de contraintes normatives et de robotisation du désir»

Entretien avec l'auteur du «Dernier Contingent»

Alain Julien Rudefoucauld est né en 1950 en Algérie, à Mostaganem. En préambule, il donne cette précision: *«Vous comprendrez mieux si je vous dis que j'ai vécu en Algérie dans un quartier très populaire. Mes camarades étaient juifs, musulmans, protestants, catholiques, de nationalité multiple. Mon terrain de jeu était la rue, et les jeux souvent des combats.»*

D'où viennent les personnages du *Dernier Contingent*?

J'ai vite constaté qu'ils venaient d'un passé. Comme je le dis moi-même à l'instar de Faulkner : le passé n'existe pas. Manon *[prostituée, ndlr]* est une condensation de jeunes filles connues il y a très longtemps et aussi dont je me suis occupé il y a moins longtemps. Marco *[un géant]* porte des traces de ce que j'ai été, mais il est vite autre chose qu'un personnage autobiographique. Xavier, Thierry, Cécile et Arlette *[personnages secondaires, petites soeurs]*, Sylvie, Malid sont tous des personnages inventés. Ce livre n'a rien d'autobiographique, il est une fiction littéraire, c'est-à-dire une métaphore du réel.

Les pères sont déficients ou absents, les mères ne valent pas mieux. C'est pour cette raison que vous les faites disparaître du récit?

Les parents disparaissent du roman à l'image de la disparition des adultes dans le monde, incapables d'affronter une opposition. Ce livre est la suite de mon travail littéraire sur la démission et la défection des pères et des parents.

Les structures sociales et politiques ne remplissent pas leurs devoirs envers les enfants. Les pères sont déficients ou absents. Les mères sont épuisées et lâchent prise. Il suffit de se promener dans un supermarché, de savoir ce qui se passe dans les écoles, pour saisir combien les enfants subissent une violence continue, faite de contraintes normatives et de robotisation du désir.

Dans vos trois romans, la violence est centrale. Pourquoi?

Parce qu'elle est partout. D'abord sociale. Celle que les adolescents développent face aux adultes n'est que la réponse de la violence de la société à leur endroit lorsqu'ils sont tout petits, notamment à travers la soumission des parents. Autre violence : l'accumulation des insultes faites par l'argent (dépenses somptuaires des politiques, salaires des footballeurs, etc.) Cette violence regroupe des complices : les politiques, les familles, les enseignants. Pour moi, ce livre rend justice en montrant combien le destin interne (ce que les Grecs appelaient *anankè*) devient délétère à la rencontre du destin externe. *Le Dernier Contingent* doit ainsi être entendu comme la dernière contingence.

J'ai toujours pensé que la littérature est un des meilleurs moyens, sinon le meilleur, de modifier le rapport que les personnes ont au monde. Pas comme un thaumaturge, en sollicitant une réflexion, une pensée chez le lecteur.

Vous usez du monologue intérieur, du dialogue. Vous êtes aussi auteur de théâtre. Ce sont d'abord les voix qui vous intéressent?

Le monologue intérieur s'est imposé lorsque j'ai écrit ce livre, en urgence. Les voix s'imposent souvent, non pas au sens abstrait et désincarné. Elles offrent sur le plan dramaturgique la possibilité de ne pas découvrir les personnages trop tôt, ni le décor ni même la dramaturgie.

> **«Pour moi ce livre rend justice en montrant combien le destin interne (ce que les Grecs appelaient *anankè*) devient délétère à la rencontre du destin externe.»**

Tout se passe lentement par un dévoilement structurel. Les voix par leur liberté, leur disponibilité, leur absence de contraintes, hormis celles du langage, s'opposent à la contrainte de la dramaturgie. Mais ces deux éléments se nourrissent l'un l'autre. Ce qui fait que j'écris toujours mes romans et pièces de théâtre sans plan préétabli, préférant toujours analyser après coup ce que j'ai fait pour en découvrir la structure. *Le Dernier Contingent* a été écrit dans le désordre, comme cela venait. L'analyse de la structure est venue après. J'utilise aussi d'autres techniques comme l'écriture musicale, la prosodie ou un certain nombre de tropes.

La voix, donc, a plus de liens avec la pensée intérieure qui accompagne chacun tous les jours sur cette planète qu'avec la voix entendue.

Cela a-t-il un lien avec votre profession de psychologue et psychanalyste?

J'ai mené de longues recherches, j'ai publié des travaux, puis j'ai pratiqué en hôpital psychiatrique, plus en psychothérapeute et psychanalyste que psychologue. Mon travail de psychanalyste tient peu de place dans mon écriture. Mais la méthode psychanalytique facilite beaucoup l'analyse structurale de mes écrits. Cependant, je dis toujours que si dans mon travail littéraire l'on trouve une trace de psychologisme ou de psychanalysme, alors c'est que j'ai raté mon travail d'écrivain. A des spectateurs annexant un de mes monologues à la forme d'une séance d'analyse, qui jugeaient qu'au motif d'être psychanalyste mes romans étaient ceux d'un psychanalyste, j'ai répondu qu'avec de tels arguments *Voyage au bout de la nuit* était un traité de médecine.

Comment êtes-vous venu à l'écriture?

Très jeune. Entre 7 et 9 ans. Fasciné par Flaubert *(Trois Contes)*, Hugo et certains textes poétiques. Mes premiers récits, histoires, saynètes sont là avant 10 ans. L'exode algérien a coupé court à cette activité créatrice, excepté un très long poème sur la guerre d'Algérie. Je suis revenu à l'écriture en adaptant théâtralement *la Neige sur le grand fleuve*, de Konsalik.

Les études universitaires étant là, j'ai lâché la plume et me suis remis à écrire à 23 ans. Des articles dans les fanzines et pas mal d'articles militants. Quelques scénarii de bandes dessinées. Puis thèse de psychologie, formation psychanalytique, écrits scientifiques... Je suis radicalement revenu à l'écriture à partir de 1984 avec un roman qui attira l'attention de Jérôme Lindon et qu'il n'a finalement pas publié. Un autre roman a suivi, puis un autre en 1991, publié en 1994 *(Autonomie d'un meurtre)*. Entre 1990 et 1994, j'avais écrit 10 pièces de théâtre.

Pourquoi avoir choisi un pseudonyme, et comment l'avez-vous trouvé?

Tout d'abord pour des raisons professionnelles. Séparer les champs. Le pseudonyme de Rudefoucauld vient directement de l'Algérie. J'ai vécu dans la «rue de Foucauld». C'est dans cette rue que mes rêves littéraires ont émergé. Par fidélité à mon enfance, j'utilise ce pseudonyme. Mes deux prénoms sont les authentiques. Julien est aussi celui de mon père. Ainsi, lors même que j'ai un autre nom, mon père est toujours présent dans sa filiation. Mon nom d'auteur est donc Alain Julien Rudefoucauld.

L'autre raison est que l'auteur est toujours un autre qui émerge dans un rapport au langage.

Recueilli par
CLAIRE DEVARRIEUX

Alain Julien Rudefoucauld, mardi. PHOTO FRANCK PERROGON

je perçois, dans une brume, mes bras en l'air avec le manche de pelle, entre les deux, et le manche qui part sans que je le commande. Je ressens dans les doigts le coup sur la tête du roquin. Je me réveille. Comme un barrage qui s'ouvre. Il porte ses mains à son crâne, et sans un mot il tombe. Alors je remets ça.» Sylvie est la fille d'un gendarme suicidé. Malid fait le tapin.

Malid : le plus cultivé de la bande, *«y'a pas que les villas qui lisent, les immeubles aussi»*, dit-il à *«Monsieur Léduc»* étonné. Au moment où se prépare l'apothéose du dernier combat, il est le stratège du repliement dans une île : *«– On se divise, comme Hannibal devant le Rhône»*. Dans sa famille d'accueil, il tournait des pornos scénarisés par un cousin, *«lui il baisait pas, juste une pipe c'est tout, tout au chrono, tout, l'œil sur l'horloge, quarante-cinq minutes de film, La Famille 45 ça s'appelait la série»*. Malid aime Manon, pute comme lui, qui nous plonge dans une partouze bourgeoise, ou, chez les flics, fait le récit épique d'un «contrat» à la campagne qui a mal tourné: *«J'ai du vocabulaire? grâce à Dieu que j'aie du vocabulaire.»*

Hasard. Alain Julien Rudefoucauld a été édité par Maren Sell pour *Autonomie d'un meurtre* (Calmann-Lévy, 1998). *J'irai seul* a été publié au Seuil en 2003, dans «Fiction & Cie», la collection de Denis Roche, qui se souvient de l'auteur comme d'un individu grand et fort, ce qui nous rappelle quelqu'un. *«Il était de ces gens qui distillent un écho étrange autour d'eux. Il s'exprimait de manière très directe, et on se demandait si c'était vrai. Il parlait de la littérature brillamment, mais on aurait dit qu'il était un hasard tombé de n'importe où. Nous étions, Patrick Grainville et moi, assez fascinés par lui, très curieux. Je me souviens que son livre était aux marges de la littérature fantastique, moi qui l'ai en horreur. Tout était étrange, ne correspondait à aucune norme littéraire, intriguait constamment. Il était ailleurs. Il habitait du côté de Bordeaux, je l'ai vu deux ou trois fois. Son livre n'a eu aucun succès, aucune presse. Puis il a disparu, comme si c'était normal.»* 2012, bonne année, Rudefoucauld est de retour.

Cl.D.

LES BOUGIES D'ECO

S.SCHEINER.AP

Umberto Eco fête aujourd'hui même ses 80 ans. Il a reçu un beau cadeau des Etats-Unis: être inséré, comme auteur d'une *«œuvre exceptionnelle»*, dans *The Library of Living Philosophers*, qui recueille les biographies des intellectuels les plus célèbres au monde, de Einstein à Popper, de Sartre à Russell. Le romancier sémiologue fêtera son anniversaire dans l'intimité de sa maison de Monte Cerignone, dans les Marches, et, publiquement, chez son éditeur, Bompiani, puisqu'il coïncide avec la parution de la «nouvelle» version du *Nom de la rose*. La traduction française du roman policier médiéval, due à Jean-Noël Schifano, avec ses *«modifications éparses et variées»*, paraîtra chez Grasset le 25 janvier, en même temps que la version audio, chez Audiolib (lue par François d'Aubigny, avec la participation de Michel Raimbault). **R.M.**

RENCONTRES

Alain Mabanckou présente le *Sanglot de l'homme noir* (Fayard) le 7 janvier à 14 h 30 au Musée Dapper (35 bis, rue Paul Valéry 75116). **Georges Nivat**, le conseiller éditorial, qui a connu l'auteur du *Docteur Jivago*, et **Hélène Henry**, la traductrice, évoquent l'indispensable biographie de **Dmitri Bykov**, *Boris Pasternak* (Fayard), à la librairie Tschann, le 9 janvier à 19 h 30 (125, bd du Montparnasse 75006). La BNF reçoit **Eugène Nicole** le 11 janvier à 18 h 30 (Petit Auditorium, Quai François-Mauriac). La librairie La Cédille accueille **Célia Houdart** (*Carrare*, P.O.L) le 11 janvier à 19 heures (33, rue des Volontaires 75015).

SUR LIBÉRATION.FR

Tchat avec l'éditrice **Liana Levi** et le libraire **Yannick Poirier** à propos de la hausse (de 5,5 % à 7 %) de la TVA réduite sur les livres, aujourd'hui à 15 h 30.

Blog
«Godard sous la couette», une divagation de Raphaël Sorin, dans **Lettres ouvertes**.

Récit

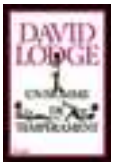
NATHALIE LÉGER
Supplément à la vie de Barbara Loden
P.O.L, 150 pp., 14 €.

Barbara Loden est l'auteur d'un seul film, un chef-d'œuvre, *Wanda*, qu'elle réalise et interprète , en bigoudis, en 1970, à l'âge de 38 ans. Elle était née en Caroline du Nord, *«un pays de bouseux»*, et avait épousé Elia Kazan. A *Positif*, elle avait dit: *«J'ai traversé la vie comme une autiste, persuadée que je ne valais rien, incapable de savoir qui j'étais, allant de-ci de-là, sans dignité.»* Exactement Wanda, pourtant l'héroïne d'un fait divers. Duras, qui aimait le film, avait vu la *«coïncidence»* entre les deux femmes. On apprend en lisant l'enquête de Nathalie Léger que Barbara Loden s'apprêtait à adapter *l'Eveil*, de Kate Chopin, quand elle est morte, en 1980. **Cl.D.**

Roman

DAVID LODGE *Un homme de tempérament* Traduit de l'anglais par Martine Aubert. Rivages, 707 pp., 24,50 €.

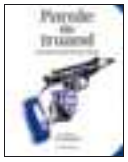
En 1941, cinq ans avant la mort du prolifique auteur de *la Guerre des mondes*, George Orwell écrit que *«dans les années mille neuf cent, c'était une chose merveilleuse pour un jeune garçon que de découvrir H.G. Wells. Vous étiez là, dans un monde de pédants, de curés et de joueurs de golf, avec de futurs employeurs qui vous exhortaient à vous*



"accrocher ou décrocher", des parents qui gâchaient systématiquement votre vie sexuelle, et des maîtres à l'esprit borné qui radotaient sur leurs humanités latines. Et voilà qu'apparaissait ce merveilleux auteur qui vous parlait des habitants des autres planètes ou du fond des océans et qui savait *que l'avenir ne serait pas celui qu'imaginaient les gens respectables.»* C'est ce personnage et cette énergie que David Lodge, dans son roman biographique, tente de faire vivre en alternant les procédés (narration impersonnelle, faux entretiens, faux témoignages, le tout pris aux meilleures sources). Wells était un grand petit homme à idées et à femmes, qui lutta pour obtenir la santé et la liberté qu'il dispensa. Wells et sa vie ne sont jamais ennuyeux, mais le livre l'est un peu, car ce n'est pas lui qui l'écrit. **Ph.L.**

Anthologie

FRANÇOIS MORICE *Parole de truand. Une anthologie des bas-fonds* Illustré par Yann Legendre. Inculte, 248 pp., 14 €.



Gangsters, bandits, petits escrocs ou vrais mauvais garçons, les truands n'ont, dit-on, qu'une parole. Mais ils ont aussi de la gueule et l'art du bon mot. Pour cerner le sale type du roman noir, gomina et colt au poing, cette *«anthologie des bas-fonds»* rassemble portraits et dialogues, textes de fiction et témoignages réels, du vrai, du faux, pêle-mêle. On y apprend un tas de combines, ainsi qu'une certaine idée de l'élégance. Les profs s'appellent Jacques Mesrine ou René la Canne; ils côtoient le Vollmann du *Roi de l'opium*, plus loin Simonin, Héléna, Le Breton. Les affaires se discutent entre hommes, les femmes sont des «gagneuses» qui se cueillent rue Saint-Denis. L'ex-libraire François Morice a glané ces courts extraits parmi les classiques du genre, les encres de Yann Legendre ponctuent la rafale. **T. St.**

Histoire

MATTHIEU LETOURNEUX et JEAN-YVES MOLLIER
La Librairie Tallandier. Histoire d'une grande maison d'édition populaire (1870-2000)
Nouveau Monde, 634 pp., 29 €.

Il y eut d'abord un journal, *l'Eclipse*, fondé en 1868 par François Polo après l'interdiction de *la Lune*, puis une maison d'édition, La Librairie illustrée, qui devint Librairie Tallandier en 1901. Trois appellations, trois générations également, mais une même stratégie éditoriale qui fut celle du livre «populaire». Spécialisé dans la presse illustrée, l'édition de vulgarisation et la littérature grand public, la maison connut ses plus gros succès au début du XXe siècle, avec *le Journal des voyages* et des auteurs comme Delly, Zévaco, Jean de la Hire ou Arthur Bernède, le père de *Belphégor*. Elle s'essaya à tous les formats, du fascicule au «petit livre» et au *digest*, et fut dans les années 1950 un des pionniers en France de la vente en «club». Mais c'est grâce à l'histoire – et à son titre-phare, *Historia* – qu'elle surmonta la crise du roman populaire et poursuit aujourd'hui ses activités. Une étude de référence due à la collaboration d'un historien de l'édition et d'un spécialiste du roman d'aventure. **D.K.**

MATHIEU LÉONARD
L'Emancipation des travailleurs. Une histoire de la première Internationale
La Fabrique, 416 pp., 16 €.

«L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.» C'est par ces mots, qu'en 1864 le congrès de Londres officialise la création de l'Association internationale des travailleurs (A.I.T.), la première Internationale. L'A.I.T. est parfois réduite à la rivalité entre Marx et Bakounine. Mais c'est bien le rôle de l'Etat qui est *«le point culminant de polarisation»* entre les différents courants (proudhonien au début, mais surtout bakouninien, marxiste, blanquiste). La Commune de Paris, un an avant le congrès actant une scission entre les mouvements des deux leaders, est une mise en application partielle de l'A.I.T. L'influence de celle-ci y est *«diffuse»*, même si *«la dimension sociale de la Commune sera l'ouvrage quasi exclusif»* de ses membres. En alternant extraits de discours, descriptions des acteurs et des événements, Mathieu Léonard dresse un portrait complet de cette courte mais riche période. **D.Do.**

CLASSEMENT DATALIB DES VENTES *(SEMAINE DU 28/12/2011 AU 03/01/2012)*

Evolution		Titre	Auteur	Editeur	Sortie	Ventes
1	(2)	**Rien ne s'oppose à la nuit**	Delphine de Vigan	Lattès	17/08/2011	**100**
2	(5)	**Anagrammes renversantes**	E. Klein et J. Perry-Salkow	Flammarion	02/11/2011	**92**
3	(1)	**Limonov**	Emmanuel Carrère	P.O.L	01/09/2011	**91**
4	(8)	**Indignez-vous ! (nouvelle édition)**	Stéphane Hessel	Indigène	07/12/2011	**91**
5	(3)	**Dans les forêts de Sibérie**	Sylvain Tesson	Gallimard	01/09/2011	**80**
6	(4)	**Quai d'Orsay. Chroniques diplomatiques 2**	Blain et Lanzac	Dargaud	01/12/2011	**75**
7	(9)	**La Planète des sages**	Jul et Charles Pépin	Dargaud	25/08/2011	**64**
8	(23)	**Jésus**	Jean-Christian Petitfils	Fayard	05/10/2011	**60**
9	(14)	**Quai d'Orsay. Chroniques diplomatiques**	Blain et Lanzac	Dargaud	06/05/2010	**54**
10	(13)	**Le Chemin de l'espérance**	S. Hessel et Edgar Morin	Fayard	28/09/2011	**54**

Source : Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 200 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 93 771 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes d'*Anagrammes renversantes* représentent 92% de *Rien ne s'oppose à la nuit*.

Le tableau des meilleures ventes de la semaine prochaine sera plus pétillant, plus people, car on ne doute pas d'y voir figurer Anne Wiazemsky au bras de Jean-Luc Godard (*Une année studieuse*, lire page I), ainsi que Brigitte Bardot (*Brigitte Bardot, plein la vue* par Marie-Dominique Lelièvre).
Pour le moment, on reste encore dans le sillon de 2011, du côté de la Russie, de l'indignation, de l'espérance et de la nuit quand même, à quoi rien ne s'oppose.
Le tout allégé par une surprise: le succès des *Anagrammes renversantes*, d'Etienne Klein (physicien) et Jacques Perry-Salkow (pianiste et écrivain), sous-titré «le Sens caché du monde» (*Libération-le Mag* du 12 novembre). Tiré à 5 000 exemplaires, ce petit livre instructif, amusant et inquiétant à la fois, a été offert 40 000 fois pour Noël, et c'est, de fait, un joli cadeau. L'anagramme consiste à prendre un mot ou plusieurs, et à composer un nouveau mot, ou une nouvelle expression, avec le même nombre de lettres: «Etienne et Jacques» devient «Et qui est-ce, Jeanne ?», «Marie de Tourvel» «Vérité de l'amour». Beaucoup d'histoires à la clé, les auteurs ne se contentant pas d'être agiles. **Cl.D.**

Prendre les récits pour des lanternes Les misères du corps entraînent l'écrivain britannique Tim Parks dans une méditation cocasse sur Beckett, Bernhard et la prostate

TIM PARKS
Le Calme retrouvé
Traduit de l'anglais par Isabelle Reinharez. Actes Sud, 326 pp., 22,80 €.

En 1926, le surréaliste René Crevel avait tenté *Mon corps et moi*, fiction au titre prometteur pour tous les jeunes adultes qui souffrent de la schizoïdie légère qui caractérise cet âge. Hélas, ce n'était pas une lecture très guérissante, presque moins que les œuvres complètes de Hermann Hesse, autre grand tube des troubles psychologiques du postadolescent.
Avec *le Calme retrouvé*, le Britannique Tim Parks livre un projet de paix universelle du corps et de l'esprit : *« "Parfait, mais dans quel genre désirez-vous qu'on le range ? demande l'éditeur. Santé, Psychologie, New Age, Biographie, Essais critiques ?" Ma réaction immédiate est l'indignation : c'est* exactement *la question que j'ai traitée dans mon livre ! »*
Misères. On se permettra, pour notre part, de le ranger rayon «récits». Côté thérapeutique, il y a un hic. Ce n'est pas tout à fait recommandable aux moins de 25 ans, sauf s'ils sont très atteints. L'histoire de Tim Parks s'articule (ou plutôt s'arthrose) en effet autour d'une violente douleur chronique au bassin, quelque part entre la vessie, la prostate et le reste. *Le Calme retrouvé* retrace avec cocasserie ce tourment, les recherches de l'auteur pour en percer à jour la cause, et la voie vers la guérison (dont on comprend dès le début qu'elle est comme l'analyse selon Freud, *«terminée et interminable»*). Vers la fin, on apprend que ce qu'on lit marche aussi avec le syndrome du côlon irritable et toutes les misères corporelles des vieux (après 30 ans), du genre de celles qui font écrire à propos des artistes romantiques que «malgré sa santé débile, blablabla».
Tim Parks consacre d'ailleurs un chapitre entier à Coleridge, un des premiers poètes qu'il a admiré et dont il retrouve, dans sa quête de soulagement, une lettre sur les torrents de montagne (les rêves de Parks sont obsédés de fleuves et d'océans, il pratique le kayak) : *«De grandes masses d'eau*, écrit Coleridge, *l'une après l'autre, qu'au crépuscule on eût pu avec émotion comparer à une vaste foule d'ours blancs gigantesques, se ruant, les uns sur les autres, contre le vent – leur long poil blanc se fracassant de tous côtés dans le vent.»* Oui, on a bien lu, de longs poils blancs qui se fracassent au vent. Parks, pas peu décontenancé par cette comparaison, entreprend des recherches sur l'état de santé de Coleridge, qui était abonné au laudanum. Et il finit par découvrir qu'il avait mal au ventre, atrocement, sans raison apparemment autre que l'hypocondrie. *«Résolution. Si j'écrivais un jour sur cette "maladie", ce serait une fois guéri, quand elle ne serait plus une "affection". Et alors, avec les mots les plus simples. Pas d'ours blanc au poil qui se fracassait. Pas de littérature maniérée aux dépens du bien-être.»*
Et de fait, Tim Parks se met, cinq ans après le début de sa souffrance, à raconter : *«Je n'ai jamais envisagé d'écrire un livre sur le corps. Encore moins sur* mon *corps. Quelle indélicatesse.»* Même s'il sait qu'il n'y a pas de littérature qui ne soit pas du corps. Parks est un romancier de renom (*Comment peut-on aimer Roger ?* ou *Rapides*, tout deux chez Babel), un essayiste et traducteur respecté (on lui doit entre autres *Medici Money* sur la notion de valeur au Quattrocento). Il vit en Italie avec sa femme et sa fille, enseigne à l'université. Et puis un jour, son corps se réveille sous la douleur. L'écrivain se rend compte qu'il n'a fait toute sa vie que pousser le schmilblick : *«En général*, faire *supprime* être *tout comme le bruit engloutit le silence.»*
La première partie du livre ne ménage pas son narrateur. En bon intello, Parks est, face aux injonctions médicales, telle une poule avec son cure-dent. On lui demande par exemple de recueillir l'urine du matin pour une analyse. *«Mais dans la mesure où j'allais aux toilettes je ne sais combien de fois pendant la nuit, et buvais d'habitude une gorgée d'eau avant de me rendormir, dans mon cas un pipi de sept heures du matin risquait de ne ressembler à aucun pipi produit par quelqu'un d'autre. Il serait plus dilué. Si c'était le cas, et si la différence était de taille, je devrais peut-être leur donner ma première production de la nuit.»*

Tim Parks. PHOTO DR

«Pas d'ours blanc au poil qui se fracassait. Pas de littérature maniérée aux dépens du bien-être.»

Pince. Il finit par s'énerver devant l'absence de *«directives particulières pour les personnes dans ma situation difficile»* avant de téléphoner à son médecin et ami, Carlo, qui l'envoie bouler, en lui révélant que la médecine n'est pas une science exacte : *«Pisse n'importe quand.»*
On pense au sketch sur les médecins dans *Journal intime* de Moretti, le narrateur se voyant renvoyé de l'un à l'autre et de Charybde en Scylla (de fait, la solution qu'on lui propose le plus souvent consiste à se faire enfoncer une pince dans le pénis pour enlever des morceaux de prostate). Comme chez Moretti, *«le chirurgien était le meilleur chirurgien d'Italie, le radiologue le meilleur radiologue d'Europe. Et par le plus grand des hasards, nous étions tous les meilleurs amis du monde»*. Un *«côté très italien»* dont s'amuse Parks (que, accent oblige, on appelle là-bas *«signor Pax»*).
Shiatsu. Spécialiste de littérature, c'est plutôt cependant à Thomas Bernhard et ses poumons ou au Molloy de Beckett comptant ses pets que songe Parks. *Le Calme retrouvé* propose ainsi une relecture somatique et souriante de l'écriture contemporaine, ou plutôt tentant de dépasser la partition occidentale entre corps et esprit. La seconde moitié, moins caustique, raconte la découverte d'un livre intitulé *Un mal de tête dans le bassin* et comment Parks apprend à baisser la garde, se relaxer et faire refluer la douleur avec la haine de son corps. Puis, direction le shiatsu, occasion pour lui de relire *l'Institut Benjamenta* de Walser où l'on *«apprend à ne penser à rien»*. Déployant toute la palette des effets romanesques, maniant le dialogue à point nommé, champion des modulations rythmiques, ce *Calme retrouvé* est récit au centuple. Dès le début, on comprend en quoi s'exprime sa calme supériorité : c'est qu'au lieu de flotter sur le supermarché de la prose en piquant ici un cliché de magazine, appariant là deux mots incongrus, Tim Parks ne raconte le monde qu'engagé dans un usage. Il écrira ainsi *«l'Adige, à Vérone, n'est pas si mal comme rivière pour s'entraîner»* et non *«verte comme l'aube aux doigts de fée»*. Il faut dire que dans sa cure, il y a eu aussi un stage de silence.

ÉRIC LORET

VOLTUAN
(alias J.Baptiste Reddé) signera son ouvrage poétique
SYLVIA PLATH
(Célébration poétique)
זיכרון חרוזים
Samedi 14 janvier 2012 entre 15h et 17h
LIBRAIRIE NOTRE TEMPS
30, Grande Rue
26000 Valence / tél : 04 75 43 78 79

VOLTUAN
SYLVIA PLATH
(Célébration poétique)
À cause d'un système patriarcal corrompu (toujours à l'œuvre en 2012), l'enfer sévit sur la Terre depuis des siècles. Il est URGENT d'écouter la parole des FEMMES !
Voltuan
COLLECTION SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Photo prise sur la Puerta del Sol à Madrid (soutien aux «indignés» le 28 mai 2011)
VOLTUAN (Jean-Baptiste Reddé)
www.poesieamourfou.com
Facebook :Voltuan-Redde
Twitter : Voltuan-Redde

King «Cang» Tome initial des œuvres complètes de Georges Canguilhem ou les écrits de jeunesse du médecin-philosophe, figure de la Résistance

GEORGES CANGUILHEM
Œuvres complètes. T. 1. Ecrits philosophiques et politiques 1926-1939
Textes présentés et annotés par Jean-François Braunstein, Michele Cammelli et Xavier Roth, sous la direction de J.-F. Braunstein et Yves Schwartz, préface de Jacques Bouveresse. Vrin, 1034 pp., 38 €.

On se risquait, parfois, à l'appeler «le Cang». C'était, pour ses collègues et ses étudiants, une manière de créer par artifice une «familiarité» dont tous savaient qu'elle ne pourrait jamais exister. En fait, de Georges Canguilhem (1904-1995), tout le monde avait un peu peur. Non qu'il fût méchant ou tyrannique, ni même qu'on se sentît écrasé par le poids qu'il avait dans l'institution: médecin, philosophe, professeur à la Sorbonne, inspecteur général, président du jury d'agrégation, successeur de Gaston Bachelard à la direction de l'Institut d'histoire des sciences, membre de l'Académie internationale d'histoire de la médecine, membre de l'Institut international de philosophie… Il inspirait la crainte, mêlée de respect et d'admiration, parce qu'il était l'«homme des ombres».

La première, d'ombre, était celle qui s'oppose aux *spotlights* de la scène publique où les intellectuels «interviennent», et dont Sartre – que par ailleurs il citait toujours de façon amicale et chaleureuse – tenait l'oriflamme. D'une «*modestie ombrageuse*», paysan attaché à la paix provinciale de Castelnaudary ou d'Orgibet, Canguilhem, comme l'écrit Jacques Bouveresse, était dans le retrait et la discrétion, et n'eut jamais envie de «paraître», ni de «*participer de quelque façon que ce soit à la bataille pour le prestige et l'autorité*». L'autre ombre est l'«obscurité» dont disaient atteint son discours les amateurs d'une philosophie «popularisable», faite de joutes sur des thèmes politiques, moraux, sociaux: «*Le Canguilhem que j'ai connu quand j'étais étudiant*, témoigne encore Jacques Bouveresse, *nous faisait l'effet d'un philosophe détaché et austère, spécialisé dans le traitement de problèmes relativement techniques et ésotériques d'épistémologie et d'histoire des sciences, évitant généralement d'aborder directement les "grandes" questions philosophiques, comme on les appelle, celles qui relèvent de la métaphysique et de la morale.*» La dernière est celle à l'abri de laquelle il faut se cacher pour se protéger des balles ennemies.

Fusillé. Michel Foucault a placé Canguilhem sur une sorte de ligne de crête qui «*sépare une philosophie de l'expérience, du sens, du sujet, et une philosophie du savoir, de la rationalité et du concept. D'un côté, une filiation qui est celle de Sartre et de Merleau-Ponty; et puis une autre, qui est celle de Cavaillès, de Bachelard, de Koyré et de Canguilhem*». Avant d'ajouter: «*En apparence, la seconde est restée à la fois plus théoricienne, la plus réglée sur des tâches spéculatives, la plus éloignée aussi des interrogations politiques immédiates. Et pourtant, c'est elle qui, pendant la guerre, a pris part, et de façon très directe, au combat…*» En effet, membre du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, Canguilhem écrit dès 1940 au recteur d'académie pour lui signifier qu'il n'a pas passé l'agrégation de philosophie dans le but d'«*enseigner Travail, Famille, Patrie*». Et il entre dans l'«armée des ombres». Avec Jean Cavaillès et Emmanuel d'Astier de La Vigerie, il signe le premier tract du mouvement Libération.

Bientôt, il est «Lafont», membre du directoire des mouvements unifiés de la Résistance et, en juin 1944, participe à l'un des plus durs combats contre les forces allemandes, au mont Mouchet. Point de doute que ce qu'il disait de son ami Cavaillès, fusillé par les Allemands, peut être dit de lui: «*Pourquoi des professeurs? Pour savoir, à l'occasion, donner une leçon d'action à ceux qui jugent ces deux notions incompatibles. Cavaillès, philosophe combattant, enseigne aux hommes dits d'action que l'action n'est pas une inconsistante et lâche pratique empirique. Cavaillès, philosophe mathématicien, nourri de poésie, qui citait Rimbaud dans ses leçons sur l'expérience […], enseigne aux terroristes littéraires qu'avant d'être la sœur du rêve, l'action doit être la fille de la rigueur.*»

Michel Foucault a placé Canguilhem sur une sorte de ligne de crête qui *«sépare une philosophie de l'expérience, du sens, du sujet, et une philosophie du savoir, de la rationalité et du concept»*.

Georges Canguilhem ne s'est jamais glorifié de rien, ni de ses actes de résistant, ni du «magistère invisible» qu'il exerçait. C'est cela qui justifiait la révérence que ses pairs et ses élèves lui manifestaient. Mais son «*œuvre austère*» était, et reste, plus reconnue par les spécialistes que connue du public. On la croyait bornée à quelques ouvrages: *le Normal et le Pathologique*, *la Connaissance de la vie*, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, *la Formation du concept de réflexe*, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences* – où il est montré, pour simplifier, qu'une épistémologie historique des sciences exige l'analyse de leurs succès et de leurs échecs, mais également celle des relations imprévues, insoupçonnées, entre divers domaines de l'activité théorique ou pratique, des normes et des jugements de valeur qui entourent le discours scientifique, des facteurs techniques, des présupposés philosophiques, des éléments idéologiques qui surdéterminent les reculs ou les avancées vers le Vrai.

Georges Canguilhem, vers 1935. ARCHIVES FAMILIALES ADOC-PHOTOS

Œuvre suffisamment prégnante, cependant, pour avoir ensemencé des champs très étendus du savoir, au point que Michel Foucault a pu dire qu'on «*ne comprendrait pas grand-chose*» à ce qui s'est passé dans la pensée «*si on ôtait Canguilhem*» – des discussions autour du

marxisme aux débats sur la psychanalyse, l'étude des liens entre philosophie et biologie, le prétendu «conflit» entre l'épistémologie française et la philosophie des sciences anglo-saxonne, les théories d'Althusser, la sociologie de Bourdieu ou le travail de Foucault lui-même. On découvre à présent que le médecin philosophe, en plus des livres cités, a écrit des milliers de pages, de lettres, articles de revue, fascicules, chroniques, recensions, brochures *(le Fascisme et les Paysans)*, ouvrages à compte d'auteur *(Traité de logique et de morale)*, au point que tous ses textes arrivent à composer six épais volumes d'*Œuvres complètes*, dont le premier est publié aujourd'hui: *Ecrits philosophiques et politiques, 1926-1939*.

Rigueur. C'est à faire connaissance avec un *«Canguilhem d'avant Canguilhem»* qu'invite ce tome initial, et probablement à *«modifier l'image courante qui fait de lui un pur historien des sciences»* (Jean-François Braunstein). Le jeune professeur de lycée est en effet ici mobilisé par les questions politiques et sociales, éthiques, esthétiques ou pédagogiques. Mais si déjà perce la *rigueur*, label de sa pensée, c'est assurément la véhémence avec laquelle Canguilhem mène ses combats qui surprend le plus: pour la primauté de la *valeur* sur le *fait*, l'universalité humaine, la défense des exploités, la justice, l'égalité des droits, contre le nationalisme guerrier (suivant en cela le pacifisme de son maître Alain, aux *Libres propos* duquel il collabore), puis, devant la nécessité du *«il faut choisir»*, pour l'engagement dans la guerre.

Dans l'introduction au livre issu de sa thèse de médecine, *le Normal et le Pathologique*, il écrira que la philosophie a intérêt à s'instruire de *«matières étrangères»*. Aussi, comme le suggère Yves Schwartz, ces textes de jeunesse peuvent-ils attester la manière dont *«on devient philosophe»*: on n'étant étranger à rien. Et, de fait, Canguilhem se montre curieux de tout: un manuel scolaire paru en Allemagne, une opinion de Paul Valéry, un débat chiffré sur le budget militaire à l'Assemblée nationale, une discussion entre Julien Benda et Romain Rolland, un ouvrage de Descartes ou de Bertrand Russell, une crise ministérielle, le sport, la morale sexuelle, une réforme agraire, les élections anglaises, le statut du «fait» en psychologie, histoire ou sociologie, l'anniversaire de la mort de Beethoven…

Le temps n'était pas encore venu de *«mettre de l'ordre dans le chaos»*. Il le fera en fondant l'épistémologie historique des sciences. Ni celui de choisir, au lieu de la *«soumission aux contingences historiques»*, une *«attitude de résistance»*. Il le fera en entrant dans l'«armée des ombres».

ROBERT MAGGIORI

Les disparus de la photo de famille

Le jeune historien Ivan Jablonka a enquêté sur la vie de ses grands-parents, morts à Auschwitz

IVAN JABLONKA
Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus Seuil «La librairie du XXIe siècle», 434 pp., 24 €.

Matès Jablonka est un Juif polonais mort à Auschwitz en 1943 ou 1944. Plus exactement, né russe en 1909 à Parczew, *«aux confins de la Pologne, de l'Ukraine et de la Biélorussie»*, il devient polonais en 1918, quand le pays retrouve son indépendance. Il est le troisième d'une fratrie de cinq, le deuxième fils de Tauba et de Shloymè Jablonka, qui est *«gardien du bain»*. Le bain rituel ou le bain public? L'établissement est un jour menacé de fermeture, un tracas en apparence banal, que révèle un document exhumé du dossier judiciaire de Matès, constitué en 1933 et 1934 quand celui-ci est emprisonné pour activités subversives: *«L'insalubrité sert de prétexte pour fermer les établissements juifs. Dans la Pologne née de la Première Guerre mondiale, les minorités nationales subissent toutes sortes de tracasseries»*, écrit l'historien Ivan Jablonka. Il est né en 1973, trente ans après la mort de son grand-père, Matès Jablonka, à Auschwitz.

Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus est une enquête qui se lit comme un texte littéraire, constamment vivant, humain, jusque dans la description finale des camps, à laquelle l'auteur s'astreint comme on saute dans les flammes. A plusieurs reprises, au cours de son livre, il s'arrête, prend le temps de réfléchir à cette *«biographie familiale»* qui est aussi *«œuvre de justice»* et ne perd jamais de vue la recherche de la vérité. *«L'idée de prendre mes grands-parents comme objet d'étude remonte à 2007. Mon projet prend forme assez vite: je vais écrire un livre sur leur histoire, ou plutôt un livre d'histoire sur eux, fondé sur des archives, des entretiens, des lectures, une mise en contexte, des raisonnements sociologiques, grâce auxquels je vais* faire leur connaissance. *Récit de leur vie et compte rendu de mon enquête, ce livre fera comprendre, non revivre.»*

Ceci n'est heureusement pas tout à fait exact. Comprendre dans quels combats sanglants et perdus d'avance Matès s'est trouvé pris au piège en 1940, engagé qu'il était dans la Légion étrangère, c'est décrire, c'est faire revivre. Reconstituer le réseau de solidarités qui a permis à Matès et à sa jeune femme Idesa (née à Parczew en 1914), d'échapper aux rafles de 1941 et 1942, c'est fréquenter un anarchiste parigot, ou bien un couple de concierges peu engageants et pourtant très efficaces comme anges gardiens. Quand Ivan Jablonka met ses pas dans ceux de sa grand-mère qui s'enfuit, avec ses deux enfants, Suzanne et Marcel, à travers les rues mêmes où il vit aujourd'hui, l'exigence intellectuelle s'associe à l'émotion, à l'empathie, de manière à ce que le lecteur saisisse qu'il s'agit là de personnages, de tourments, d'une histoire qui le concernent: *«Pourquoi vous? Je ne sais pas, mais c'est vous.»*

Quand l'auteur met ses pas dans ceux de sa grand-mère qui s'enfuit, avec ses enfants, l'exigence intellectuelle s'associe à l'émotion.

Bourrelier. Cette enquête résonne singulièrement aujourd'hui, surtout pour la période qui commence en 1937, en France, avec les arrêtés d'expulsion, les visas demandés aux consulats étrangers qui permettent, une fois refusés, de prouver qu'on est *«dans l'impossibilité de quitter le territoire français»*. La mise au point du fichier de la Sûreté nationale montre comment *«il y a un "Vichy avant Vichy", et il fermente dans la République»*. La mise en place des associations qu'on ne dit pas encore humanitaires permet de mettre un peu la tête hors de l'eau, de survivre. Sans, bien sûr, exercer son métier de bourrelier, Matès travaille ici et là, quand il peut, reçoit de l'aide. Il n'est plus le garçon courageux, séduisant, plein d'autorité, le fils le plus prometteur du vieux Shloymè. *«Le révolutionnaire sans peur et sans reproche se rétracte en Juif de diaspora.»*

«Départ unique». Matès a précédé Idesa à Paris. Elle arrive en avril 1938. Son passeport, comme le «livre du souvenir», le Yizkèr-Bukh de Parczew, est désormais numérisé dans l'ordinateur de son petit-fils Ivan, fils de Marcel, né à Paris en 1940, un an après Suzanne. Le passeport est *«valable pour un départ unique à l'étranger»*. Matès et Idesa sont deux jeunes gens parmi les 400 000 Juifs qui ont quitté la Pologne entre les deux guerres. L'historien constate que *«la misère, l'antisémitisme et l'oppression»* qui les ont conduits au marxisme dans les années 20, les contraignent à l'exil dix ans plus tard. Les pages consacrées aux années communistes de ses grands-parents par Ivan Jablonka ne sont pas les moins belles du livre.

Ainsi qu'il l'a prévu, l'auteur écume avec aisance les registres, les archives. Il travaille avec son père, Marcel, mais celui-ci a peu de souvenirs, et se sent coupable, car, quand il est jeune, *«il n'éprouve pas le besoin d'interroger les cousins, les amis, les voisins»*, à présent presque tous morts. Mais il n'est jamais trop tard pour un historien. Jablonka interroge les membres de la famille, les descendants des frères et sœurs de Matès, communistes eux aussi, qui ont émigré en Argentine, en Union soviétique et en Israël. Il écrit à une centaine de Jablonka de par le monde. Il téléphone à tous ceux qui, d'après l'annuaire pour l'Ile-de-France, portent le même nom que les locataires du passage d'Eupatoria, à Ménilmontant, pendant la guerre. C'est là que ses grands-parents ont été arrêtés, le 25 février 1943, et emmenés à Drancy. L'arrestation est peut-être en relation avec l'exécution de deux officiers allemands par la Résistance, quelques semaines plus tôt.

Marcel et Suzanne ont été *«laissés volontairement dans l'immeuble»* par leurs parents. Ceux-ci savaient-ils ce qui les attendait? Ivan Jablonka pose la question en ces termes: *«A partir de quel niveau de danger choisissez-vous de ne pas emmener vos enfants avec vous pour une destination inconnue?»*

CLAIRE DEVARRIEUX

Comment ça s'écrit

Dans les bras de morphine

Par MATHIEU LINDON

Le *Voleur de morphine* se présente comme la traduction de *The Morphine Thief*, un livre qu'aurait écrit Samuel Kurt Caplan, *«artiste plasticien et écrivain nord-américain»* né en 1921 et *«pionnier de l'art infographique»*. Mais c'est bel et bien un roman de Mario Cuenca Sandoval, professeur de philosophie à Cordoue né en 1975 et dont c'est la première œuvre traduite en français. Il a cette phrase en épigraphe: *«Cette histoire est une mouche dans la bouche d'un caméléon/ et un caméléon dans la bouche d'un serpent/ et un serpent dans la bouche d'une grotte.» «Cette histoire»* est celle d'une guerre, celle de Corée, mais ambitionne manifestement d'être celle de toute guerre où sont égarés des soldats américains.

La guerre serait ce caméléon qui aurait investi le moindre recoin de la vie pour devenir la vie elle-même. Le soldat américain Bentley le Maigre et son collègue colombien Wilson Reyes, les époux Goh et le jeune voleur de morphine ainsi que *«Bentley le Flocon de neige»* à une époque antérieure sont les personnages principaux mais secondaires d'un récit et d'événements qui les dépassent, une sorte de saga miteuse et épique qui est donc la guerre. *Le Voleur de morphine* est un roman d'aventures dont les états de conscience sont les héros. La guerre est plus que la réalité, elle est aussi une réalité parallèle. Il se trouve que *«ce conflit en cachait un autre, un combat halluciné où les Jaunes armés de baïonnettes archaïques et aveuglés par l'opium attaquaient les bunkers, et où les Américains grisés d'herbe les accueillaient avec des rafales de balles»*. D'autant que Bentley le Maigre a depuis l'enfance un sens très particulier de l'interprétation. *«Je pensais que la Bible peut être lue comme s'il n'existait pas d'autre monde maudit que celui-ci, comme si elle ne faisait pas allusion à l'au-delà, mais à notre univers. Je croyais que le salut et la condamnation étaient des concepts psychologiques, des états de conscience; que les anges et les démons étaient les alliés et les rivaux de notre bonheur, rien de plus.» «Un pouvoir de persuasion vipérin»*: c'est ce que possède un tract des *«Jaunes»* dont Bentley le Maigre et Reyes ne déchiffrent pourtant que le dessin. Mais c'est ce qu'a aussi l'œuvre d'Edgar Allan Poe qui réunit les deux soldats, et en particulier la nouvelle «l'Enterrement prématuré». Qu'est-ce que la guerre sinon l'enterrement prématuré de ses participants? Quelle langue y parle-t-on? *«Quel langage peuvent bien partager des ennemis qui vivent dans des pays différents et rivaux et ne s'expriment pas de la même manière?»* La morphine en est un quand survient une aide inespérée. *«En une seconde à peine, les muscles de ton visage se sont relâchés, tes paupières se sont fermées et tes tremblements ont cessé. Où vont les tremblements quand ils partent?»* Il faut compter avec *«la sainteté des opiacés»*. La fièvre bouleverse toute rationalité, comme quand on agite une boîte et que tout se retrouve sens dessus dessous. *«C'est ce qui arrivait aux mots prisonniers de la fièvre qui les secouait comme des couverts, les bousculait, les faisait reluire. Certains restaient à leur place et d'autres changeaient de sens pour devenir éblouissants. La fièvre agissait ainsi sur les mots. La fièvre aurait dû être un sujet d'étude pour les grammairiens et non pour les médecins.»* C'en est un pour Mario Cuenca Sandoval. La guerre est un *«sujet d'étude»* pour les romanciers. Elle est un sujet de fiction et de réalité. *«On livrait une autre guerre dans nos poumons. Une guerre menée par des ennemis minuscules. La guerre était devenue un virus, ou vice-versa.»* Les mots peuvent être le contrepoison.

«Un combat halluciné où les Jaunes armés de baïonnettes archaïques et aveuglés par l'opium attaquaient les bunkers, et où les Américains grisés d'herbe les accueillaient avec des rafales de balles.»

Face aux *«Orientaux désorientés»*, les Occidentaux sont à l'ouest. Toute identité est difficile à tenir. Il y a beaucoup de photos dans *le Voleur de morphine*, celles de très jeunes gens nus prises en pleine guerre et celles de Bentley le Flocon de neige qui s'obstinait jadis à vouloir prouver que deux flocons pouvaient être identiques. Ce sont toutefois les mots qui comptent. *«La mémoire dispose de filets d'images et de paroles, mais au bout du compte, c'est toujours dans le rets des mots qu'on remonte des profondeurs les animaux les plus impressionnants.» «J'ai inventé des histoires de compassion car la pitié devrait avoir sa place là-dedans. J'ai écrit des fictions, si toutefois la compassion n'est pas à elle seule un récit de fiction»*, dit *«le traducteur»* qui ajoute: *«Ces histoires tronquées devaient déboucher sur une grotte qui aurait été le trou d'évacuation du récit; les histoires fonctionnent ainsi, Reyes, elles ne finissent pas mais se perdent, sont capturées. Toute histoire se conclut sur un abandon, le reste, c'est de la falsification, de la littérature.»* C'était déjà une leçon de la morphine quand, sous son emprise, disparaît toute gravité. *«Les choses qui pèsent sur le cœur et sur la terre, l'inquiétude et la matière ne sont-elles qu'une seule et même réalité?»*

MARIO CUENCA SANDOVAL
Le Voleur de morphine
Traduit de l'espagnol par Isabelle Gugnon.
Passage du Nord-Ouest, 214 pp., 19 €.

Sous le ciel d'Austerlitz

Dieu, l'infini et Tolstoï, un essai de la romancière Sylvie Germain

Sylvie Germain poursuit sa recherche spritueelle sur un champ de bataille. PHOTO TADEUSZ KLUBA

SYLVIE GERMAIN
Rendez-vous nomades
Albin Michel, 189 pp., 15 €.

Une scène saisissante de *la Guerre et la Paix* sur laquelle Sylvie Germain revient à deux reprises. Sur le champ de bataille d'Austerlitz, le prince André Bolkonski, stoppé dans le feu du combat par une méchante blessure à la tête, gît parmi les innombrables mourants. Seul le ciel infini révélé à lui lors de sa chute lui importe, alors qu'il se vide de son sang. *«Que je suis heureux de l'avoir découvert enfin! Oui, tout est vanité, tout est mensonge en dehors de ce ciel sans limites. Il n'y a rien, absolument rien d'autre que cela... Peut-être même est-ce un leurre... Peut-être n'y a-t-il rien, à part le silence, le repos. Et Dieu en soit loué!...»*

«Candeur». Sylvie Germain y retourne donc sur ce champ. Pour cet effet de basculement métaphysique du prince terrassé dans sa chair. Puis pour la soudaine petitesse de ce Napoléon qui vient lui parler, celui qui était son héros et qui ne semble plus qu'une piètre émanation vaniteuse de l'humanité. Révélation extraordinaire dans une situation extrême. Mais cet arrêt soudain du regard, cet ébranlement des certitudes peut advenir dans les situations les plus ordinaires de la vie. Nous avons nos petits Austerlitz... *«Candeur du vide, nudité de la vie.»*

C'est dans ces failles de la réalité, dans ces creux que fouine Sylvie Germain, soulevant certains mots comme des pierres, frottant la terre autour, les astiquant pour en tirer toutes les substantifiques facettes. Mots forés, remâchés, ce qu'elle appelle: *«Une auscultation par voie de rumination.»* Les mots: *«Comme les débris de roches glaciaires, ils sont erratiques, se déplaçant au fil de temps très longs et à très grande distance de leur lieu d'origine.»* Chemin faisant, elle passe du hasard, celui de la naissance et de la tradition religieuse, à cet indicible qui fait lever une âme vers le ciel d'Austerlitz, Dieu ou pas Dieu, pour appeler à la révolution. *«Si le hasard a présidé à notre naissance, c'est à nous par la suite, aussi démunis soyons-nous devant la souveraine et impassible candeur du ciel, de prendre le relais, de relancer les dés.»* Ne pas s'arrêter au hasard, ne pas céder au confort. Même si, citant Rimbaud dans *Une saison en enfer*, *«Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille des hommes»*.

Dans l'égrainage passent la croyance et la foi. Et au tamis le doute quand dans l'énonciation de la Trinité, le fils manque à l'appel sur ses lèvres. Dieu est bien le mot le plus problématique, *«utilisé comme un formidable fourre-tout-et-n'importe-quoi, un vide-fantasmes, vide-détresse-effrois, vide-orgueil sans fond, manipulé comme un coupe-faim de la pensée»*... Comme dans ses autres essais qui témoignent de sa recherche spirituelle et mystique, pas question de gober sans réfléchir pour celle qui repousse le conformisme. Pas question d'ignorer le mal, les guerres et génocides du XXe siècle, ses carnages qui hantent en partie son œuvre: *«On ne peut pas envisager la question de Dieu comme si rien [...] n'avait eu lieu.»*

«Cloche-main». De cette traversée à gué, souvent grave, toujours vivante, le désir et le jeu ont leur part. Il y a le coup de dés du hasard de la naissance, contre lequel on ne peut rien, mais il y a aussi la marelle. C'est sa manière, spirituelle, d'envisager l'écriture. *«Ecrire est le plus sérieux des jeux. Dans le territoire du roman, on écrit un peu à la façon dont on joue à la marelle, on pousse les mots de ligne en ligne, de page en page, on avance à cloche-main, et les espaces traversés ne sont pas sans danger.»* *Rendez-vous nomades* semble conçu dans cet esprit jusqu'à l'interrogation finale, celle du rapport de l'écrivain à la langue, au lire et à l'écrire. En compagnie de précieuses lanternes, Paul Celan en tête: *«...un mot qui me fuyait/ quand ma lèvre saignait de langage.»*

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

BOURSE DE PARIS / CAC40
-1,59 % / 3 193,65 PTS
Transaction: 2 024 945 767€ -11,02%

↗ **La hausse**
EADS

↘ **Les 3 plus basses**
ALCATEL-LUCENT
EDF
VEOLIA ENVIRON.

BOURSES DU MONDE

New York Dow Jones	12 379,90	**-0,14 %**
New York Nasdaq	2 642,72	**-0,23 %**
Londres Footsie 100	5 668,45	**-0,55 %**
Tokyo Nikkei	8 560,11	**+1,24 %**

–0,1%

En novembre, le niveau de la consommation des ménages a continué de stagner, après une légère progression de 0,1% en octobre. Sur un an, la consommation a reculé de 2,1%, en données corrigées des variations saisonnières, selon l'Insee. Cette atonie du principal moteur de l'économie française devrait se poursuivre au moins sur les premiers mois de l'année, selon les prévisions de l'institut.

BANQUE La Société générale a annoncé hier la suppression de 880 postes en France au sein de sa filiale SG CIB. Ces emplois seront supprimés sans licenciements ni départs contraints. Le plan devrait être mis en œuvre à partir d'avril. La banque va aussi réduire ses effectifs à l'étranger de 700 personnes, avec cette fois des licenciements à prévoir.

BOEING Le constructeur aéronautique américain a annoncé hier la fermeture de son site de Wichita (Kansas) d'ici à la fin 2013. Dans cette usine, 2160 personnes travaillent pour produire les bombardiers B52 et l'avion ravitailleur 767 International Cargo.

ITALIE L'inflation a fortement progressé en s'établissant à 2,8 % en moyenne pour l'année 2011, contre 1,5 % en 2010. Ce niveau est le plus haut enregistré dans le pays depuis 2008, quand les prix avaient augmenté de 3,3 %.

A Calais, le 2 janvier. Le plan implique le licenciement des salariés. OLIVIER TOURON. FEDEPHOTO

SeaFrance : Scop de fin pour la CFDT ?

SOCIAL Alors que le dossier doit être déposé demain, le syndicat juge le plan de sauvetage trop risqué.

Nouveau rebondissement dans l'affaire SeaFrance, la compagnie de ferries basée à Calais (880 salariés), et menacée de liquidation judiciaire. Dans une lettre ouverte adressée hier à Nicolas Sarkozy, les représentants de la CFDT, porteurs du projet de Scop (société coopérative et participative), ont repoussé le plan de sauvetage avancé lundi par le président de la République. A savoir la liquidation de l'entreprise, le licenciement des salariés, et le versement par la SNCF, propriétaire de la société, de fortes indemnités permettant aux employés de les réinjecter dans la Scop. Avec, en sus, le rachat des bateaux par la compagnie ferroviaire, qui relouerait ensuite les ferries à la coopérative.

«La solution esquissée [...] ne peut être envisagée en raison de l'insécurité juridique qu'elle engendre», estiment ainsi les leaders de la CFDT dans leur courrier. Et de souligner *«l'incertitude pour la SNCF de récupérer les navires, [...] la perte du fond de commerce, du nom commercial, des systèmes de réservation fret et passager, et donc de l'accès à la clientèle»*.

«Cette solution est trop aléatoire, confirme leur avocat, Philippe Brun, à *Libération. Il faut conserver les contrats de travail et monter un plan de cession des actifs à la Scop.»* Et de proposer la création d'une société d'économie mixte (SEM), réunissant, notamment, les collectivités, et qui se porterait acquéreur des navires. Ce qui permettrait de dégager du cash pour la coopérative, et d'amorcer le redémarrage de l'activité. Cette fin de non-recevoir n'a cependant pas manqué d'énerver un peu plus le ministre des Transports, Thierry Mariani, opposé depuis le début au projet. *«Grâce à la décision de Nicolas Sarkozy, cette Scop peut être financée. [...] Maintenant, on explique qu'il existe des problèmes techniques, tout cela ressemble à une très grosse impréparation»*, a-t-il déclaré sur BFM TV. François Hollande s'est engouffré dans la brèche d'un dossier de plus en plus politique, à quatre mois de l'élection présidentielle, estimant qu'*«une nouvelle fois, cet effet d'annonce n'aura été traduit par aucun acte»*.

Mais le temps presse. Le dossier doit être déposé d'ici à demain, 18 heures, au tribunal de commerce, avant la tenue de l'audience lundi. *«Bref, dans quarante-huit heures, c'est fini !»* prévient Philippe Brun, inquiet de ne pas voir le dossier avancer plus vite.

LUC PEILLON

«Faute d'un accord et du financement qui y est lié, la Grèce sera confrontée à un danger immédiat de défaut de paiement incontrôlé en mars.»
Lucas Papademos Premier ministre grec, hier, après une rencontre avec les syndicats

LES GENS

SAINT-GEOURS CHANGE DE SIÈGE CHEZ PSA

Le grand argentier de PSA va devoir se remettre au marketing. Frédéric Saint-Geours, directeur financier du constructeur, a été choisi hier par le PDG, Philippe Varin, comme nouveau directeur des marques Peugeot et Citroën, après le départ de Jean-Marc Gales. Le groupe assure qu'il ne s'agit pas d'une sanction : Gales souhaitait *«lever le pied»*. Il deviendra directeur de l'association européenne des fournisseurs automobiles. La nomination peut surprendre : alors que Gales était un ténor du marketing passé par Mercedes, Volkswagen ou GM, Saint-Geours – qui préside aussi la puissante UIMM (Union des industries et métiers de la métallurgie) – est avant tout un financier, même s'il a été patron de la marque Peugeot de 1998 à 2007. Ce choix s'explique peut-être par les difficultés de PSA (pertes au second semestre 2011, plan de départs), Saint-Geours étant le plus à même de rassurer les marchés et les analystes. PHOTO AFP

RETOUR SUR LES DÉBOIRES FINANCIERS DU PORTAIL INTERNET AMÉRICAIN

Yahoo se paie l'ex-président de PayPal

Yahoo s'offre une pointure du Web : le portail internet a débauché hier Scott Thompson, ex-président de PayPal, le champion du paiement en ligne, pour en faire son nouveau directeur général. Depuis le renvoi en septembre de Carol Bartz, la «Wonder Woman» qui n'avait pas réussi à enrayer le déclin du groupe, Yahoo n'avait qu'un «intérimaire» à sa tête.

Réputée à vendre, la star déchue du Net attirait les vautours : des fonds d'investissement comme KKR & Co. ou Blackstone Group LP, mais aussi Microsoft étaient sur les rangs pour reprendre la marque aux abois. Or, l'arrivée d'un nouveau directeur de *«très bonne réputation»* rend aujourd'hui l'option d'une vente *«moins probable»*, estime Brett Harriss, analyste chez Gabelli & Co., pour qui *«on se dirige vers la monétisation des actifs asiatiques du portail, Yahoo Japan et Alibaba»*. Sous le règne de Thompson, PayPal est passé de 50 millions à 104 millions de clients. Le nouveau boss de Yahoo promet des produits *«formidables»* et *«novateurs»*. Tout ce que Yahoo n'a pas réussi à faire ces dernières années... **L.M. (à Washington)**

REPERTOIRE

repertoire-libe@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 40 10 51 66

SOLDES

DU 11 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2012

mobeco

Détaillant-grossiste vend aux particuliers les grandes marques "au meilleur prix"

TEMPUR MATELAS ET OREILLERS

* Voir conditions sur www.mobeco.com

MATELAS - SOMMIERS

TRECA - TEMPUR - SIMMONS - PIRELLI
DUNLOPILLO - BULTEX - EPEDA - ETC...

CANAPÉS - SALONS - CLIC-CLAC
CONVERTIBLES POUR COUCHAGE QUOTIDIEN

DIVA - CASANOVA - BUROV - DESIGNERS GUILD
NEOLOGY - NICOLETTI - LELEU - MARIES CORNER - ETC...

Livraison gratuite sur toute la France
Réglez en 10 fois sans frais *

50 av. d'Italie 75013 PARIS | 148 av. Malakoff 75116 PARIS | 247 rue de Belleville 75019 PARIS

01 42 08 71 00 7j/7

www.mobeco.com leader de la vente en ligne

A VOTRE SERVICE

A VOTRE SERVICE

graphiste créatif web Design Print

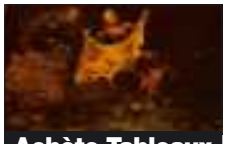
www.seizemars.com

DÉMÉNAGEURS

"DÉMÉNAGEMENT URGENT"
MICHEL TRANSPORT
Devis gratuit.
Prix très intéressant.
Tél. : 01.47.99.00.20
micheltransport@wanadoo.fr

CARNET DE DÉCORATION

ANTIQUITÉS/BROCANTES



Achète Tableaux
anciens
XIXe et Moderne avant 1960

Tous sujets, école de Barbizon, orientaliste, vue de venise, marine, chasse, peintures de genre, peintres français & étrangers (russe, grec, américains...), ancien atelier de peintre décédé, bronzes...

Estimation gratuite

EXPERT MEMBRE DE LA CECOA
V.MARILLIER@WANADOO.FR
06 07 03 23 16

ENTRE NOUS

entrenous-libe@amaurymedias.fr
Contact: Tél: 01 40 10 51 66

MESSAGES PERSONNELS

Ch. Et je suis certain que tous MES petits bisous te feraient un bien FOU, FOU, FOU ! Er

C'est aujourd'hui ma petite chatte Que tu vas mettre échec et mat Les syllogismes, et puis les stats En un rien d'temps, ma Reine des maths Voici une multiplication : Mon amour dans Libération

J-100... parce que ce sera un Jour merveilleux pour nos 2 nam's et qu'on sera tellement heureux d'y participer ! JOYEUX J-100 C&J !

Mon amour fou et irraisonné, je vous souhaite une excellente année et une très belle santé. C.

Te voilà Léna, petite Princesse, Papa et Maman, fous de joie au 1er jour de ta vie. On t'aime.

TRANSPORTS AMOUREUX

Rer Laplace-Denfert. Mardi 15h. Homme au Chapeau séduit par Femme élégante en noir. Nouvelle rencontre.... francois.ccc@hotmail.fr

La reproduction de nos petites annonces est interdite

retrouvez tous les jours les bonnes adresses de Libération

(cours, association, enquête, casting, déménagement, etc.)

Professionnels, contactez-nous au 01 40 10 51 50, Particuliers au 01 40 10 51 66 ou repertoire-libe@amaurymedias.fr

IMMOBILIER

immo-libe@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 40 10 51 66

ESH LOGIREP vend à
ST-PIERRE-DU-PERRAY (91)

LogiRep

Les locataires LOGIREP du département 91 sont prioritaires jusqu'au 5 mars 2012

Secteur de la rue du commerce
(Construction 1996)

- un STUDIO 36,89 m² - prk s/s inclus - Classe E
  Prix de vente : 97 700 €
- 2 PIÈCES 48,45 m² - prk s/s inclus - Classe D
  Prix de vente : 122 600 €
- 2 PIÈCES 51,34 m² - prk s/s inclus Classe E
  Prix de vente : 127 300 €
- 2 PIÈCES 69,65 m² - prk s/s inclus Classe C
  Prix de vente : 156 000 €
- 3 PIÈCES 62,64 m² prk s/s inclus - Classe D
  Prix de vente : 152 700 €

Autres disponibilités :
Rueil- Malmaison - Sartrouville
Saulx-les-Chartreux - Sannois- Les Ulis

Contact : Mme GIRAUD
06 07 36 64 04 - giraud.p@polylogis.fr

ESH LOGIREP vend à **RUEIL-MALMAISON** (92)

LogiRep

Les locataires LOGIREP du département 92 sont prioritaires jusqu'au 5 mars 2012

Rue Guy de Maupassant

Dans une résidence de 6 étages
(Construction 1994)

Un studio
de 34.50 m² avec box en sous-sol
Consommation énergétique : D
Prix de vente : 164 800 €

Autres disponibilités : SARTROUVILLE - SANNOIS
LES ULIS - SAINT-PIERRE-DU-PERRAY

Contact : Pascaline GIRAUD au 06 07 36 64 04 / giraud.p@polylogis.fr

À LOUER - CHEVILLY LARUE
IMMEUBLE NEUF

Villagecenter LOISIRS

Studio ~20m² - 550€/mois CC
Appartement 2 pièces ~33m² - 750€/mois CC
Location en résidence de services - Bail mensuel renouvelable
Visites les 9, 10, 11 janvier avec nocturnes
Pour réserver votre visite contactez-nous au :
N° Indigo 0 825 00 53 47 (0,15 € TTC / MN) accfontainebleau@village-center.fr
Immeuble de résidence de tourisme proposant à la location des appartements meublés ne permettant pas au locataire d'y élire domicile.

DERNIER MERCREDI DU MOIS :
Notre sélection Produits Atypiques

Libé

Professionnels, contactez-nous au 01 40 10 51 24, Particuliers au 01 40 10 51 66
immo-libe@amaurymedias.fr

Pour un statut démocratique du chef de l'Etat

Par **DOMINIQUE ROUSSEAU**
Professeur à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne

Dans le corps du président de la République, il y a deux personnes : la personne publique et la personne privée. Devenir président ne supprime pas la personne privée. Devenir président n'est pas acquérir un bouclier pour protéger la personne privée. Devenir président ne fait pas disparaître l'homme. Bref, la fonction présidentielle n'avale pas l'homme. Or, depuis la révision de février 2007, le statut judiciaire du chef de l'Etat mélange les deux, confond les deux personnes et, ce faisant, heurte un principe de base du constitutionnalisme : la protection des citoyens contre les pouvoirs.

Le jugement Chirac démontre l'absurdité du statut actuel. Ce n'est pas l'ex-président de la République qui est condamné, mais l'ancien maire de Paris ! Et pourtant la presse a titré «Une première historique : un ancien président condamné». Ce qui porte injustement préjudice à la fonction présidentielle et démontre que l'actuel statut ne la protège en rien. Et Chirac est condamné pour des infractions commises il y a plus de vingt-cinq ans ! Imaginons qu'il ait été condamné peu après, en 1998 par exemple. Les citoyens auraient alors appris qu'il *«a été l'initiateur et l'auteur principal des délits d'abus de confiance, détournement de fonds publics, ingérence et prise illégale d'intérêts ; que sa culpabilité résulta de pratiques pérennes et réitérées qui lui sont personnellement imputables ; que Jacques Chirac a manqué à la probité qui pèse sur les personnes publiques chargées de la gestion des fonds ou des biens qui leur sont confiés, cela au mépris de l'intérêt général des Parisiens»*. Avec un tel jugement rendu en 1998, il aurait dû démissionner, une élection présidentielle aurait eu lieu dans la foulée et qui aurait été élu Président en 1998 ? Lionel Jospin ?

Pour les actes détachables de l'exercice de sa fonction, le président doit être un justiciable comme les autres.

C'est pour éviter que les citoyens apprennent de telles vilenies que le statut judiciaire du chef de l'Etat a été voté en 2007 : ne pas gêner le président pendant son mandat par des actions judiciaires qui pourraient le déstabiliser, assurer la continuité de l'Etat, respecter la fonction présidentielle. Et donc repousser après la fin de son mandat son éventuel jugement.

Mais là est le détournement de la Constitution qui n'est pas faite pour accorder une protection judiciaire aux représentants élus mais une protection aux citoyens contre les agissements de leurs représentants contraires à leur mission. Les Français découvrent en 2011 que le système constitutionnel a permis qu'ils ne sachent pas qu'un candidat à la présidentielle avait manqué à la probité et méprisé l'intérêt général dans l'exercice de fonctions publiques antérieures. Ils découvrent, mais un peu tard et en vain que, de 1995 à 2007, le contrat politique a été faussé par une *«erreur sur la personne»*. Et c'est ainsi que la démocratie devient sourde !

Il faut donc revenir à une distinction simple, celle défendue en son temps par Jean Foyer : pour les actes rattachables à l'exercice de sa fonction, le président peut bénéficier d'un privilège de juridiction ; pour les actes détachables de l'exercice de sa fonction, il est un justiciable comme les autres et le principe d'égalité devant la justice implique qu'il soit jugé par les tribunaux ordinaires et pendant son mandat. La distinction est le plus souvent facile à faire. En l'espèce, les faits étaient détachables puisque commis avant l'élection de Chirac à la présidence ; il en serait ainsi pour des actes tels que le défaut de paiement d'une pension alimentaire, la chasse hors des dates légales, le ski hors-piste… Pour d'autres, la frontière entre actes rattachables et détachables sera peut-être plus difficile à tracer ; le constituant devra donc prévoir une commission, composée de magistrats du siège, pour en décider. Sur le modèle, par exemple, de la responsabilité des magistrats. Jusqu'en 2008, afin de protéger le magistrat dans l'exercice de sa fonction, aucune requête individuelle ne pouvait être engagée par un justiciable ; depuis la révision de 2008, celles-ci sont autorisées, mais soumises au filtre d'une commission pour éviter les mises en cause abusives ou fantaisistes.

Et il conviendrait de profiter de cette révision constitutionnelle pour supprimer enfin l'article faisant des ex-chefs de l'Etat des membres de droit à vie du Conseil constitutionnel. Sinon, dans six mois, ils représenteront un tiers de l'effectif !

Le vrai débat sur l'affaire Chirac

Par **DANIEL SOULEZ LARIVIÈRE**
Avocat, ancien membre des commissions Vedel et Avril

La condamnation d'un ancien président à une peine de deux ans de prison avec sursis pour abus de confiance, détournement de fonds publics et prise illégale d'intérêts n'est pas scandaleuse mais triste. La position du parquet n'est ni l'une ni l'autre. Partie au procès, le parquet représente la société. Il dépend, soit du corps électoral, comme aux Etats-Unis, soit du pouvoir exécutif, représenté en France par un gouvernement élu. Le fait de prendre une position défendable et favorable au sort d'un ex-chef de l'Etat est parfaitement acceptable. En France, la justice n'est rendue ni par le parquet ni par la défense, mais par les juges du siège. Et ces juges ont montré qu'ils étaient indépendants puisqu'ils ont rendu la décision que nous connaissons. Une dispense de peine aurait-elle été plus élégante pour manifester cette indépendance de la justice ? Les juges ont aussi dû prendre en compte la dommageable condamnation antérieure d'ex-collaborateurs du Président. L'ancien chef de l'Etat a considéré avec courage qu'il fallait en rester là.

Il faudrait veiller à ce que le projet de loi sur la possibilité de destitution du président soit inscrit à l'ordre du jour de l'Assemblée début 2012.

Selon le lieu commun le plus démagogique, cette condamnation est tardive. Ce procès aurait-t-il dû se tenir en plein mandat de Chirac dans des moments où, approuvé par les Français, il prit des positions capitales pour la France et le monde, ainsi lors de la deuxième guerre d'Irak ? Quel intérêt pour la République d'une perturbation de son mandat par cette procédure qui témoigne de mœurs passées sans doute discutables mais moins graves que ce que nous risquons, hélas, d'apprendre un jour lorsque toutes les écuries de la République auront été explorées. La question est celle du statut pénal du chef de l'Etat tel qu'il a fait l'objet de la réforme constitutionnelle approuvée par le congrès en février 2007. Celle-ci prévoit que toute poursuite civile et pénale contre lui est impossible pendant son mandat (art. 67) en contrepartie d'une possibilité de destitution *«en cas de manquement à ses devoirs manifestement incompatible avec l'exercice de son mandat»* (art. 68).

Cette réforme a une histoire, celle de la commission Avril de 2002, précédée des travaux de la commission Vedel de 1992-1993 au cours de laquelle nous avons imaginé la Cour de justice de la République afin de juger les ministres. Les membres de la commission Vedel partagèrent l'idée française traditionnelle selon laquelle, pour les politiques et s'agissant des ministres, il était nécessaire de créer une juridiction d'exception. Le législateur l'ayant mise en œuvre, le premier grand procès devant cette juridiction fut celui du «sang contaminé» impliquant des ministres et pour lequel cette juridiction spéciale avait été créée afin «d'en finir». Déception au regard des espoirs nourris. Au point que nous fûmes un certain nombre, y compris le doyen Vedel, à regretter d'avoir promu un tel système plutôt que de laisser les juridictions de droit commun faire leur travail.

Dix ans plus tard, la commission Avril se rendit compte qu'il fallait prendre une autre voie pour le statut pénal du chef de l'Etat et distinguer de manière étanche le politique du judiciaire pendant la durée de son mandat. Constitutionnellement, il n'est pas un citoyen comme les autres. C'est pourquoi…

– avec le souvenir de l'affaire Clinton qui a commencé par une décision de la Cour suprême autorisant les poursuites civiles contre un président en exercice ce qui généra ensuite l'affaire Lewinski ;

– consciente des dangers de notre procédure pénale qui privatise les poursuites en faisant des parties civiles victimes, réelles ou prétendues et des associations même irrecevables, des sortes de procureurs privés avec des capacités de nuisance considérables ;

– compte tenu des décisions du Conseil constitutionnel et de la Cour de cassation qui, pour des motifs différents, interdisaient les poursuites pénales contre le président de la République,

… la commission Avril choisit de conseiller au gouvernement de consacrer constitutionnellement l'interdiction des poursuites pénales et civiles contre le président en exercice. Et, contrepartie politique, d'instaurer une possibilité de destitution permettant au Parlement, si le comportement du président est *«incompatible avec l'exercice de son mandat»* d'en tirer les conséquences à une majorité spéciale dite *«qualifiée»*.

Cette partie de la réforme ne fait pas encore l'objet d'une loi organique. Plutôt que de dénigrer une initiative qui, aux Etats-Unis, aurait évité bien des déboires, ceux qui critiquent cette réforme de bon sens devraient plutôt militer en faveur de son parachèvement. En commençant par veiller à ce que le projet de loi organique sur la destitution soit bien inscrit à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale début 2012. L'équilibre du projet est en cause et non le reniement d'une réforme raisonnable qui, à beaucoup d'égards, a déjà porté ses fruits dans l'intérêt général.

Record de morosité française pour 2012

Par **ALAIN DUHAMEL**

POLITIQUES

Les Français commencent l'année 2012 plus pessimistes que jamais. Ils ont de bonnes raisons d'être mécontents, anxieux, amères et même, pour une fraction d'entre eux, submergés par la colère et le ressentiment. Le chômage va retrouver des niveaux conjurés depuis dix ans. Il dépassera prochainement la barre des 10%. Le pouvoir d'achat stagne globalement et va même baisser cette année. La France entre en récession pour au moins six mois. La crise financière et monétaire ne cesse de rebondir et d'imposer un sentiment délétère de dessaisissement et de vulnérabilité : elle nous échappe et nous régente. Que dans ces conditions, le moral des Français soit sinistré, cela n'a rien de surprenant ou d'illogique. La campagne présidentielle va se dérouler dans un climat lugubre, sous la menace de plans sociaux, sous la férule de marchés impitoyables. Elle sera en ce sens la plus cruelle que l'on ait connu depuis que l'on élit le président de la République au suffrage universel direct. Ce noir décor n'explique cependant pas pourquoi la France est aujourd'hui le pays le plus pessimiste du monde.

La récente enquête annuelle menée par Gallup (1) dans 51 Etats (en France par BVA) nous situe en effet comme la nation la plus dépressive, la plus sombre de l'univers. Nous sommes moins confiants dans l'avenir que l'Espagne, l'Irlande ou la Grèce, pourtant tellement plus sinistrées que nous. La Bosnie, la Serbie et l'Irak, qui viennent de traverser d'effroyables guerres civiles, ont moins mauvais moral que nous. Des pays dévastés, martyrisés, terrifiés comme l'Afghanistan ou le Pakistan n'atteignent pas notre degré de désarroi et de colère.

La France a certes toujours été sujette à des humeurs crépusculaires, à des colères brutales. Ce n'est pas un hasard si elle a connu quinze régimes en deux siècles, donc autant de révolutions. Cela fait des décennies qu'elle s'enfonce progressivement dans une dépression collective impressionnante, contagieuse, alarmante. La France vit toujours ses épreuves avec plus d'intensité et de courroux que d'autres.

En fait, depuis la première crise pétrolière de 1973, il y a presque quarante ans, la société française a vacillé entre des abîmes, de brèves rémissions et de constantes désillusions. Après les Trente Glorieuses, elle n'a connu que les Quarante Malheureuses. Elle bat cependant cette année tous ses records de morosité, d'anxiété et d'exaspération. Elle se singularise, au sein d'un monde en pleine recomposition brutale et hâtive, par un rejet sans pareil de l'univers qui se reconstruit. La France déteste, la France abhorre le XXIe siècle où elle ne voit qu'orage et fureur.

La question qui s'impose face à cette quasi-pathologie, face en tout cas à ces symptômes extrêmes et effrayants, n'est pas seulement de savoir où sont les racines de cette déstabilisation collective mais pourquoi elles frappent si particulièrement la France au milieu de nations qui souffrent autant ou plus qu'elle. Un vieux dicton allemand disait : «Heureux comme Dieu en France.» Aujourd'hui nous ne passons plus pour si enviables. Pourtant la France, malgré ses plaies et ses bosses, détient le record de natalité européen. Ses services publics, son bouclier social se rangent en tête de nombreuses statistiques. Sa productivité reste excellente, son attractivité financière demeure. La France est malade et anxieuse, une fraction de sa population frôle la grande pauvreté (moins cependant que chez nos voisins, Allemagne comprise), une fraction beaucoup plus large encore craint le déclassement et redoute le pire. A comparer les chiffres, le cas français est cependant nettement moins désespéré que beaucoup d'autres. A ausculter son moral, la France va néanmoins plus mal que ses voisines.

Sans doute est-elle aujourd'hui d'autant plus pessimiste qu'elle a longtemps attendu de l'Etat, du pouvoir, des institutions sociales une promesse de croissance, de prospérité et de protection. Le bouclier social demeure robuste (aucun pays n'accorde plus aux transferts sociaux) mais il rétrécit. Il n'existe plus aucune magie du pouvoir et de la politique : elle a disparu avec les alternances et les cohabitations. Les Français sont aujourd'hui des athées de la politique ou plutôt des agnostiques : ils voudraient croire mais ils ne croient pas. Ils ont cru en l'Etat bienveillant, ils décroient. Ils ont cru aux statuts de la France, à son prestige, à son influence, ils ne le font plus. Ils détestent comme aucun autre peuple le monde qui se construit : la mondialisation les angoisse, l'Europe les déçoit, le capitalisme les exaspère, les marchés les effraient. Ils rêvent d'égalité, ils constatent l'inverse. La France est de plus en plus tentée par le déclinisme.

(1) Société américaine spécialisée dans les sondages.

L'ŒIL DE WILLEM

L'Europe, une idée en crise

Par **ALEXANDRE KATEB**
Economiste, essayiste

Ainsi nous y voilà. Au terme d'une valse-hésitation de sommets de la dernière chance en psychodrames politiques, l'Européen d'aujourd'hui ressemble à s'y méprendre au *dernier homme* annoncé par Nietzsche. Avachi sur ses avantages acquis, recroquevillé sur sa gloire passée, dissolu dans ses mœurs et incertain dans sa volonté, c'est un consommateur et un commentateur de l'Histoire bien plus qu'un acteur. Il a choisi la farce à l'épopée, le comique au tragique comme le montrent les déboires du couple Merkozy. A la base, l'apologie du bien-être allant paradoxalement de pair avec un consumérisme toujours aussi vigoureux ont pris le dessus sur l'effort et la combativité, sapant l'esprit de sacrifice nécessaire à l'édification d'une solidarité paneuropéenne. Partout, sans qu'il soit besoin de les prononcer, les maîtres mots sont la rigueur et l'austérité.

Jadis, l'Europe inspirait le monde, portait comme un étendard sa civilisation. A la fois séduisante et arrogante, aimable et dominatrice, le vent de l'Histoire gonflait ses voiles. L'Europe était à la fois la sage Athéna et la vengeresse Minerve. Elle était l'histoire en marche avec ses vicissitudes et ses tourments, mais aussi avec cette confiance en l'avenir que même le suicide collectif de 1914-1918, l'illusion communiste et la monstruosité du nazisme n'ont pu ébranler. Chaque fois qu'elle était au bord du gouffre, l'Europe a su se réinventer. Elle a relevé avec brio le défi de la reconstruction d'après-guerre, faisant des ennemis d'hier les architectes d'une paix durable et d'une prospérité partagée. C'était le temps des De Gaulle et des Adenauer, des Schumann et des Monnet. C'était le temps où cela faisait encore sens de *faire* l'Europe.

Plus qu'un territoire, l'Europe est avant tout une idée. Mais cette idée elle-même traverse aujourd'hui une crise profonde, tant il reste peu d'énergie et de conscience de soi à ces habitants de l'isthme occidental de l'Eurasie qu'on appelle les Européens. Qu'est-il advenu de cette idée, de cette belle et grande idée qui, de Platon à Hegel, a fait de l'Europe un modèle à suivre pour le monde entier ? Elle se meurt à feu lent dans un Etat-providence dégénéré en mouroir pour vieillards impotents, dans un hôtel des Invalides érigé à l'échelle d'un continent. Force est de constater qu'il n'y a plus ni hommes ni dieux à la hauteur des événements dans cette Europe alanguie, prête à se donner au plus offrant.

Et au rythme où vont les choses, l'Europe ne sera bientôt plus qu'une banlieue de l'Esprit, incapable de se penser, de se voir autrement que dans le miroir déformant tendu par ses créanciers. Elle n'est déjà plus une puissance militaire et son influence diminue à mesure que son ambition historique se restreint. Pis encore, en l'espace de quelques mois, les dirigeants européens ont par leur pusillanimité agi en véritables fossoyeurs, manquant à plusieurs reprises de précipiter le continent dans l'abîme. Ainsi, Remus et Romulus ne sont plus que les orphelins d'une Rome qui n'est plus dans Rome, d'une Athènes en banqueroute et d'une Germanie plus égoïste que jamais. Dévorée par ses propres enfants, vidée de sa substance par des comptables sans imagination, seul un éclair de lucidité, un ultime sursaut citoyen pourra sauver l'Europe. En sommes-nous encore capables ? Comme le résumait si bien Shakespeare : *«Etre, ou ne pas être, telle est la question.»*

Ça caille chez vous !

TU MITONNES

Chaque jeudi, réveil des papilles et passage en cuisine. Aujourd'hui, au menu, les oiseaux aux raisins du mécanicien Lulu, après une virée dans la Bresse.

Par **JACKY DURAND**
Photo **EMMANUEL PIERROT**

Ce soir, c'est le réveillon chez Lulu. Fêter la nouvelle année le 5 janvier, il ne fait jamais les choses comme les autres celui-là. Tous les ans, même refrain, Lulu décroche son téléphone à l'orée de janvier et nous sort dans un éclat de rire : *«Eh les minets, c'est l'heure de nous taper la cloche entre nous, maintenant qu'on a rangé la bourgeoise, les gluants à la maison, et les putains de convenance dans leur boîte à conneries jusqu'à l'année prochaine. Rendez-vous jeudi dans ma turne à cambouis et surtout n'amenez rien ou je vous rabote les miches.»*

LIMAILLE. *«Les minets»*, comme il nous appelle Lulu, c'est une drôle d'armée mexicaine : cinq, six gonzes unis comme les piliers du préau de la communale où on se mettait sur la courge. On a essuyé pas mal de coups de Trafalgar mais on s'est toujours retrouvés pour ce réveillon décalé dans la cuisine qui jouxte son atelier de mécanique auto, du côté de la porte de Montreuil. Notre Lulu n'a jamais appris à causer français dans le Grevisse ; est parfois rugueux comme une poignée de limaille mais c'est un orfèvre de la métaphore, un ajusteur du calembour, un ébéniste de la gouaille. *«Moi, l'école, c'était bac moins 70. P'tit, fais pas comme moi»*, répète-t-il aux gones qu'il prend en apprentissage dans son garage. C'est pas qu'il n'est pas fier de son métier, Lulu : il est capable d'ausculter et de requin-

quer tout ce qui roule sur cette terre : d'une vieille BM à une rutilante Alfa en passant par une Panhard PL 17 ou une Ford Mustang 1967. Même un char T55 en pièces détachées, il peut vous le remonter dans son antre de l'Est parisien. Chez lui, on se met à genoux devant le calendrier Pirelli pour obtenir une réparation avant la saint-glinglin. Lulu prend des airs de mijaurée en consultant son gros agenda maculé de graisse. Il nous fait lambiner comme un premier communiant en égrenant son emploi du temps de ministre de la calandre avant de décréter d'une voix caverneuse : *«Samedi, ce sera bon pour ta caisse et ton gosier à l'heure du petit chablis.»*
On respire tandis que Lulu s'en retourne en sifflotant vers le ventre béant d'un cabriolet 504. Il triomphe, notre Lulu, dans son art, mais *«il me manquera toujours quelque chose*, regrette-t-il. *Toi, t'es allé à l'école, quand moi j'étais arpète à coups de trique»*. On a beau lui répéter que pour *«ses minets»*, comme il nous appelle, il fait fleurir les pages du *Petit Larousse* en plein hiver, histoire de nous arracher à la morosité ambiante, de nous déclencher une franche rigolade dans le gris du jour, Lulu, lui, aurait voulu apprendre *le Littré* et *l'Encyclopædia universalis* en jouant de la clé à pipe et de la lime. Faut l'entendre aboyer sur ses apprentis, quand il découvre qu'ils ne bossent pas leurs matières théoriques au CFA *[centre de formation des apprentis, ndlr]*. C'est que Lulu voudrait qu'on lui cause de la Guerre de cent ans ou des *Mémoires* de Saint-Simon dans la fosse à vidange. Les gamins l'adorent, parce qu'il n'a pas son pareil pour remettre sur roues les plus cabossés du décrochage scolaire.
Avec nous, les vieux, c'est pareil. Il nous remet le moral d'équerre quand le spleen nous a fracassé la culasse. C'est le genre à faire ronfler le turbo entre Paris et Cancale rien que pour le plaisir de nous offrir une bourriche d'huîtres. L'autre jour, il nous avait sentis l'humeur en berne à l'heure du film du dimanche soir. *«Fais ton paquetage*, qu'il a ordonné, Lulu. *Lever demain, 4 heures, on file en Bresse acheter le chapon de Noël.»*

Avec ses cailles, Lulu sert des «râpées ardennaises», une recette empruntée à un succulent recueil sur la pomme de terre, auxquelles on ajoute de la ciboulette ciselée.

BANDE DE HUNS. On s'est retrouvés dans une voiture de beau mec qui sentait l'artiche trop vite gagnée. *«Porsche Targa 911. Je l'essaie pour son prochain propriétaire qui veut être sûr de son achat. Si tu veux, je te passe le volant après Auxerre.»* On a fait *«non»* de la tête en s'accrochant à notre vieux panier en osier et en écoutant brailler l'avertisseur de radars, qui obligeait Lulu à lever le pied. Sûr que sans cet engin, il aurait déjà perdu son permis dix fois avant le péage de Nemours. Après on a dévalé l'A6 comme une bande de Huns, vitre ouverte dans la nuit glacée, Lulu s'étant remis aux gitanes sans filtre et à John Lee Hooker. Yeux fermés, mâchoires serrées, on a prié saint Christophe avant de réviser nos recettes de chapon.
Après un seau de café et un plein de super, on était rendus sur le foirail de Louhans (Saône-et-Loire) au petit jour. On a embarqué une section entière de chapons *«pour les minets»*, a dit Lulu, puis englouti une tête de veau avant de s'en retourner à Paname à fond de train. Sûr qu'elle était rodée, la Porsche du client à Lulu. A la Porte d'Italie, il a fait la moue : *«On aurait dû pousser jusqu'à Marseille pour manger une bouillabaisse.»*
Ce soir, Lulu nous a promis des cailles, *«pour changer de nos souris»*, qu'il rigole. Voici sa recette pour quatre personnes : il faut quatre cailles préparées par votre boucher ; huit tranches fines de poitrine de porc fumée; une belle grappe de raisin blanc ; quatre échalotes grises ; deux cuillères à soupe de fond de volaille en poudre; 25 cl de muscat de Rivesaltes ; beurre ; huile d'olive, sel ; poivre ; herbes de Provence, piment d'Espelette. Salez et poivrez l'intérieur des cailles et placez dans le ventre quelques grains de raisin, un peu d'herbes de Provence et une noisette de beurre.

ESPELETTE. Entourez chaque caille avec deux tranches de poitrine fumée fixées à l'aide d'un cure-dent. Faites chauffer dans une cocotte un mélange de beurre et d'huile d'olive et faites y dorer tranquillement les cailles. Salez, poivrez et laissez rôtir à couvert une vingtaine de minutes. Puis retirez les cailles, jetez la graisse de cuisson, déglacez les sucs dans la cocotte avec le vin, ajoutez le fond de volaille, mélangez et incorporez les échalotes émincées et les grains de raisin. Rectifiez l'assaisonnement en ajoutant un peu d'herbes de Provence et une pointe de piment d'Espelette ou une pincée en poudre.
Faites réchauffer quelques minutes les cailles dans cette sauce qui doit réduire de manière à napper la viande. Avec ses cailles, Lulu sert des «râpées ardennaises», une recette empruntée à un succulent recueil sur la pomme de terre (1). Pour quatre personnes, il faut : quatre grosses pommes de terre farineuses (bintje) ; 2 cuillères à soupe de farine ; 2 œufs ; 50 g de saindoux, de lard ou d'huile ; sel, poivre, muscade. Epluchez les pommes de terre, rincez-les et séchez-les parfaitement. Râpez-les au-dessus d'une terrine ou d'un saladier. Versez et mélangez soigneusement la farine. Battez les œufs en omelette et ajoutez-les aux pommes de terre râpées. Salez, poivrez et ajoutez une pointe de noix de muscade. Mélangez bien l'ensemble. Dans une poêle moyenne, faites chauffer sur feu modéré le saindoux, le lard ou l'huile. A l'aide d'une cuillère, étalez un peu de la préparation dans la poêle chaude, en vous aidant également d'une fourchette pour bien répartir la râpée sur une épaisseur de 4 à 5 mm. Laissez cuire huit minutes. Retournez la râpée pour cuire l'autre face. Débarrassez sur assiette chaude. On peut ajouter à ces crêpes de la ciboulette ciselée ou d'autres herbes fraîches ainsi que de minuscules lardons de poitrine fumée, préalablement blanchis.

(1) Le Meilleur et le plus Simple de la Pomme de terre, de Joël Robuchon et du Dr Patrick P. Sabatier, Robert Laffont, 2003.

SPÉCIAL FÊTES

Offrez ou offrez-vous Libération

Chaque jour
le quotidien, livré chez vous

24h/24 et 7j/7
Tous les services et contenus numériques

Les applis Smartphone & Tablette

Chaque mois
Le mensuel Next

52% de réduction

= 6 Mois pour 99€ seulement
au lieu de ~~207€~~

Abonnez-vous Libération

À découper et renvoyer sous enveloppe affranchie à Libération, service abonnement, 11 rue Béranger, 75003 Paris

Oui, **je m'abonne à offre INTEGRALE LIBERATION pour 6 mois, au tarif de 99 € au lieu de 207 € (prix au numéro).** Mon abonnement intégral comprend la livraison de Libération chaque jour par portage* + tous les suppléments + l'accès permanent aux services numériques payants de Libération.fr + le journal complet sur Smartphone et Tablette (formule « web première » incluse).

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél _____ E-mail _____@_____

☐ **Réglement par carte bancaire.**

Carte bancaire N° _____

Expire le _____ (mois, année) Cryptogramme _____ (les 3 derniers chiffres au dos de votre carte bancaire)

Date _____

Signature obligatoire :

APNOEL

☐ **Réglement par chèque.**

Vous pouvez aussi vous abonner très simplement sur :
http://abo.liberation.fr

*Cette offre est valable jusqu'au 31 mars 2012, réservée aux particuliers pour un nouvel abonnement en France métropolitaine. La livraison du quotidien est assurée par porteur avant 7 h 30 dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Les informations recueillies sont destinées au service de votre abonnement et, le cas échéant, à certaines publications partenaires. Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de ces publications cochez cette case ☐.

Conception : Octeloconseil

POP Après la sortie antidatée de «Smile» en novembre, le groupe mythique fête, vaille que vaille, ses 50 ans en annonçant pour 2012 une tournée, un nouvel album et des rééditions.

The Beach Boys, retour de plages

Par **GILLES RENAULT**

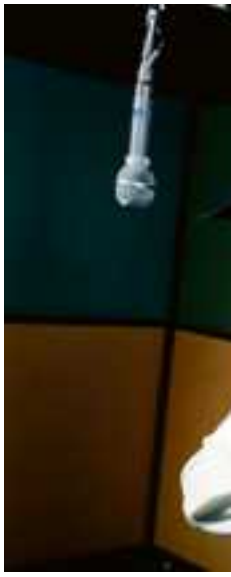
Avant de parler d'un réel événement, jugeons plus prudent, dans un premier temps, de dire qu'il s'agira de l'une des curiosités musicales de l'année: mi-décembre, à savoir un mois après l'exhumation du légendaire album *Smile*, graal pop englouti en 1967 *(lire ci-contre)*, les Beach Boys ont annoncé leur reformation officielle courant 2012.
La nouvelle était ainsi énoncée sur le site du groupe étalon californien: *«Brian Wilson, Mike Love, Al Jardine, Bruce Johnston et David Marks vont se retrouver pour un nouvel album studio, un catalogue commémoratif et une tournée internationale de 50 dates qui débutera en avril en tête d'affiche du New Orleans Jazz & Heritage Festival (Jazz Fest), aux côtés de Al Green, Tom Petty & the Heartbreakers, Foo Fighters…»*

«COMPLIMENT». Pour faire bonne mesure, les musiciens concernés ont décoré le sapin de quelques commentaires émollients, faisant fi des antagonismes et rancœurs passés. Brian Wilson: *«Cet anniversaire est spécial pour moi. Les garçons m'ont manqué, et je suis excité à l'idée d'enregistrer un nouvel album et de les retrouver sur scène.»* Mike Love: *«On s'est retrouvés chez Capitol Records pour réenregistrer* Do it Again, *une chanson que Brian et moi avions écrites il y a quarante-quatre ans et qui avait été numéro 1 dans plusieurs pays. Brian m'a complimenté, disant "comment un type peut encore chanter si bien tant d'années après?" Plus tard, tandis qu'on travaillait sur les harmonies d'une nouvelle chanson écrite par Brian, j'ai eu l'occasion de lui retourner le compliment […]. Depuis l'enfance, la musique a toujours été dans notre famille un facteur d'unité et d'harmonie.»* Euh, là, Mike, tu crois pas que tu pousses un peu?
Donc, éblouissant hasard de l'actualité rétrofuturiste, la considérable discographie des Beach Boys – depuis le *Surfin' Safari* de 1962, publié un an après la formation du quintet à Hawthorne, en Californie – ressortira en intégralité dans les mois qui viennent, remasterisée à l'occasion de ce 50e anniversaire, tandis que les insignes seniors – à peine atténuée par David Marks, la moyenne d'âge frôle les 70 ans – vont à nouveau farter les planches.

Les bandes des sessions originales de *Smile*.
PHOTO CAPITOL ARCHIVES

La dernière réunion officielle des Beach Boys date de 1996, année durant laquelle Brian Wilson avait collaboré à l'album *Stars and Stripes Vol. 1*. Mais la carrière du groupe s'est délitée dès la seconde moitié des années 60 au gré des allers-retours d'un mentor de plus en plus erratique, tantôt présent, tantôt absent, souvent les deux en même temps.
Définitivement hors course, deux des cinq piliers de la formation n'ont pas survécu au XXe siècle, les autres frères Wilson, Dennis (noyade un jour de cuite) et Carl Wilson (cancer du poumon) disparaissant respectivement en 1983 et 1998. Dissensions, bataille juridique sur fond de droits d'auteurs juteux à se partager, numéro 1 sur le tard (la chanson *Kokomo*, en 1988)… les Beach Boys auront ensuite expérimenté à peu près tous les cas de figure plus ou moins flatteurs d'une saga artistique hors norme.

FONDS DE TIROIR. Ces dernières années encore, le nom a continué d'être exploité par Mike Love et quelques faire-valoir (dont Bruce Johnston, tout de même), raclant les fonds de tiroir nostalgiques aux beaux jours, comme à Patrimonio (Haute-Corse), Carcassonne ou La Grande-Motte en juillet, devant des gradins pas toujours très garnis.
De son côté, Brian Wilson, longtemps aperçu en eaux troubles, est remonté de temps à autre à la surface. On l'a ainsi vu à Paris, ressusciter *Smile* à l'Olympia en 2004, puis rendre hommage à Gershwin et reprendre quelques tubes de son groupe, au Casino de Paris, en septembre dernier. Dans les deux cas, les concerts, annoncés comme «historiques», montraient une ex-star des sixties diminuée, certes présentable (car soigneusement bordée par ses acolytes sur scène, et quasi «papy sittée» en coulisse…), mais à des années lumières d'un mythe hédoniste formellement révolu.



Dennis Wilson, en 1967,

Brian Wilson (à gauche)

Mike Love (à gauche)

lors de l'enregistrement de *Smile*. M. OCHS ARCHIVES. GETTY IMAGES

et Van Dyke Parks. JASPER DAILEY. THE PETER REUM COLLECTION

avec Al Jardine. MICHAEL OCHS ARCHIVES. GETTY IMAGES

Brian Wilson, l'âme tourmentée des Beach Boys, évoque le légendaire «Smile», qui vient de sortir quarante-cinq ans après sa conception.

«Le moment était venu»

5 CD: **THE SMILE SESSIONS THE BEACH BOYS** Capitol-Emi.

«Pourquoi sortir enfin Smile ?» Posée au crépuscule de 2011, la question semble surprendre un moment l'aîné des frères Wilson. *«Vous pouvez répéter, s'il vous plaît ?»* relance-t-il. Elle est toutefois légitime. Après quarante-cinq ans d'attente frustrée, faite de rumeurs, mystères et procès, *Smile* est devenu un mythe, grand œuvre inachevé, cité en référence par beaucoup. Une source d'inspiration intarissable pour artistes romantiques, comme Wes Anderson et ses héros, losers magnifiques incapables d'aller au bout de leurs obsessions. A ce qu'on en connaissait grâce aux morceaux déjà sortis ou piratés, puis à la version solo créée par Brian Wilson en 2004, le disque semblait surpasser le merveilleux *Pet Sounds*, qui le précède.

Mais *Smile*, c'est aussi la face obscure des Beach Boys. L'histoire d'un fiasco, qui provoqua la désagrégation du groupe et de son cerveau, avec la mort du cadet Dennis Wilson en épilogue quelques années plus tard. Et pour Brian Wilson, une sorte de malédiction personnelle qui l'entraîna aux gouffres de la folie, barbituriques aidant. On se demande donc comment il a pu replonger dans ces enregistrements. *«Le moment était venu»*, répond pudiquement l'intéressé. L'homme semble en bonne santé mentale, première explication à la résurrection du disque, après une décennie 1990-2000 traversée dans le brouillard de la dépression. *«Quand je réécoute ces morceaux, cela me replonge dans l'état d'esprit dans lequel j'étais à l'époque. C'est étrange, parfois troublant et souvent émouvant.»*

Légumes. Eté 1966. Les Beach Boys sont au tournant fatidique de leur carrière. L'Amérique est en pleine crise existentielle après l'assassinat de JFK, et la recette miracle des Beach Boys – ces paroles naïves sur le surf et les filles – commence à s'essouffler. Si Capitol Records et le reste du groupe s'obstinent, ressortant des tubes sirupeux pour Noël, Brian Wilson est déjà parti plus loin. Avec *Pet Sounds* (1966), il vient de découvrir des territoires sonores jusqu'ici inexplorés par la pop. Il entend des voix, *«une symphonie divine capturant l'essence même de l'adolescence»*. Wilson se met alors à arpenter les studios de la ville à la recherche d'enregistreurs huit pistes et d'instruments rares comme le thérémine, ancêtre du clavier électronique. L'enregistrement du premier morceau, *Good Vibrations*, est l'occasion d'expérimenter une technique révolutionnaire, baptisée *«pocket symphony»*. Sur le modèle du *cut-up* de William Burroughs, il découpe des centaines de sons, pour les recoller de façon empirique. *«Avec plus de six mois de travail, quatre-vingt-dix heures de bandes magnétiques et une ardoise de 50 000 dollars de studios,* Good Vibrations, *aurait pu être un désastre.»* Sauf que c'est un chef-d'œuvre, qui devient numéro 1 mondial fin 1966. Wilson en profite pour faire appel au génial Van Dyke Parks, parolier qui se met à composer des textes étranges sur les pionniers de l'Ouest, des cheminées qui fument et des légumes aux propriétés extraordinaires… Mike Love, l'un des Beach Boys rebelles, mène la fronde.

Ecouter ce *Smile*-là, c'est un peu comme voir un film sur grand écran après s'être contenté d'un enregistrement télé sur VHS.

On connaît la suite. Les 400 000 pochettes imprimées un peu trop vite par Capitol Records en 1967. Le navire *Smile* qui sombre avec son capitaine. Ce que l'on découvre aujourd'hui, avec ces sessions originales, c'est autant le son brut d'un chef-d'œuvre que l'architecture qui le sous-tend. *«L'album est composé de trois mouvements*, explique son auteur. *Les deux premiers reviennent sur l'histoire de notre pays, grâce à l'érudition de Van Dyke Parks. Beaucoup plus expérimental, le troisième tâche de capturer "l'esprit" de l'Amérique à travers les différents éléments : l'air avec* Wind Chimes, *la terre avec* Vega-Tables, *l'eau avec* Blue Hawaii.» Son oubli du quatrième élément, le feu, n'est pas anodin : l'inquiétant *Mrs. O'Leary's Cow*, qui y est associé, fut l'occasion d'un de ses pétages de plomb. Brian Wilson força ses musiciens à porter des casques de pompier pour jouer le morceau, convaincu qu'il déclencherait un incendie par la puissance de ses *bad vibrations*.

AFP

Zen. Dans la version coffret Deluxe (cinq CD, un double livret et deux 45 tours), sortie fin novembre, on trouve parfois jusqu'à dix prises du même titre, comme un magnifique *Heroes and Villains* au piano. Plusieurs inédits complètent l'édifice. Ecouter ce *Smile*-là, c'est un peu comme voir un film sur grand écran après s'être contenté d'un enregistrement télé sur VHS. *«Ma première source d'inspiration fut les Beatles, notamment* Strawberry Fields Forever», rappelle l'auteur. Il évoque ses discussions avec Paul McCartney, qui lui apprit *«le rôle que pouvait jouer la libre interprétation d'idées dans le processus créatif»*.

Il cite aussi Gershwin, Phil Spector et revient à plusieurs reprises sur le *«pouvoir stimulant de certains psychotropes»*, le LSD notamment sous l'emprise duquel il composa la majorité de l'album. *«Mais*, précise-t-il, *c'est sur un tout autre plan, plus métaphysique, qu'il faut se placer pour comprendre la genèse de* Smile. *La philosophie zen d'abord avec la notion de koan, qui permet de libérer l'esprit des préconceptions. Et un essai d'Arthur Koestler,* The Act of Creation, *qui m'a fait comprendre comment les gens se définissaient en premier lieu par une émotion : l'humour.»* Or, de l'humour, il y en a beaucoup dans *Smile*, jeux de mots, anagrammes et cadavres exquis, parsemant la nature pourtant fondamentalement énigmatique du projet.

YANN PERREAU

47

C'est le nombre de secondes de la première publicité réalisée par Maïwenn (*le Bal des actrices, Polisse*...) pour un site de rencontres. Le spot met en scène une jeune fille qui se moque des statistiques sur les rencontres entre sexes opposés et des *«histoires d'amour qui se passent normalement»*. Il comprend un inhabituel monologue en plan fixe de 15 secondes.

Mort de l'écrivain Josef Skvorecky

L'écrivain et éditeur tchèque Josef Skvorecky, fondateur de la maison d'édition Sixty-Eight Publishers, spécialisée dans les ouvrages d'auteurs interdits sous l'ex-régime communiste, est décédé mardi à l'âge de 87 ans à Toronto, au Canada. Grand connaisseur du jazz, traducteur de Hemingway et de Faulkner, ce critique farouche du régime totalitaire au pouvoir en Tchécoslovaquie de 1948-1989 avait quitté son pays après l'arrivée des troupes soviétiques en août 1968 pour s'installer au Canada où il enseignait la littérature américaine et anglaise. Son texte *Miracle en Bohème*, préfacé par Milan Kundera, paraîtra le 16 février chez Gallimard.

Prêt de pièces à la Banque de France

La Banque de France et la Bibliothèque nationale de France (BNF) ont signé un accord de partenariat dans le cadre de la Cité de l'économie et de la monnaie qui doit ouvrir fin 2014 dans l'hôtel Gaillard (XVIIe arrondissement). Il prévoit le prêt de pièces et de billets, de copies numériques de documents pour les expositions du futur musée.

«La Dame de fer» arrive au cinéma

Première européenne de *la Dame de fer* de l'Anglaise Phyllida Lloyd, hier soir à Londres, en présence de Meryl Streep *herself*, qui incarne l'ex-Premier ministre britannique Margaret Thatcher. *«C'est une sorte de soap opera»*, a notamment estimé après l'avoir vu Nigel Lawson, son ministre de l'Economie de 1983 à 1989. Le film sort vendredi sur les écrans au Royaume-Uni et le 15 février en France.

LES GENS

RICKY MARTIN : UN, DOS, TRES, MARIÉ

Bientôt finie *la Vida loca* pour Ricky Martin ? Le 28 janvier, le chanteur, 40 ans, épousera son fiancé, Carlos González Abella, 36 ans, analyste financier. Non pas à Porto Rico, l'île d'origine des futurs mariés, où le mariage gay n'est toujours pas légal, ni en Espagne, comme le prétendait la rumeur, après l'obtention de la nationalité espagnole par Ricky en novembre. La cérémonie se déroulera à New York. Le chanteur, qui a rendu publique son homosexualité en mars 2010, est depuis 2008 père des jumeaux Valentino et Matteo, après recours à une mère porteuse. La nouvelle a été saluée par la communauté gay à Porto Rico, qui pense que la répercussion de l'événement fera avancer la cause du mariage homo dans le pays (qui bénéficie d'un statut d'Etat libre associé aux Etats-Unis) et obligera les politiques à prendre position sur le sujet. Le chanteur consacre en outre une partie de ses revenus à la fondation qui porte son nom, et qui œuvre pour le bien-être des enfants. PHOTO AP

ESTATE OF THE ARTIST AND THE SAYLE LITERARY AGENCY. IMAGE COURTESY OF CHRIS BEETLES GALLERY, ST JAMES'S, LONDON

Financial Tic-tac par Ronald Searle. Extrait d'une brochure publicitaire pour une banque.

DÉCÈS Le dessinateur et humoriste britannique avait traversé soixante-quinze ans de styles graphiques.

Ronald Searle, coupure de ligne

Ronald Searle (à ne pas confondre avec le philosophe John, qui n'est même pas son cousin) fut célèbre dès 1948. Cette année-là, le magazine *Graphis* le cite comme jeune espoir du dessin britannique : *«L'humour de Searle est presque toujours humour de caractère et de situation. Il voit toute plaisanterie en image, et la pointe réside dans la transcription plutôt que dans la légende, laquelle est fréquemment une simple note au bas de la page en dessous d'une scène déjà comique.»* Autrement dit, comme dans tout art moderne, plus ça progresse, plus ça se simplifie. Le cinéma de l'avenir est muet, la caricature de presse aussi, quintessenciée dans un pur système de formes.

Né en 1920, Searle les connaissait bien. Ses premiers traits s'indexent sur l'expressionnisme de Grosz. Picasso est aussi son maître : plus tard, il adorera le pasticher. Ce qui est drôle chez lui, c'est la pose des personnages, leurs gestes (trahissant souvent de mauvaises intentions), la composition générale (voir ci-dessus). Tout une science de l'expression corporelle qu'on retrouvera par exemple chez une Bretécher. Ses animations frisées et prépsychédéliques dans les années 50 annoncent aussi d'une certaine façon le style Shadoks.

Prisonnier des Japonais, il documente son quotidien de soldat (tout en construisant le pont de la rivière Kwaï).

Searle dessinait envers et contre tout, y compris pour aider sa femme atteinte de cancer en 1969 (*les Très Riches Heures de Mrs Mole*, publié pour la première fois l'automne dernier). Il vendait ses dessins dès l'âge de 15 ans et d'octobre 1941 à 1945, fait prisonnier par les Japonais au cours de la bataille de Singapour, il en profite pour documenter son quotidien de soldat (tout en construisant le pont de la rivière Kwaï). Plus tard, il documentera le procès Eichmann à Jérusalem.

Après la guerre, il connaît le succès avec la série *St Trinian's* (non traduite en français) qui transpose la vie carcérale dans le sadisme ordinaire d'un pensionnat de jeunes filles (forcément) dérangées. Répandu en affiches, cartes, pubs, jaquettes de livres, recueil de chats excentriques, il triomphe dans le monde entier. En France, où il vivait depuis 1961, on avait vu ses dessins dans *le Monde*. Ronald Searle est mort le 30 décembre, à Draguignan.

ÉRIC LORET

L'HISTOIRE

LÉONARD DE VINCI : VENI, VIDI (AU CINÉMA)

Les chiffres de fréquentation annuels qui tombent ces jours-ci le clament : les expositions ne désemplissent pas, de même que les salles de cinéma se portent insolemment bien. Ce qui nous amène *ipso facto* à l'idée du jour, au titre aussi clinquant qu'une tournée des Black Eyed Peas : *Leonardo Live*. Cornaquée par Pathé, il s'agit d'une *«visite guidée exclusive sur grand écran de l'exposition Leonard de Vinci filmée à la National Gallery de Londres»*. Argument massue, on nous précise que, pour ce blockbuster de l'hiver, *«plus aucun billet d'entrée n'est disponible à la vente jusqu'à sa fin, le 5 février»* et que l'expo *«ne circulera pas dans le monde en raison de la fragilité des œuvres»*. Seule solution, donc, filer au cinéma le 16 février, à 20 heures où, en v.o. (sous-titrée), l'historien de l'art Tim Marlow guidera le public 105 minutes durant dans l'univers du maître italien. A condition bien sûr, que les quelque quarante salles concernées (à Paris, les Gaumont Convention et Opéra-Capucines) n'affichent pas déjà complet ! **G.R.**

Rens. : www.pathelive.com

MÉMENTO

Autour de Walter Benjamin, conférence par Bruno Tackels avec le Musée d'art et d'histoire du judaïsme. BNF François-Mitterrand, hall Est, petit auditorium. Entrée libre. Ce soir, 18 h 30.

Tomas Gubitsch *Le Tango d'Ulysse*, par une figure de la scène argentine qui propose de nouvelles compositions avant la sortie du CD *Itaca* en février. Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, 75004. Ce soir, 20 h 30.

«Comment ne pas m'identifier à cette femme si moderne qui, justement, s'applique à rompre le charme ?»

La chanteuse Camille expliquant son intérêt pour *la Dame de la mer*, pièce de 1888 d'Ibsen, qu'elle jouera en février à Châlons-en-Champagne et à Paris

SUDOKU 1714 SUPÉRIEUR

9						3		
	6			7	1			
			5		3			4
8	7			4		5		
5						8		
	3		9				1	
		6		8				5
2						7		
4			2			6		9

SUDOKU 1713

8	9	1	4	3	7	2	6	5
2	3	7	5	1	6	8	4	9
4	5	6	8	9	2	7	1	3
9	2	3	7	4	5	6	8	1
1	8	5	6	2	9	3	7	4
6	7	4	3	8	1	9	5	2
7	1	8	2	5	3	4	9	6
3	4	9	1	6	8	5	2	7
5	6	2	9	7	4	1	3	8

MOT CARRÉ 1714

			I		H	P		Y
		R		Y			S	
	Y							
		O	D	P	Y	S		
D	S				R		Y	
E		P	H				O	
Y	H			I	S			R
	R	S		E				D

MOT CARRÉ 1713

E	D	N	I	M	H	S	A	C
H	I	A	D	S	C	M	N	E
C	M	S	N	E	A	H	D	I
I	A	M	E	N	S	D	C	H
S	N	H	C	D	M	E	I	A
D	C	E	H	A	I	N	S	M
A	H	D	M	C	N	I	E	S
M	E	C	S	I	D	A	H	N
N	S	I	A	H	E	C	M	D

État d'anxiété

LES MOTS D'OISEAU # 4605

Retour à la dure réalité...

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV					■				
V							■		
VI			■			■			
VII		■							
VIII					■				
IX								■	
X				■					
XI									

LES MOTS D'OISEAU # 4604

H:I. Cervantes. II. Equitable. III. Suants. LN. IV. Aid. Isaac. V. Inertes. VI. Ré. Arrêta. VII. Esope. Pus. VIII. Siestes. IX. Idée. Bise. X. Mancies. XI. Entendent.

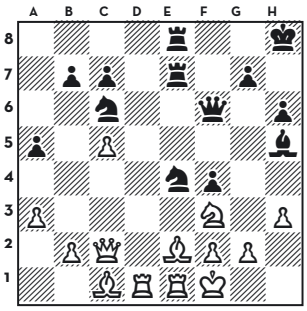
V:1. Césaire Aimé. 2. Equines. Dan. 3. Ruade. Osent. 4. Vin. Rapiécé. 5. Attitrée. In. 6. Nasser. Sbed. 7. TB. Aseptisé. 8. Ella. Tués. 9. S'encrassent.

H. I. On vous souhaite d'avoir eu la chance d'en déguster quelques uns dernièrement. - II. Donne des idées. - III. Petite bêtise. - IV. Se jette dans l'Isère en aval de Grenoble. Lâché pour tenter d'éviter la catastrophe. - V. Rappelez-vous, c'était tout au début du tertiaire. Elle et lui coupent en menus morceaux à l'épellation. - VI. Encore très protectrice malgré son gros trou. Note. Derniers survivants du rock des années 60 avec le second du 6. - VII. Sont le résultat d'une animale miction. - VIII. Espadon par exemple. Non sans. - IX. Vise à une compression. - X. La première fut azoïque. Raccourci d'exercice expérimental . - XI. Ne claque plus du bec.

V. 1. A malheureusement sonné déjà depuis quelques jours. - 2. Dieu éminemment rêveur jadis en haut de l'Olympe. Bien sorti. - 3. Père d'un amateur de lentilles bien connu ici. Soigneusement évalués. - 4. Drogueries-pharmacies d'autrefois. - 5. On sait donc bien où le trouver. Cf. le dernier du VI. Au coeur même de la poutre. - 6. Presque trop fin. Fut scénariste de Chabrol pour Landru en 1963. - 7. Se produit peu. Ont donc été mis au courant. - 8. Une spécialité de la famille Gras. En entier. - 9. Permet une utile écoute interne.

ECHECS 7357

NIVEAU **4**



Tournoi de Reggio Emilia, Ita 2011-12

Les Noirs jouent et gagnent

B. Caruana **N.** Giri

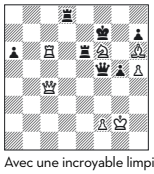
Reggio Emilia: Ivantchouk disjoncte

Le géant ukrainien, comme toujours capable du meilleur comme du pire, a envoyé sa partie à vau-l'eau en un coup dans la 7e ronde, une rencontre qui aurait dû être aisée pour lui, puisqu'il rencontrait la lanterne rouge de l'épreuve, le Russe Vitiougov, complètement hors de forme en Italie. Vassily met une pièce en prise en un coup.

Mais le pire reste à venir. Le lendemain de ce match, c'est-à-dire hier pour notre lecteur du jour, Ivantchouk rencontre Caruana avec les blancs.

Il n'a pas envie de jouer, et déploie sur l'échiquier une ouverture en béton armé, le système de Londres. Mais le Champion d'Italie, si. Caruana trouve l'accroche, et déploie une puissante attaque dans un style combinatoire. C'est alors que les spectateurs - et surtout les internautes - voit le sociétaire du top 10 mondial sacrifier rageusement ses pièces, sans but, comme un enfant qui fait un gros caprice ... **Ivantchouk (2775) – Caruana (2727)**

1.d4 Cf6 2.Cf3 g6 3.Ff4 Fg7 4.e3 d6 5.h3 0-0 6.Fe2 b6 7.0-0 Fb7 8.c3 Cbd7 9.Fh2 De8 10.a4 a6 11.Ca3 e5 12.Cc4 Ce4 13.Cfd2 Cxd2 14.Cxd2 Rh8 15.Dc2 f5 16.Tfe1 g5! 17.Fd3 Dg6 18.f3 Tae8 19.Tf1 d5 20.a5 c5 21.g4 e4! 22.fxe4 dxe4 23.Fe2 f4 - + 24.axb6 Dxb6 25.Db3 Da7 26.Fb5 cxd4 27.Fxd7 dxe3! 28.Cc4 Td8 29.Fa4 Td2 30.Dxb7?? Dxb7 31.Txf4?? gxf4 32.Cxd2 exd2 33.Fxf4?? Txf4 34.Fc6?? Db6+ 0-1



SOLUTION
7356

Avec une incroyable limpidité, Ivantchouk a tissé sa toile autour du roi noir. Le mat est asséné dans la même veine: **1.Tç7+! Rxf6 2.Fg7 mat.** On a peine à croire que l'auteur - Ivantchouk - de ce jeu est le même locataire de la colonne d'à côté ...

Jean-Pierre Mercier

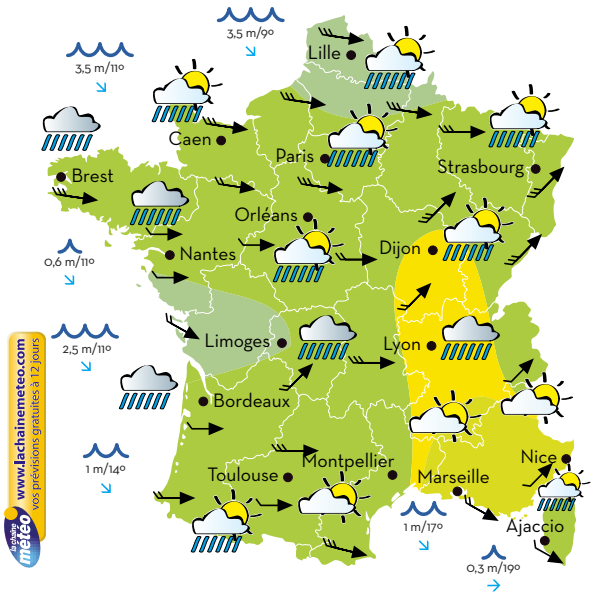
LIBÉRATION
www.liberation.fr
11, rue Béranger 75154 Paris cedex 03
Tél. : 01 42 76 17 89
Edité par la SARL Libération
SARL au capital de 8 726 182 €.
11, rue Béranger, 75003 Paris
RCS Paris : 382.028.199
Durée : 50 ans à compter du 3 juin 1991.
Cogérants
Nicolas Demorand
Philippe Nicolas
Associée unique
SA Investissements Presse
au capital de 18 098 355 €.
Président du directoire
Nicolas Demorand
Philippe Nicolas
Directeur de la publication et de la rédaction
Nicolas Demorand
Directeur délégué de la rédaction
Vincent Giret
Directeurs adjoints de la rédaction
Stéphanie Aubert
Sylvain Bourmeau
Paul Quinio
François Sergent
Directrice adjointe de la rédaction, chargée du magazine
Béatrice Vallaeys
Rédacteurs en chef
Ludovic Blecher (éd. électronique)
Christophe Boulard (technique)
Gérard Lefort
Fabrice Rousselot
Françoise-Marie Santucci (Next)
Directeurs artistiques
Alain Blaise
Martin Le Chevallier
Rédacteurs en chef adjoints
Michel Becquembois (édition)
Eric Decouty et Pascal Virot (Politique)
Jacky Durand (société)
Olivier Costemalle et Richard Poirot (éd. électronique)
J.Christophe Féraud (éco-terre)
Mina Rouabah (photo)
Marc Semo (monde)
Sibylle Vincendon (spéciaux)
Directeur des Editions Electroniques
Ludovic Blecher
Directeur administratif et financier
Chloé Nicolas
Directeur commercial
Philippe Vergnaud
diffusion@liberation.fr
Directeur du développement
Max Armanet
ABONNEMENTS
Marie-Pierre Lamotte
& 01 76 49 27 27
sceabo@liberation.fr
abonnements.liberation.fr
Tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 324€.
PUBLICITÉ
Directrice générale de LIBERATION MEDIAS
Marie Giraud
Libération Medias. 11, rue Béranger, 75003 Paris.
Tél. : 01 44 78 30 67
Amaury médias
25, avenue Michelet
93405 Saint-Ouen Cedex
Tél.01 40 10 53 04
hpiat@manchettepub.fr
Petites annonces.Carnet.
IMPRESSION
POP (La Courneuve),
Midi-print (Gallargues)
Nancy Print (Nancy)
Ouest-Print (Bournezeau),
Imprimé en France
Tirage du 04/01/12: 149 041 exemplaires.
Membre de OJD-Diffusion Contrôle.
CPPP: C80064 ISSN 0335-1793.

Nous informons nos lecteurs que la responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents

JEUDI 5

LE MATIN Les pluies ou averses seront fréquentes sur la France. Seul l'extrême sud devrait passer entre les gouttes.

L'APRÈS-MIDI Temps perturbé sur tout le pays. Fortement venté autour de la Méditerranée et sur la moitié nord. Neige abondante sur les Alpes.



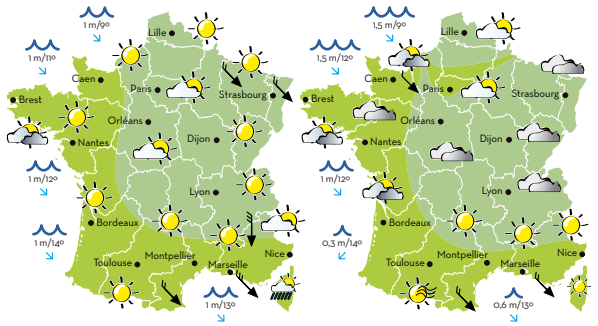
FRANCE	MIN/MAX	FRANCE	MIN/MAX	SÉLECTION	MIN/MAX
Lille	5/10	Dijon	5/22	Alger	12/16
Caen	9/12	Lyon	1/21	Bruxelles	5/9
Brest	10/13	Bordeaux	9/15	Jérusalem	7/18
Nantes	8/13	Ajaccio	9/15	Londres	6/10
Paris	7/11	Toulouse	3/13	Berlin	3/7
Nice	5/16	Montpellier	5/13	Madrid	0/13
Strasbourg	4/13	Marseille	5/20	New York	-3/4

VENDREDI 6

Gris et parfois bruineux vers les régions océanes. Nettement mieux près de la Grande Bleue avec du mistral.

SAMEDI 7

Une perturbation atténuée circulera sur une large moitié nord, donnant beaucoup de nuages mais peu de pluie.



Soleil · Éclaircies · Nuageux · Couvert · Averses · Pluie · Orage · Neige

Faible · Modéré · fort

Calme · Peu agitée · Agitée

-10°/0° · 1°/5° · 6°/10° · 11°/15° · 16°/20° · 21°/25° · 26°/30° · 31°/35° · 36°/40°

TÉLÉVISION France Ô démarre ce soir la diffusion de la série produite par HBO qui décortique coutumes et cicatrices de La Nouvelle-Orléans, après l'ouragan Katrina.

«Treme», fanfare et sans fard

Par **ISABELLE HANNE**

Un brass band défile du côté de Treme, sous le pont routier qui fait de l'ombre à Claiborne avenue. Des percussions, des cuivres, quelques danseurs, des bannières mêmes, deux ou trois costumes : malgré la foule clairsemée, c'est bien l'une de ces *street parades* qui ont fait la réputation de La Nouvelle-Orléans. Mais celle-ci, qui ouvre l'épisode pilote de *Treme*, est spéciale : c'est la première depuis l'ouragan Katrina, qui a dévasté «Nola» trois mois plus tôt. Alors que la ville est en ruines, qu'elle compte encore ses morts et cherche ses disparus, c'est la parade de la renaissance, la preuve de vie de ses habitants. Au rythme de cette procession, festive et nonchalante, le spectateur découvre les maisons condamnées, les voitures renversées, les façades à moitié pourries. Avec ce même tempo, comme un travelling sans saccades, la première saison de *Treme* («twemay»), du nom de cet ancien quartier d'esclaves de La Nouvelle-Orléans, va se déployer comme un long acte d'exposition. Et nous présenter une douzaine de personnages, jamais manichéens, aux destinées imbriquées à celle de la ville.

Le Treme Brass Band, dans l'épisode pilote de *Treme*, réalisé par David Simon, également auteur de *The Wire*. PHOTO HBO

CACHETS. David Simon, auteur de *The Wire*, autre série bijou de la chaîne HBO, décortique les coutumes, fantômes et cicatrices de la capitale louisianaise. Où l'on retrouve – hélas en VF – deux protagonistes de *The Wire*, Wendell Pierce (Bunk Moreland) alias Antoine Batiste, tromboniste qui court de cachets en *gigs* pour nourrir sa famille. Et Clarke Peters (Lester Freamon dans *The Wire*), Albert «Big Chief» Lambreaux, fier gardien des traditions qui défile en chef indien à Mardi gras. D'autres figures connues parcourent les pavés et les hauts lieux des nuits néo-orléanaises. Melissa Leo (*Frozen River*) dans le rôle d'une avocate obstinée, ou John Goodman (*Roseanne*), en prof de lettres révolté et aux tirades fleuries – *«Fuck those fucking fucks !»* On croise Sonny et Annie, un couple de musiciens de rue, LaDonna, proprio d'un bar à la recherche de son frère disparu pendant l'ouragan, Janette, chef d'un resto à la dérive, ou Davis McAlary, DJ et figure locale. Jouent également habitants du coin et musiciens reconnus dans leur propre rôle (Kermit Ruffins, Elvis Costello, Trombone Shorty…)

En prenant son temps, *Treme* livre une vision très réaliste de Nola post-Katrina. Trois mois après la catastrophe, la ville traverse une zone grise, qui conjugue incurie des pouvoirs publics et criminalité entre parenthèses. L'armée américaine patrouille, et le gouvernement fait tout pour ralentir le retour des populations pauvres. Trébuchant sur ces décombres, mais habités par l'héritage de cette capitale du métissage, du jazz et de la culture cajun, les personnages de *Treme* sont portés par une même volonté de reconstruire et de transmettre, par la même indignation, la même irrévérence. Posture qu'incarne Lambreaux et son *«Won't bow, don't know how»* («pas de courbettes, j'sais pas faire»).

MÉPRIS. La culture, la tradition et la communauté sont les seules réponses à la tragédie, aux injustices bureaucrates, aux assurances qui ne veulent pas rembourser, au mépris du reste du pays et à l'abandon du gouvernement fédéral. Et la musique, omniprésente dans la série, comme un remède à cette Amérique malade des années Bush. Par son foisonnement, sa justesse et son souci du détail, *Treme* vacille en permanence entre roman balzacien et film documentaire. A la fin de la saison, Craighton Bernette donne le conseil suivant à ses étudiants : *«Ne pensez pas en terme de début et de fin, car à la différence de ces divertissements construits autour d'une intrigue, il n'y a jamais de conclusion dans la vraie vie.»* C'est sans doute avec cette phrase en tête que les auteurs ont créé *Treme*.

TREME, de **DAVID SIMON** et **ERIC OVERMYER**, saison 1, 1/10, France Ô, 20 h 35.

La chaîne publique met en avant l'outre-mer et la diversité.

Une France Ô en couleurs sur la TNT

Non mais c'est quoi cette chaîne qui nous balance l'air de rien le gratin des séries produites par HBO ? *Treme* donc, mais aussi depuis un an et demi le monument *The Wire*, et gratos siouplaît : chez France Ô, on se frise les moustaches. France quoi ? Ô, voyons. Mais si vous la recevez, sur le câble, le satellite, l'ADSL ou tout bonnement sur la TNT, canal 19.

Quant à savoir ce qu'est France Ô, c'est coton. Cet «Ô», c'est sûr, c'est une vitrine de l'outre-mer : *«non»*, assène Claude Esclatine, directeur de la chaîne publique dernière née de France Télévisions. De la diversité, alors ? *«Non»*, répète Esclatine. En fait, c'est un peu des deux. Baptisée RFO Sat à sa naissance en 1998, la chaîne issue du réseau RFO est destinée aux ultramarins de métropole. *«On ne savait pas à qui on s'adressait»*, indique Esclatine. En 2005, RFO Sat devient France Ô et décroche un canal sur la TNT en Ile-de-France : la voilà axée sur la diversité. Son passage à la TNT nationale en juillet 2010 l'oblige à se repeindre encore ; désormais, énonce Esclatine, ce sera *«ouverture sur le monde, métissage des cultures et cultures urbaines»*. Le directeur de l'antenne, Gilles Camouilly, évoque *«une mission militante : il s'agit de montrer l'enrichissement de la France par l'étranger»*.

De fait, pas seulement l'outre-mer, mais aussi la Chine (l'Asie a son magazine géopolitique *Sinosphère*) ou encore l'Afrique. Et ce, via les habituels piliers des télés : l'info, avec trois JT quotidiens essentiellement ultramarins, mais aussi un mag sur l'actu africaine. Enfin, une soirée consacrée à des enquêtes *(Planète investigation)* composée d'un docu et d'un grand reportage. Côté divertissement, à noter un rafraîchissant *Dance Street !* qui voit s'affronter des groupes de danses urbaines. Sans oublier la culture, avec des concerts inédits en prime-time (Snoop Dogg) ou le mag *le Choix d'Aline* (Afanoukoé). Plus inattendue, l'émission *Riding zone* qui se penche sur les sports de glisse.

Le tout pour 30 pauvres petits millions d'euros annuels (quand la grille de France 2 coûtait 828 millions en 2010). Une peau de chagrin revendiquée par Esclatine : *«On est la chaîne low-cost de France Télévisions. Il y a un effet de laboratoire.»* Où les laborantins sont souvent noirs, jaunes et marrons. Ça change.

RAPHAËL GARRIGOS et ISABELLE ROBERTS

LES GENS

PHILIPPE VAL : DES EXCUSES À NADINE MORANO ?

Tiens, ça faisait longtemps que Philippe Val, directeur de France Inter, n'avait pas fait des siennes, limite on était inquiets. Selon Frédéric Gerschel, journaliste du *Parisien*, qui l'a posté sur Twitter, Philippe Val a téléphoné à Nadine Morano, hier, pour s'excuser du crêpage de chignon entre la ministre de l'Apprentissage et l'humoriste Sophia Aram survenu dans la matinale de la radio. Après la chronique de Sophia Aram qui se payait la tronche de Morano, twitteuse approximative et échevelée, évoquant notamment sa vulgarité, la ministre s'est emportée : *«Qualifier une personne que vous ne connaissez pas de vulgaire, c'est indécent !»* L'échange, plutôt vif, s'est poursuivi hors antenne. Invitée de *C à vous* sur France 5, Morano a affirmé que Val lui a présenté des excuses pour le comportement de Sophia Aram. La direction d'Inter dément : *«Philippe Val a appelé Nadine Morano parce qu'il y a eu un incident d'antenne, mais il n'y a jamais eu d'excuses.»* Allons bon, un clash Val-Morano, maintenant…

R.G. et I.R. PHOTO AFP

5

centimes de plus pour *le Parisien* qui augmente lui aussi son prix. Le titre du groupe Amaury coûte désormais 1,05 euro, au lieu d'un euro. Et ce, explique-t-il à ses lecteurs en une, pour *«assurer l'équilibre économique de notre entreprise»* afin d'*«assurer la meilleure qualité à l'information que nous vous proposons dans notre journal et sur nos supports numériques»*. Lundi, *Libération* a fait passer son prix de 1,40 euro à 1,50 euro, et mardi c'est *le Figaro* qui appliquait la même hausse, rejoignant *le Monde*, *la Tribune* et *les Echos* déjà vendus à ce prix.

QUESTIONS À DIDIER MATHUS
DÉPUTÉ SOCIALISTE DE SAÔNE-ET-LOIRE

«L'Hadopi n'a pas d'avenir»

Didier Mathus, opposant notoire à l'Hadopi et conseiller de François Hollande sur les enjeux numériques de la culture, siégera bien à la haute autorité chargée de lutter contre le téléchargement illégal. Il y a été nommé par le président socialiste du Sénat, Jean-Pierre Bel.

▸ N'est-ce pas contre-nature de siéger dans une institution que l'on souhaite voir disparaître ?

Le Sénat devait nommer quelqu'un, autant que ce soit un combattant. Je n'ai pas pour autant changé de position vis-à-vis de l'Hadopi, qui pour moi n'a pas d'avenir. Jean-Pierre Bel souhaite afficher une position symbolique, comme il l'a fait en nommant Bernard Maris à la Banque de France.

▸ Est-ce que l'abrogation de l'Hadopi, que vous défendez auprès de François Hollande, va figurer dans son programme ?

L'abrogation est aujourd'hui la position partagée par tous les spécialistes autour de lui, mais on verra… Dans tous les cas, nous souhaitons prendre acte du bénéfice des échanges libres pour la culture mondiale.

▸ Finalement, est-ce que la droite elle-même croit encore à la réussite de l'Hadopi ?

Je pense que le respect des échanges non marchands fait son chemin au sein de l'UMP. La répression ne marche pas et ne marchera jamais. Dans les couloirs de l'Assemblée nationale cette idée est déjà une réalité… et au ministère de la Culture aussi, même s'il est obligé de soutenir les décisions du gouvernement.

Recueilli par **SOPHIAN FANEN**

PHOTO DR

Une centaine de journaux italiens risquent de fermer faute d'aides d'Etat

La Fédération nationale de la presse italienne (FNSI) a indiqué à l'AFP qu'une centaine de journaux italiens risquent purement et simplement la fermeture en raison du non-renouvellement de certaines aides à la presse en 2012 dans le cadre de mesures d'austérité. Selon Renzo Santelli, porte-parole de la FNSI, qui affirme que 4000 emplois sont menacés, *«des quotidiens mais aussi des hebdomadaires et des mensuels»*. Parmi les titres en danger figurent notamment le quotidien d'extrême-gauche *Il Manifesto*, *L'Unità* (ancien quotidien du Parti communiste italien) ou encore le quotidien catholique *Avvenire*.

VU SUR LE WWW

LE RETOUR DU BENTO

Oui, on avait déjà démonté un premier bento et oui, c'est toujours la même chose. Mais maintenant que la série a trouvé sa difficulté de croisière, pourquoi ne pas en profiter à fond ? Pour la deuxième fois, donc, on affronte une redoutable boîte rectangulaire dont le code d'ouverture, à base de poussins, est gravé dans une fourchette. Les boulettes de viande et les sushis en plastique regorgent de mystérieux engrenages. A chaque étape réussie, on fait sauter quelques vis supplémentaires en savourant la victoire… jusqu'au twist final habituel, qu'on déjoue avec notre plus beau rire diabolique. **C.Gé.**

http://gam.ebb.jp/kaitai14_2_en.html

A LA TELE CE SOIR

TF1

20h50. **Julie Lescaut.** Téléfilm français : *Pauvre petite fille riche.* Avec Véronique Genest, Jean-Charles Chagachbanian.
22h35. **New York Unité Spéciale.** Série américaine : *Silence de plomb, Jeu de piste macabre, Monogamie.* Avec Mariska Hargitay.
1h00. **Reportages.** Magazine.

FRANCE 2

20h35. **Envoyé spécial.** Magazine présenté par Guilaine Chenu et Françoise Joly.
22h05. **Complément d'enquête.** *Les caddys de la crise.* Magazine présenté par Benoît Duquesne.
23h00. **L'Art à tout prix.** *(1 & 2/2).* Magazine.
1h00. **Journal de la nuit.**
1h25. **Dakar 2012.** Sport.

FRANCE 3

20h35. **Danse avec lui.** Drame français de Valérie Guignabodet, 118mn, 2006. Avec Mathilde Seigner, Sami Frey.
22h45. **Soir 3.**
23h00. **Élysée 2012, la vraie campagne.** *Balle au centre !* Documentaire.
0h05. **La grande soirée cinéma.**
0h10. **Libre Court.** Magazine.

CANAL +

20h55. **Body of proof.** Série américaine : *Détournement de dons, Mauvais timing.* Avec Dana Delany.
22h20. **The big C.** Série américaine : *L'amour extasie.* Avec Laura Linney, Oliver Platt.
22h45. **Raising hope.** *Cinq a secte, Mangoustes !, Trompe-moi si tu peux.* Série.

ARTE

20h40. **La Firme** Thriller américain de Sydney Pollack, 154mn, 1993. Avec Tom Cruise, Gene Hackman.
23h15. **David Bailey** *Une légende photographe.* Documentaire.
0h10. **Andreas Gursky** Documentaire.
1h05. **Les visages de l'Arctique.** Documentaire.

M6

20h50. **Elie Semoun et ses amis.** Spectacle avec Élie Semoun.
22h40. **Anne Roumanoff : Anne naturellement** Spectacle.
0h30. **Messmer : plus qu'un hypnotiseur !** Spectacle.
2h10. **Météo**
2h15. **M6 Music** Musique.

FRANCE 4

20h35. **F.B.I. : portés disparus.** Série américaine : *La loi du marché, Un dernier combat, Sang versé.* Avec Anthony LaPaglia, Poppy Montgomery.
22h45. **Touche pas à mon poste.** *Best of 2/2.* Divertissement présenté par Cyril Hanouna.
1h15. **Bons plans.**

FRANCE 5

20h35. **La grande librairie.** Magazine présenté par François Busnel.
21h40. **Un soir…** *Maurice Chevalier "Dans la vie faut pas s'en faire".* Documentaire présenté par Laurence Piquet.
22h45. **Ma vie d'artiste** Magazine.
23h10. **C dans l'air.** Magazine.

LES CHOIX

Vieil air
Arte, 20h40
Essayez de résister seulement deux secondes au piano de Dave Grusin qui charpente **la Firme** de Sidney Pollack…

Vieux amis
M6, 20h50
Elie Semoun et ses amis – parmi lesquels Jamel Debbouze – en direct du Trianon, allez, on pourrait se laisser tenter.

Vieille peau
Gulli, 22h15
A moins que d'un coup, on soit pris d'un délire incestueux qu'on soignera gentiment devant Catherine Deneuve en **Peau d'âne**.

PARIS 1ERE

20h40. **Spartacus** Péplum américain de Stanley Kubrick, Anthony Mann, 188 mn, 1961. Avec Kirk Douglas, Laurence Olivier.
23h50. **Spartacus : le sang des gladiateurs** Série américaine : *3 épisodes.* Avec Liam McIntyre, Lucy Lawless.
2h35. **Programmes de la nuit.**

TMC

20h45. **Légendes d'automne.** Drame américain d'Edward Zwick, 133mn, 1994. Avec Brad Pitt, Anthony Hopkins.
23h05. **90' Enquêtes.** *Douanes franco-belges, rien à déclarer ?* Magazine présenté par Carole Rousseau.
0h40. **90' Enquêtes.** Magazine.
2h10. **TMC Météo.**

W9

20h50. **Le convoi de l'extrême : le retour des héros.** *Plus loin en Alaska, Rivalités, En pleine tempête.* Documentaire présenté par Stéphane Rotenberg.
23h30. **Le convoi de l'extrême.** *La route de la glace, La ruée vers les diamants.* Documentaire.
1h30. **100 % poker.**

GULLI

20h35. **Un prof en cuisine.** Téléfilm de Christiane Leherissey. Avec Smaïn, Valérie Karsenti.
22h15. **Peau d'âne.** Film fantastique français de Jacques Demy, 90mn, 1970. Avec Catherine Deneuve, Jean Marais.
23h45. **Ils sont fous ces humains.** Magazine.

NRJ12

20h35. **Tellement Vrai, édition spéciale.** *Mes angoisses me gâchent la vie II.* Magazine présenté par Matthieu Delormeau.
22h30. **Tellement Vrai.** *Mon enfant fait la loi.* Magazine.
0h00. **Tellement Vrai.** *Enfants gâtés, enfants rois.* Magazine.
2h00. **Poker.**

DIRECT 8

20h40. **À chacun son histoire…** *Célibataires, mères de famille : elles se battent au quotidien* Magazine.
22h30. **À chacun son histoire…** *Séparée, célibataire ou veuve… elles vivent seules.* Magazine.
0h10. **À chacun son histoire…**

NT1

20h45. **Phénomènes.** Film fantastique américain de M Night Shyamalan, 91mn, 2007. Avec Mark Wahlberg, Zooey Deschanel.
22h15. **Doom.** Film de science-fiction américain d'Andrzej Bartkowiak, 2004. Avec Karl Urban, Dwayne Johnson
23h55. **Boogeyman 2.** Téléfilm.

DIRECT STAR

20h40. **Dreamgirls.** Comédie dramatique américaine de Bill Condon, 130mn, 2006. Avec : Beyonce Knowles, Jamie Foxx.
23h00. **La planète des singes.** Film de science-fiction américain de Tim Burton, 120mn, 2001. Avec Mark Wahlberg, Tim Roth.
1h00. **Star story.**

Une famille juive à Bagdad, en 1912. PHOTO HERITAGE IMAGES. LEEMAGE

Les élèves d'une école juive à Chicago, en 1919. PHOTO JEWISH MEMORIES. KHARBINE-

Monde juif, un

Défi lancé par 29 chercheurs, «les Juifs dans l'histoire» raconte les 2600 ans d'interactions entre la diaspora et son environnement.

Par **CORINNE BENSIMON**

Qu'une somme de 900 pages écrites par 29 historiens français et étrangers prenne son inspiration dans un quartier populaire de Seine Saint-Denis en plein «échauffement», voilà qui est peu ordinaire. C'est pourtant là, loin des cénacles de l'historiographie, qu'est né, il y a presque dix ans, le projet dont *les Juifs dans l'histoire* est l'aboutissement. Le titre de l'ouvrage, publié récemment (1), suscite un terrible sentiment de déjà-lu dans une thématique très fréquentée. Il n'a en réalité guère d'équivalent dans les productions françaises contemporaines de par son approche, son ampleur, et son érudition. En 37 chapitres, il offre une perspective nouvelle sur la diaspora, inscrivant ses destinées dans le prisme de l'histoire générale, qu'il s'agisse de l'Italie de la Renaissance, la France révolutionnaire, la Palestine du mandat, l'Allemagne nazie, la Russie stalinienne ou l'Egypte d'après la Deuxième Guerre, pour ne citer que quelques-uns des moments auscultés. Nous sommes donc en 2000-2001. La seconde intifada, la répression, les attentats-suicide, l'engrenage des violences enflamment, jour après jour, le *20 Heures*. L'affrontement israélo-palestinien obnubile les débats. Dans les cours de recré, il vire à l'affrontement Juifs-Arabes, juifs-musulmans. Les attaques antisémites se mutiplient, suivies bientôt d'une montée d'actes anti-Arabes. (2)

Dans le «9-3», Antoine Germa est aux premières loges. Il enseigne au lycée Alfred-Nobel de Clichy-sous-bois. Quartier difficile, comme on dit. «*Les insultes fusent*, se souvient-il, *et en fin de compte, c'est toute la population des banlieues qui sera stigmatisée comme on l'a constaté lors des émeutes quelques années plus tard. Il y a alors beaucoup de tensions, et de confusions. J'ai vu des élèves qui avaient pleuré lors des cours sur la Shoah assurer, lorsqu'on abordait le Moyen-Orient, que le génocide est une invention des juifs.*» Antoine Germa est professeur agrégé d'histoire, passionné de ses élèves de banlieue autant que de son public du Mémorial de la Shoah, à Paris, où il est formateur. «*On a réalisé alors qu'il y avait aussi un problème du côté des professeurs. Qu'ils manquaient des connaissances historiques leur permettant d'éclairer les questions qui déchainaient les élèves : Juif ou juif, peuple ou religion, comment, où, depuis quand, quel rapport à Jérusalem, New York, la France, le monde arabe, l'islam…*».

Le paradoxe d'une continuité

«*On*», c'est trois personnes : lui-même ; Evelyne Patlagean, professeure d'histoire à Paris-X Nanterre, grande spécialiste de l'Antiquité tardive et de Byzance (3) ; et Benjamin Lellouch, maître de conférence à Paris-8, expert du monde ottoman au XVIe siècle. Ils interrogent ce que les manuels disent des Juifs. La réponse est en introduction de leur livre : «*Dans les programmes scolaires, les Juifs surgissent par à-coups.*» Ils apparaissent une première fois pour figurer «*la matrice du christianisme*», puis ils sont l'illustration de «*la Méditerranée médiévale multiculturelle*», on les retrouve ensuite victimes de l'antisémitisme (affaire Dreyfus, nazisme) qui poussera, enseignent les manuels, la communauté internationale à décider la création de l'Etat d'Israël. Point barre.

Dans tous les cas , «*les Juifs sont un objet de l'histoire d'autrui*», des instruments, des victimes, relèvent les auteurs. Rien là qui permette de comprendre le paradoxe de cette continuité revendiquée par les 13 millions de Juifs vivant aujourd'hui dans le monde et de la diversité de leurs cultures à travers l'espace et le temps.

Le trio décide de lancer la rédaction d'un ouvrage collectif qui «*dé-essentialise les Juifs*» et montre «*que leur devenir est l'une des facettes du devenir des sociétés dont ils font partie, et qu'en retour, le devenir de ces sociétés façonne celui des Juifs*». Bref, qu'ils «*ont été à tous égards, de toutes les manières et constamment, une composante de l'histoire tout court*», lit-on en préface. «*Présenter les Juifs comme acteurs de l'histoire générale, c'est un changement de paradigme*», dit Benjamin Lellouch. Un contre-pied, par exemple, de l'*Histoire de l'antisémitisme* des origines à nos jours écrite en cinq volumes par Leon Poliakov qui «*tentait alors de répondre à la grande question qui se posait dans les années 60, à savoir celle des racines de la Shoah*», observe Benjamin Lellouch. Vu sous cet angle, le titre de cette somme apparaît comme le renversement d'une classique «Histoire des Juifs» : «*Il s'est imposé à nous d'emblée*, dit Benjamin Lellouch, *déterminant le cadre et l'objet de notre travail.*» Et aussi sa méthodologie. Le livre suivra le découpage de l'histoire universitaire française : Antiquité, Moyen-Age, temps modernes, époque contemporaine.

C'est dans cette perspective générale que seront éclairés les événements majeurs de l'histoire des Juifs (exil à Babylone, destruction du Second Temple, expulsion d'Espagne, émancipation, Shoah…). Dans le même souci de vision «englobante», les chapitres seront confiés à des historiens d'une époque et d'une région, mais pas

TAPABOR

Jeunes adhérents du mouvement sioniste socialiste Hachomer Hatzair, vers 1920. PHOTO JEWISH MEMORIES. KHARBINE-TAPABOR

tour d'histoire

nécessairement du monde juif. *«Nous avons demandé à Alfred-Louis de Prémare, grand connaisseur du Coran [aujourd'hui décédé, ndlr], de traiter des Juifs en Arabie aux débuts de l'Islam, et à Giacomo Todeschini, médieviste italien, d'interroger les rapports entre Juifs et autorités chrétiennes à cette époque charnière en Occident, tandis qu'Alain Dieckhoff et Tal Bruttmann, experts reconnus l'un du sionisme, l'autre de la Shoah, ont écrit sur leur spécialité»*, souligne Antoine Germa.

Le montage est risqué, le résultat fertile, abordable par les non-experts, faisant une belle place à la jeune génération d'historiens, et fidèle à la démarche scientifique, ce qui n'est pas facile dans un domaine si riche en controverses. Par exemple, celle de l'origine. Où commencer l'histoire ? Dans la Bible et l'historiographie classique, Abraham est présenté comme le père des Juifs, signant l'alliance avec Dieu par la circoncision. *«Mais nous ne l'avons donc pas pris pour point de départ car son historicité n'est pas certaine*, observe Benjamin Lellouch. *Nous avons par ailleurs estimé qu'on ne peut parler de Juifs avant que naisse le judaïsme, religion que nous avons définie selon deux critères : elle est monothéiste, et ses fidèles se soumettent aux prescriptions de la Torah. L'histoire débute donc aux alentours de 550 avant J.-C., date de la première formulation claire du monothéisme universaliste, la Loi étant promulguée cent-cinquante ans plus tard par Esdras.»*

Les fondements sont posés, le judaïsme va évoluer (celui pratiqué aujourd'hui n'a pas grand-chose à voir avec celui de l'époque du Second Temple, détruit en 70 après J.-C.) tandis qu'avec la diaspora («dissémination», en grec), les rapports aux autorités juives et à celles des pays de résidence, les relations avec les non-Juifs ou entre communautés dispersées vont connaître des fortunes diverses, dont on découvre certains épisodes méconnus ou surprenants. Ainsi, l'existence éphémère d'un royaume judaïsé dans le Yemen préislamique. Ou encore, l'élimination des Juifs d'Arabie dans les premiers temps de l'Islam, événement rapporté uniquement par des sources arabes. Quant à la question de la construction du sentiment communautaire, elle est éclairée par Youval Rotman. Chercheur à l'université de Tel Aviv, il raconte l'extraordinaire histoire des textes et correspondances «internationales» retrouvées au XIXe siècle dans une synagogue du vieux Caire, plus précisemment dans sa Geniza, pièce réservée à l'enfouissement des écrits portant le nom de Dieu, selon la tradition qui interdit leur destruction. L'étude de ces 200 000 documents datant du IXe au XIXe siècle a révélé, entre autres choses, l'une des plus anciennes manifestations documentées d'une solidarité juive : le rachat et la libération d'esclaves corréligionaires capturés par les pirates écumant la Méditerannée au Moyen Age.

«Présenter les Juifs comme acteurs de l'histoire générale, c'est un changement de paradigme.»
Benjamin Lellouch codirecteur de l'ouvrage

Autre surprise : ce *«mythe sépharade»* mis en lumière par Benjamin Lellouch dans son chapitre sur les Juifs du monde musulman entre les XVe et XIXe siècles. Il apparait que si, dans le bassin méditéranéen, une large partie se sont définis comme sépharades («Espagne», en hébreu), ce n'est pas tant parce qu'ils sont les descendants de ceux chassés au XVe siècle de la péninsule ibérique – le nombre des exilés ne cesse de décroître au fil des recherches historiques – mais parce que ces derniers formaient une élite culturelle et économique telle qu'elle a suscité, dans les communautés des pays d'accueil, un désir d'identification.

Des soldats de l'armée Rouge

Quant au chapitre sur l'émancipation des Juifs de France, premiers en Europe à obtenir la citoyenneté après la Révolution, il prend un relief particulier dans cet ouvrage né, comme le décrit Antoine Germa, *«d'un geste politique d'enseignants»*. Evelyne Oliel-Grausz (université Paris-I) rappelle que cet évènement majeur était débattu à l'époque non pas sous le terme d'«émancipation» (apparu plus tard, au XVIIIe siècle au sujet des catholiques d'Irlande) mais de «régénération». Elle le replace ainsi dans le contexte des débats de la société prérévolutionnaire et des aspirations propres des Juifs – alors bannis du royaume depuis 1394 et établis à ses marges par l'effet de destins divers. L'épisode est crucial: il augure une diversité de nouveaux modes d'existence, de l'assimilation à l'acculturation, qui marqueront les communautés en Europe, et en Amérique. *«La Shoah a été le chapitre le plus difficile à traiter en gardant l'angle que nous souhaitions développer*, relève Antoine Germa. *Les historiens se sont beaucoup intéressés à la logique des bourreaux. Mais comment écrire l'histoire des Juifs en tant qu'acteurs de cette période ?»* Pari impossible, relève Tal Bruttmann, auteur du chapitre sur la Seconde Guerre mondiale, qui rappelle toutefois que *«partout, des Juifs luttent»* et évoque le lourd tribu payé par 500 000 d'entre eux, soldats de l'armée Rouge. La conclusion ? *«Il n'y en a pas*, dit Antoine Germa. *Nous avons rassemblé des éléments d'histoire. A chacun de se faire son idée.»* Antoine Germa a, depuis, quitté l'Education nationale pour l'écriture de films. Il vient d'achever une fiction sur des frictions communautaires : les affrontements du quartier Belleville à Paris, en 2010, entre Chinois et Arabes.

(1) «Les Juifs dans l'Histoire», éd. Champ Vallon. 928 pp. 29 euros

(2) Lire l'interview de Nonna Mayer (CNRS/Cevipof) en 2004 : www.cevipof.com/bpf/ref/entretiens/entr3_nm.htm

(3) Evelyne Patlagean est décédée en 2008.

PORTRAIT CÉDRIC KAHN

Ce cinéaste au talent multiforme qui eut une enfance en communauté, explore l'avenir difficile des utopies.

Envie de meilleur

Par **ANNE DIATKINE**
Photo **BRUNO CHAROY**

Où sont les gens qui n'ont pas de famille, qui sont sans travail, qui ont tout leur temps pour zoner dehors ce lundi 26 décembre ? Pourquoi ne profitent-ils pas que les habitants ont quitté la ville pour jouer à Boucle d'or et essayer enfin, chez les autres, la chaise juste bonne pour soi, la table juste à la bonne taille, la paire de boucles d'oreille en diamant parfaite pour tout le monde, ou la soupe au foie gras mi-cuit tiède à point, ou l'iPad dernier cri, afin de rêver à «une vie meilleure», titre du dernier film de Cédric Kahn, sorti ce mercredi ?

Qu'est-ce qu'on fait là, éblouis de lumière, car le soleil tape, on se croirait aux sports d'hiver, en face du cinéaste petit et grand public, dans un café vide aux banquettes rouges, à proximité de chez lui, dans le Marais ? Il ne sait pas, on ne sait pas. Il dit systématiquement *«non»*, tout en étant très sympathique. Qu'il décide qu'aucun élément de sa vie ne doit apparaître dans un journal est compréhensible, mais pourrait-il inventer lui-même les mensonges qui disent la vérité ? On n'est pas dans un commissariat, on promet qu'on ne vérifiera rien. Néanmoins, aucune affabulation ne sort de sa bouche. Cédric Kahn est un type foncièrement honnête, et cette même honnêteté anime les deux personnages d'*Une Vie meilleure*, condamnés aux magouilles, puis au naufrage, en tentant de mener à bien le projet, même pas mégalomane, de monter un restaurant.

La conversation a commencé bizarrement : *«On m'a dit que vous n'étiez pas au top sur mon film. Pourquoi ? Ça m'intéresse. La plupart des journalistes que je rencontre sont enthousiastes.» «Trop de clarté nuit»*, bafouille-t-on, un brin surprise. On tente une question : *«Est-ce les financiers, c'est-à-dire les chaînes de télé, qui exigent que les films soient compréhensibles à ce point, et que chaque plan soit amené par le dialogue qui le précède ?»* Il dit : *«Non, pas du tout. J'assume. J'assume tout.»* Nous voilà bien. Cédric Kahn ne nous expliquera pas comment on conçoit un film *mainstream*, le terme actuel pour dire grand public. Il dit : *«Je me suis autocontraint à l'absence d'ellipse.»* Et comme Barbara Loden, la réalisatrice de *Wanda*, il dit : *«Il est facile d'être d'avant-garde, mais il est vraiment difficile de bien raconter une histoire simple.»* (1) On évoque une filiation possible : *«Votre film est dans la même lignée qu'*Un monde parfait *de Clint Eastwood.»* La référence lui va. *«Pour moi, le cinéma est un art populaire. Réussir* le Voleur de bicyclette *ou* Gloria, *est ce qu'il y a de plus dur.»*

«Aujourd'hui, si à 20 ans on est dépourvu de filets de secours parentaux, on coule. Déjà, se loger à Paris, quand on gagne moins de 2500 euros par mois, ça devient impossible», remarque-t-on de concert, bien au chaud dans le café. On lui demande un peu frontalement combien il gagne. Il dit : *«Alors ça, non !»* Sa véhémence vaut triple non. *«Ni mes enfants ni mes parents ne le savent.»* Il ajoute, ouvrant un filet d'eau autobiographique : *«Trop. Je gagne trop pour le dire. Et j'ai toujours trop gagné par rapport à ma classe d'âge.»* Il continue d'éluder quand on lui demande s'il est né, s'il a grandi, quelle est sa couleur préférée, s'il aime les animaux, etc. Cédric Kahn n'a jamais tourné de film autobiographique, mais *Une vie meilleure* est le miroir inversé de sa propre existence. Il fut un jeune homme dont les projets s'exaucèrent sans obstacles, *«presque trop facilement»*.

Les premiers films qu'il voit, tardivement, à 15 ans, sont ceux de Pialat, et lorsqu'étudiant il s'inscrit à des études bidon, c'est avec l'espoir secret de rencontrer le cinéaste. Il ne connaît personne, mais les portes s'ouvrent à lui, comme si le milieu du cinéma était le plus accessible du monde. Encore maintenant, on devine pourquoi : Cédric Kahn est aussi déterminé qu'il est attentif aux autres, et cette association est explosive. Sylvie Pialat le confirme : *«Il dégage une grande force, sans aucune arrogance, ce qui ne va en général pas ensemble.»* Via la cinéaste Brigitte Rouän qui lui donne sa première chance en tant que scénariste, il déboule comme assistant sur le montage de *Sous le soleil de Satan*. Puis, incroyablement vite, il tourne son premier film, *Bar des rails*, salué par la critique. Il n'a que 24 ans, et aucune expérience de tournage. *«C'était super-dur d'être chef. J'ai mis longtemps à me sentir à l'aise sur un plateau.»*

Cédric Kahn ne sait pas repasser ou prévoir, mais traire des brebis est l'une de ses compétences. Pour expliquer pourquoi, il est bien obligé d'opérer un détour par l'enfance. *«Ça me gêne»*, répète-t-il. Il est né banlieusard mais est devenu campagnard, à 7 ans. Un moment de folie lié à l'âge de raison ? Ou un effet de Mai 68 et des utopies qui ont suivi ? *«On est partis, mes parents, ma sœur et moi, vivre en communauté dans une bâtisse abandonnée, dans la Drôme.»* Il poursuit, hésitant : *«Ça a duré deux ans. Ensuite, comme le fromage de chèvre ne suffisait pas pour vivre, la plupart des gens se sont éclipsés. Mes parents sont restés dans la maison qu'ils ont retapée lentement.»* Il y a quelque temps, il a rêvé de ses parents : *«Ils avaient commis un meurtre, et je les aidais à effacer les traces, en me vantant d'être un spécialiste.»* Lui-même a gommé ses souvenirs, dont certains joyeux : tous les enfants rêvent d'aventure et de s'éclairer à la bougie. Mais tous rêvent également de ne pas se faire remarquer à l'école. *«On était des freaks et les seuls enfants de la communauté.»*

Une Vie meilleure traite à sa manière de l'avenir des utopies. Sauf qu'aujourd'hui, les personnages joués par Guillaume Canet et Leila Behkti sont pris au piège de leur désir, des crédits revolving et du surendettement. Le taudis du film loué par un marchand de sommeil n'est pas un décor de cinéma, mais un véritable squat en Seine-Saint-Denis qui a été évacué le 7 décembre, malgré la trêve hivernale, par la préfecture, *«sur ordre de l'Etat»*, explique Cédric Kahn qui a noté le mot *«solidarité»* dans les vœux du Président. Les figurants du film sont les habitants du taudis et ils ont cohabité avec la star Guillaume Canet et l'équipe de cinéma de ce film au budget de 4,3 millions d'euros. Tout le monde a été défrayé, mais manque peut-être le film de cette rencontre.

Aujourd'hui, Cédric Kahn a de nouveau envie de travailler avec des non-acteurs, comme à ses débuts. Il aimerait aussi tourner le making-of d'un gros film, qui montrerait la vie de plateau, les rapports de pouvoirs, les différences de classe. *«On pourrait le faire dans n'importe quelle entreprise, mais c'est ce milieu-là que je connais, hyperhiérarchisé, avec des différences de salaire importantes et qui est comme un condensé de la vie.»* Pour l'instant, il n'a pas trouvé de cinéaste preneur. Il ne vit pas aux frais des maisons de productions, paye ses notes au restaurant et, quand il était stagiaire, a ressenti l'humiliation de *«devoir mettre des pièces dans le parcmètre pour la voiture de la chef monteuse»* jusqu'à finalement lui dire *«non»*. ◆

(1) Cité dans «Supplément à la vie de Barbara Loden», de Nathalie Léger (P.O.L).

EN 6 DATES

17 juin 1966 Naissance à Fontenay-aux-Roses.
1973 Part vivre à Crest, dans la Drôme.
1987 Stagiaire monteur pour *Sous le soleil de Satan*, de Maurice Pialat.
1991 *Bar des rails*.
2001 *Roberto Zucco*, sélectionné à Cannes.
4 janvier 2012 *Une Vie meilleure*.